

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JOURNALISTES OU SCÉNARISTES?
LA MISE EN SCÈNE DE LA DIFFÉRENCE DANS LES MÉDIAS DE MASSE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
BRIAN MYLES

NOVEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

Ce projet de recherche est le résultat de treize années de pratique et de réflexion sur le métier de journaliste, au cours desquelles j'ai été amené à côtoyer différents groupes que l'on pourrait qualifier de marginaux ou minoritaires, dans la mesure où ils occupaient sur l'échiquier social une position de «négligés» éprouvant des difficultés à percer le mur médiatique pour faire entendre leur point de vue — souvent discordant — dans le débat public. Qu'il s'agisse de jeunes de la rue, d'itinérants, de prostituées, d'utilisateurs de drogues par injection, de membres de la communauté noire de Montréal, d'autochtones: ils expriment tous des doléances similaires à l'égard du travail des médias de masse québécois, à savoir qu'ils ne se reconnaissent pas dans le portrait brossé par ces organisations fondamentales, pourtant censées refléter la pluralité du spectre des idées dans une société démocratique (c'est du moins la théorie enseignée dans les facultés de journalisme). De leur point de vue, le traitement de la marginalité dans les médias de masse représente un discours *sur* elle, par opposition au discours *avec* elle. À tort ou à raison, ils perçoivent le travail journalistique dans son ensemble comme une œuvre de dénigrement de leur réalité, menée à l'enseigne du sensationnalisme. L'expression la plus singulière de cette méfiance se manifeste dans leur refus net de parler aux journalistes, ou d'en dire le moins possible à cette race carnassière qui alimente ses manchettes avec l'étalage de la misère humaine.

Certes, ce «mur» qui se dresse entre les groupes marginaux ou minoritaires et les journalistes n'est pas infranchissable. Bien sûr, plusieurs professionnels de l'information s'acquittent de leur tâche avec la réelle préoccupation éthique de décrire leur monde social tel

qu'il se présente à eux. Le dialogue n'est pas complètement rompu. Il n'en demeure pas moins fragilisé par la méfiance qu'entretiennent les groupes marginaux ou minoritaires à l'égard des médias et de leurs représentants les plus visibles, les reporters. Deux phénomènes se manifestent en complémentarité: l'exclusion (par les médias) et l'auto-exclusion (par les marginaux). Ils s'appuient l'un sur l'autre. Les représentations inexactes ou incomplètes qu'offrent les médias au sujet des marginaux provoquent une réaction de repli de ceux-ci. Et voilà que le fossé de l'incompréhension s'élargit un peu plus. Coupés du point de vue de *l'autre*, qui ne veut plus entrer dans le jeu de l'interaction, les journalistes sont ainsi condamnés à reproduire les distorsions latentes et manifestes de leur discours, quoiqu'il ne s'agit pas d'un piège inéluctable.

Cette recherche vise à interroger les *a priori* par lesquels les journalistes arrivent à «fabriquer» ou à construire le discours sur la différence. Il m'apparaît essentiel que quiconque veut comprendre un tant soit peu les conditions d'émergence du discours médiatique sur la différence élucide les valeurs personnelles et professionnelles des journalistes et leur potentiel d'influence (conscient ou inconscient) sur la couverture de presse. À titre de journaliste pour le quotidien *Le Devoir*, j'ai pu mesurer, intuitivement, à quel point «l'ADN» des journalistes structure leur perception des événements à couvrir et le traitement qu'ils en feront.

Le lecteur remarquera d'emblée la forme délibérément littéraire du propos. J'utilise le «je», en rupture avec le modèle généralement admis du «nous» scientifique. En effet, il m'apparaît inutile, voire inapproprié, de me cacher derrière le paravent commode de ce «nous» afin de masquer le caractère éminemment personnel de cette recherche.

Mes travaux sont alimentés par mes années de pratique journalistique. Le cadre théorique, la problématique et les hypothèses portent sur des phénomènes dont j'ai pu, intuitivement, esquisser les contours au contact de collègues et de sources auxquels je suis reconnaissant de m'avoir exposé leur vision critique du métier de journaliste. Mes expériences professionnelles — tantôt heureuses, tantôt malheureuses — ont également alimenté ma réflexion. Cette réflexion n'en est cependant pas demeurée à sa stricte dimension inductive. Au fil des séminaires de maîtrise, de nombreux professeurs chevronnés m'ont aidé

à accomplir cette nécessaire transition, de la pensée profane à la pensée scientifique. Je remercie particulièrement Gina Stoiciu de m'avoir aiguillé lorsque je perdais mon sens de l'orientation sous l'avalanche des possibilités théoriques et pratiques.

J'ai choisi une formule peu exploitée pour la rédaction de ce mémoire, c'est-à-dire le un exercice de réflexivité critique en trois étapes, proche d'une démarche traditionnelle à quelques variations près, étant donné que je joue en effet sur deux tableaux, celui du chercheur et celui du journaliste. Mon regard est à la fois distancé, engagé et critique. J'espère que cette posture pourra être utile pour mettre en lumière la singularité de mon objet de recherche et lui rendre justice. Puisque la pratique du métier de journaliste fut la bougie d'allumage de ces travaux, le mémoire se doit de conserver une facture pratique, afin d'être accessible au plus grand nombre.

Ce projet ambitieux est donc à la fois limité et bonifié par mon expérience. Si la pratique du métier de journaliste m'a permis de structurer mon objet de recherche, il n'en demeure pas moins que je ne peux m'affranchir complètement de ce rôle premier de journaliste. Mes travaux seront à classer dans le réservoir des interprétations plausibles de la réalité, avec toutes les zones d'ombre que cela puisse comporter. C'est d'autant plus vrai que la démarche d'investigation, dans une recherche en sciences sociales de ce genre, conduit non seulement l'homme à sonder l'âme et la conscience de ses pairs, mais aussi la sienne.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	ii
RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION	
LA GENÈSE DU QUESTIONNEMENT.....	1
CHAPITRE I	
UNE RÉFLEXION THÉORIQUE.....	5
1.1 La recension des périodiques.....	5
1.2 L'analyse de discours critique selon Van Dijk.....	13
1.3 La réalité, un chantier permanent.....	18
1.4 Berger et Luckmann: la genèse de la construction sociale de la réalité.....	20
1.5 James Carey: une théorie des transactions culturelles.....	24
1.6 Les représentations sociales.....	28
CHAPITRE II	
LA MÉTHODOLOGIE: LE POINT DE VUE DES ACTEURS CONCERNÉS.....	39
2.1 Le cadre théorique.....	39
2.2 La problématique et l'hypothèse.....	43
2.3 La définition des variables.....	47
2.4 La technique de collecte des données: un entretien.....	52
2.5 L'échantillon et le corpus.....	55
2.6 La présentation des participants.....	57

2.7	La présentation des résultats bruts.....	59
CHAPITRE III		
	L'ANALYSE: UNE RÉFLEXION CRITIQUE, DISTANCÉE, ENGAGÉE.....	86
3.1	Le retour sur les entretiens.....	87
3.2	L'hypothèse confrontée au terrain.....	100
3.3	Les représentations sociales en journalisme: une réflexion personnelle.....	106
CONCLUSION		
	L'IMPOSSIBLE POINT FINAL.....	124
APPENDICE A		
	La lettre de demande d'entrevue.....	128
APPENDICE B		
	La liste des journalistes contactés.....	130
APPENDICE C		
	Le formulaire de consentement.....	131
APPENDICE D		
	La grille d'entrevue.....	133
	BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.....	136

RÉSUMÉ

Le discours journalistique sur la communauté noire dans les médias de masse québécois (presse écrite et électronique) est un récit symbolique, socialement construit autour des préoccupations du groupe majoritaire auquel appartiennent aussi une majorité de journalistes. Des entretiens individuels semi-dirigés ont été réalisés avec cinq reporters afin d'évaluer l'influence des valeurs dominantes du système social et l'influence de la communauté des journalistes sur la construction du discours journalistique. Les résultats démontrent que le recours à des procédés narratifs, l'adhésion des reporters au principe de l'objectivité et l'influence mutuelle et réciproque qu'ils exercent les uns sur les autres dans le choix et le traitement des sujets sont autant de facteurs constitutifs à la base des représentations sociales sur les Noirs véhiculées dans les médias de masse. Ce jeu d'influences et de représentations mène à la perpétuation de stéréotypes associant notamment le jeune noir à la peur, au conflit, à la violence et aux gangs de rue quand les reporters manquent à la fois de temps et d'espace pour rendre compte de la réalité sociale de la communauté noire dans toute sa complexité. L'attrait des médias de masse pour le spectacle et les récits antagonistes ramène la réalité sociale à la seule dimension de l'expérience individuelle d'acteurs sociaux saisis dans l'action. Lorsqu'ils occultent les dimensions collectives et systémiques de l'intégration et de l'émancipation des groupes minoritaires dans leurs écrits, les journalistes peuvent contribuer involontairement ou inconsciemment à légitimer l'ordre social existant. Les reporters se révèlent cependant comme des acteurs sociaux mobiles, polymorphes et capables d'engager un dialogue sur les bases et les effets de leurs pratiques professionnelles lorsque l'occasion leur est donnée.

MOTS CLÉS: Médias de masse, journalisme, pratiques journalistiques, représentations sociales, constructivisme, stéréotypes, communauté noire, gangs de rue.

INTRODUCTION

LA GENÈSE DU QUESTIONNEMENT

Le discours journalistique est une construction de la réalité ou une production de sens qui puise allègrement dans les faits, les impressions, les préjugés, les stéréotypes. C'est une démarche de sens commun, par opposition à une démarche scientifique, qui, en dépit du postulat de l'objectivité si cher aux représentants de la profession, est éminemment subjective. La démarche de reportage repose sur un savant mélange d'impressions, d'observations, de faits objectifs, de croyances populaires. Le résultat final de cette démarche, soit le reportage journalistique, n'est pas neutre. Il prétend à la véracité, bien qu'il ait été réalisé dans des conditions non scientifiques. Il repose rarement sur des postulats de portée universelle, il ne propose pas l'observation systématique des faits, leur mise en contexte, leur vérification selon des normes rigoureuses. De toute façon, les lecteurs et les auditeurs ne s'attendent pas à trouver dans les journaux et les bulletins de nouvelles des comptes rendus purement scientifiques: l'information et le divertissement vont de pair en journalisme. Là n'est pas la question. Force est de constater cependant qu'il existe un décalage bien réel entre ce que les médias produisent et ce qu'ils prétendent produire.

Cette recherche porte en substance sur la construction du discours journalistique sur la différence. Mais pas n'importe quelle différence. Plus précisément, je me concentre sur le traitement, par les journalistes de langue française, de la réalité de la communauté noire au Québec. Je m'intéresse plus particulièrement aux préjugés, idées préconçues et stéréotypes que les journalistes pourraient introduire dans la couverture de presse. Je tenterai de découvrir si ce bagage, oscillant entre le «stock commun des connaissances» (sens commun,

pensée profane), le «corps spécialisé de connaissances» (pensée savante) et les «propositions spécialisées» (opinions dominantes, représentations collectives, idées reçues) (Stoiciu, 2006, p. 12) affecte le traitement réservé à la minorité noire.

Dans la toute première ébauche de mon projet de recherche, j'ai voulu pousser plus loin l'analyse de la construction de la réalité par les journalistes, et je me proposais d'analyser les incidences du discours médiatique sur les perceptions du public et l'élaboration des politiques sociales en ce qui a trait à une multitude de groupes minoritaires, exclus ou marginaux. Il m'apparaît maintenant beaucoup trop ambitieux de mener à terme un projet aussi éparpillé. J'ai donc choisi de limiter mon intérêt du moment aux deux pôles suivants:

1. les éléments constitutifs des pratiques journalistiques;
2. les processus par lesquels les journalistes construisent la réalité de la communauté noire.

Pendant que d'estimés collègues s'interrogent depuis plus de 25 ans sur le risque d'homogénéisation de l'information que fait planer la concentration économique de la presse — qu'elle soit verticale, horizontale, croisée — un phénomène concomitant tout aussi uniformisant, sinon davantage, leur a échappé. Il s'agit du phénomène que je qualifie de concentration «idéologique» de la presse: ses représentants proviennent souvent du même moule, ils sont formés à la même école et partagent dans bien des cas le même bagage culturel et linguistique. Il m'apparaît intuitivement qu'une telle absence de diversité dans la composition des salles de rédaction est en partie liée à la «banalisation» de la réalité de la communauté noire dans les médias.

Les représentations sociales offertes par les médias à l'égard de la minorité noire seraient de nature à accentuer les représentations individuelles et collectives négatives de ce groupe: il forme un bouc émissaire commode sur lequel imputer la responsabilité des problèmes que posent leur intégration à l'échelle sociale, politique et économique. En punissant l'autre par la sanction du reportage journalistique teinté de stéréotypes et de préjugés, les journalistes contribueraient à l'éclosion de pratiques discriminatoires. Il est clair que cet *autre* dérange. Le Noir est porteur de troubles: le plus souvent, il apparaît dans les médias sous la couleur des gangs de rue. Il est à bannir de l'espace public ou à sanctionner

quand il n'occupe pas cet espace selon la grille d'interprétation (la vision du monde) des journalistes. Les barrages seraient à la fois d'ordre psychologique, sociologique, idéologique et culturel. Issus du même moule et de la même école de pensée, les reporters formeraient une communauté d'esprit, attisant de ce fait le clivage entre le « nous » et le « eux ». Les journalistes seraient les gardiens d'une idéologie dominante dont ils ont épousé les contours, contribuant de ce fait au maintien d'un ordre social normalisé (Accardo, 2000, p. 4). Il suffit de constater la vigueur avec laquelle les médias de masse banalisent ou rejettent du revers de la main les accusations de racisme portées sporadiquement contre eux pour se convaincre qu'ils ont adopté des visions du monde fort similaires.

Si l'hypothèse envisagée trouvait sa confirmation, le travail des médias de masse serait de nature à accentuer l'exclusion et la vulnérabilité de la communauté noire. Il contribuerait à la fragilisation du tissu social et il compromettrait *de facto* le « vivre ensemble » si nécessaire à l'épanouissement d'une société démocratique.

L'objectif de cette recherche est donc d'identifier, dans la mesure du possible, le bagage avec lequel les journalistes appréhendent la couverture des phénomènes liés à la communauté noire et, le cas échéant, la part des stéréotypes et des préjugés introduits dans leur *représentation* de la réalité. Dans ce dessein, je procéderai à des entrevues semi-dirigées avec des journalistes de langue française qui ont couvert à plus d'une reprise, dans leur carrière, la question de la minorité noire. Il s'agit en somme d'obtenir le point de vue des acteurs et d'en faire une analyse et une interprétation selon le paradigme constructiviste. Dans cette optique, la réalité sociale n'est ni naturelle ni normale. Il s'agit plutôt du « produit d'une construction, déconstruction et reconstruction symbolique; ce qui peut paraître "normal" n'est que l'emprise des représentations collectives sur le regard qu'on porte au monde » (Stoiciu, 2006, p.1).

En résumé, je tenterai d'élucider les stéréotypes et les préjugés qui pourraient entrer dans la mise en scène de la communauté noire par les journalistes, de *décrire* et *interpréter* les représentations sociales qui en découlent. Dans cette perspective communicationnelle, la communication est une coconstruction de la réalité par les journalistes; la réalité est une

représentation sociale fondée sur des visions consensuelles de journalistes qui entrent en conflit (potentiel ou réel) avec celles de la communauté noire.

La première partie de ce mémoire en trois chapitres commence par une recension critique de la littérature scientifique sur la construction sociale de la réalité et les représentations sociales dans les médias de masse. Comme le lecteur sera à même de le constater, l'analyse de discours critique est la méthode la plus souvent utilisée pour rendre compte de la pratique du journalisme. Ce premier chapitre sera complété par une étude circonscrite des écrits de Peter Berger et Thomas Luckmann, Denise Jodelet, James Carey et Gina Stoiciu, afin d'identifier des concepts-clés qui pourraient être transposés en recherche.

Le deuxième chapitre délimitera les contours du terrain de recherche. Les concepts essentiels du racisme, de l'objectivité, du stéréotype et du préjugé trouveront une définition. L'hypothèse et la démarche théorique seront également présentées. Le chapitre se terminera par la présentation des données brutes recueillies sur le terrain.

Enfin, le troisième chapitre offrira une nécessaire explication critique des résultats menée à l'enseigne du constructivisme, un cadrage que je tenterai modestement d'appliquer dans le champ des pratiques journalistiques.

CHAPITRE I

UNE RÉFLEXION THÉORIQUE

La littérature scientifique sur la construction sociale de la réalité est abondante; elle l'est cependant moins lorsqu'il est question de l'appliquer à la pratique du journalisme. Le présent chapitre offre un bref survol critique de l'état des connaissances dans ce domaine, à partir de lectures choisies dans des ouvrages de référence et des périodiques. Cette recension est incomplète par définition. Seuls les travaux qui présentent un intérêt potentiel pour ma recherche ont été retenus. C'est aussi dans ce chapitre que je fais mon nid, que j'entre — un peu à reculons — dans une église paradigmatique. J'ai choisi de mener cette recherche à l'aune du constructivisme, un paradigme qui, à mon humble avis, permet d'appréhender la réalité pour ce qu'elle est: une fabrication. Ce chapitre se termine par une recension ciblée des écrits de Berger et Luckmann, Jodelet, Carey et Stoiciu, dans la perspective d'arrimer le constructivisme et les représentations sociales au champ des pratiques journalistiques.

1.1 La recension des périodiques

L'essayiste Alain Accardo (2000) interroge les pratiques journalistiques à partir d'une hypothèse centrale: pourquoi le discours médiatique semble-t-il converger spontanément vers la légitimation de l'ordre établi et apporter ainsi une contribution indispensable à la pérennité du système social? Il situe la réponse dans le for intérieur des reporters. Ni machiavéliques, ni de mauvaise foi dans l'exercice de leurs fonctions, ils ont

bien intériorisé la logique du système et ils adhèrent librement à ses principes. Ils «font corps avec un système qui les a engendrés et conditionnés à faire ce qu'il attend d'eux».

Les financiers et les marchands qui ont fait main basse sur l'essentiel des médias n'ont pas besoin de dicter aux journalistes ce qu'ils ont à dire ou à montrer. Ils n'ont pas besoin de violenter leur conscience ni de les transformer en propagandistes. Le sens de la dignité journalistique ne s'en accommoderait pas. [...] Il faut s'en remettre à la "conscience professionnelle".

Pour cela, il faut et il suffit de confier les rênes du pouvoir journalistique dans les rédactions à des personnes qualifiées de "grands professionnels", ce qui veut dire en particulier qu'elles n'ont cessé de donner des gages à leur adhésion à une vision du monde dont elles partagent les croyances fondamentales avec leurs employeurs. Une fois les postes supérieurs d'encadrement occupés par des professionnels idéologiquement fiables, il n'y a plus qu'à laisser jouer le mécanisme de la cooptation, qui assure, là comme ailleurs, un recrutement évitant, dans la plupart des cas, de faire entrer des renards au poulailler et des hérétiques à la messe. [...]

Ainsi les médias sont-ils solidement tenus en main par un réseau à qui il suffit de travailler "comme il sent" pour travailler "comme il doit", c'est-à-dire pour défendre les normes et les valeurs du modèle dominant, celui sur lequel s'est réalisé le consensus entre une droite en panne d'idées et une gauche en rupture d'idéal (Accardo, 2000, p. 4).

Accardo touche à une corde sensible, celle de la subjectivité des journalistes et de leur perméabilité aux idéologies de la classe dominante qui viennent colorer leur interprétation de la réalité. Cela étant dit, sa critique est formulée dans le contexte de la France, pas celui du Québec. Les médias québécois se prêtent mal à une analyse aussi déterministe. Il n'y a pas que des représentants de l'élite sociale et culturelle au sein des médias de masse québécois. Ils constituent un creuset relativement diversifié, bien qu'ils ne soient pas représentatifs de toutes les strates de la société. Les parcours singuliers et les trajectoires atypiques sont de l'ordre du possible dans les salles de rédaction. On y retrouve des électrons libres, ou encore des libres penseurs qui sont en mesure d'exercer une influence sur le système social et en son sein. Tout n'est pas joué dans une salle de rédaction, loin de là.

Sari Pietikäinen (2005) examine les représentations des minorités ethniques, les pratiques journalistiques et les principes éthiques à l'œuvre derrière le choix des mots, des interlocuteurs et des sujets, en utilisant la méthode de l'analyse de discours critique d'un quotidien finnois. Dans le cadre du paradigme constructiviste, il formule l'hypothèse selon

laquelle la marginalisation des minorités, les pratiques journalistiques et le manque de sensibilité du pouvoir de représentation, dans le discours journalistique, contribuent tous trois à générer des représentations sociales des minorités qui sont de nature à diviser la communauté plutôt qu'à l'unifier. Le discours journalistique s'inscrit alors comme l'un des rouages d'un mécanisme de fragmentation sociale.

Pour Pietikäinen, l'information quotidienne résulte de l'agencement des valeurs journalistiques, des contraintes de production commerciales, des pratiques journalistiques et des choix individuels. Bien que le reportage journalistique doive répondre à certains critères, il y a toujours un degré de variation et de liberté qui entre en ligne de compte dans sa fabrication. Dans cette perspective, l'information est façonnée par les situations, les institutions et les structures sociales; inversement, l'information façonne les mêmes situations, institutions et structures sociales. L'analyse de contenu révèle que la principale caractéristique de la couverture de presse sur les minorités, c'est sa rareté. Les événements à caractère extraordinaire — changements dramatiques, crimes, etc. — constituent l'exception à la règle. Les dirigeants des groupes minoritaires sont cités dans le quotidien moins souvent que les leaders du groupe majoritaire, et ce, même dans les événements ou situations qui les concernent directement.

Pietikäinen extrapole quant aux effets de cette couverture biaisée et subjective, oscillant entre les stéréotypes et le racisme, sur les minorités et leur intégration dans le tissu social. Il résulte de cette couverture médiatique uniforme une dichotomie entre le «nous» et le «eux» qui est de nature à stigmatiser davantage les membres des minorités.

Bohdan Szuchewycz (2000) emploie également la méthode de l'analyse de discours critique pour élucider la couverture d'un sondage sur le racisme au Canada réalisée par le quotidien *The Globe and Mail*. Selon son hypothèse de recherche, la stratégie sémantique d'ensemble déployée par le quotidien est de nature à nier l'existence du racisme et à renforcer par conséquent la vision dominante de la société canadienne à l'effet qu'elle est exempte de toute manifestation de racisme systémique, qu'elle est tolérante et plurielle. La plus tolérante et la plus plurielle du monde, pourrait-on dire!

La recherche porte sur deux articles publiés par *The Globe and Mail* en 1994: le premier pour présenter les résultats d'un sondage sur le racisme au Canada, le second pour en faire l'analyse. Szuchewycz procède à l'encodage des termes «intolérance» et «discrimination» dans les articles, il explique le sens des mots «canadien» et «culture canadienne» employés par les journalistes du quotidien. Il en conclut que la fonction des articles est de réinterpréter, de marginaliser ou d'atténuer les preuves de racisme au Canada. Par conséquent, ces articles renforcent la vision dominante du Canada comme une société libérée de tout racisme systémique. Le racisme n'est pas nommé; d'ailleurs, il ne peut l'être car, dans la vision du journal, il n'existe tout simplement pas! Dans un tel contexte d'occultation flagrante des manifestations de racisme dans une société, les groupes minoritaires éprouveront des difficultés à faire entendre leurs revendications sur la place publique.

Les valeurs des journalistes sont également au cœur des préoccupations de Daniel J. Perkins et William J. Starosta (2001). Dans leur analyse des reportages de journaux locaux et régionaux du Wisconsin, aux États-Unis, au sujet de la nation des Anishinabes, ils en arrivent à l'évidente conclusion que les valeurs journalistiques peuvent contenir des biais qui, à leur tour, peuvent s'immiscer dans un reportage d'information. L'analyse de discours critique d'articles de journaux rédigés entre 1986 et 1996 révèle que les histoires sur les «blancs» et celles sur les «autochtones» ne sont pas écrites de la même façon. Notamment, les dirigeants des Anishinabes ne sont pas cités aussi fréquemment que les leaders blancs dans les articles: ils sont considérés comme des sources secondaires. Leurs titres et fonctions ne sont pas toujours précisés, et lorsque des autochtones sont cités, c'est souvent vers la fin du reportage. Les auteurs découvrent «une forme de routine journalistique» qui contribue à renforcer les biais des journalistes, pupitreurs et éditeurs de journaux, avec le résultat que les médias renforcent l'hégémonie du pouvoir en place au lieu de le remettre en question.

Les méthodes propres à Szuchewycz, Pietikäinen, Perkins et Starosta ne sont pas dépourvues d'intérêt, mais leur portée est limitée pour explorer le champ des valeurs, stéréotypes ou préjugés. Le choix des variables et catégories est déterminant dans l'analyse de contenu. Or, cette opération de sélection dépend d'une multitude de facteurs, à commencer par la subjectivité, l'intérêt ou le désintérêt du chercheur pour le sujet, son degré d'éveil face

à la réalité sociale explorée, sa conscience et son emprise sur l'objet de recherche, etc. L'analyse de contenu fait appel à son intuition et à son imagination.

Berelson indique que l'analyse de contenu est recommandée dans tous les cas où un grand degré de précision ou d'objectivité doit être atteint. Pour trancher entre deux appréciations différentes: tel document est plus révolutionnaire que tel autre; lorsque le matériel est suffisamment significatif pour mériter cet effort, mais abondant et trop inorganisé pour être utilisé directement, par exemple dans les interviews à réponse ouvertes, enfin pour comparer un contenu non quantifié à des résultats statistiques; dans tous les cas, l'analyse est possible. Si le document ne présente pas une de ces caractéristiques, la quantification n'est en général pas à conseiller (Grawitz, 2001, p. 631).

Telle qu'employée par Szuchewycz, Pietikäinen ainsi que Perkins et Starosta, l'analyse de contenu nous en révèle autant sur les *a priori* des chercheurs et sur leurs perceptions respectives d'une situation d'exclusion que sur la réalité elle-même. En effet, le résultat d'une analyse de contenu génère invariablement une réinterprétation par un chercheur «A» d'une interprétation de la réalité faite par un auteur «B» (en l'occurrence, deux journalistes du *Globe and Mail*). Cette méthode ne peut rien nous apprendre sur les intentions de «B», ni sur la façon dont «B» en arrive à formuler des représentations sociales, ni sur la grille de lecture à partir de laquelle il le fait. La méthode est nécessaire, mais insuffisante du point de vue d'un chercheur s'interrogeant sur la genèse du sens. Il y a toujours un risque, dans l'analyse de contenu, que les résultats soient interprétés en fonction des intentions préalables que le chercheur prête au message (le contenu), ou encore en fonction d'une hypothèse qui détermine à l'avance la signification de ce message. En outre, la valeur de l'analyse de contenu dépend de la qualité du travail de conceptualisation fait par le chercheur, de la précision de ses variables, de l'adéquation entre la réalité observable et les catégories d'analyse. Derrière un travail en apparence objectif dans ses conclusions se cache donc tout une démarche de recherche subjective dans sa préparation (on n'y échappe pas).

Greg Philo (2007) offre une lecture critique de l'analyse de discours telle que pratiquée par deux chercheurs chevronnés, Fairclough et Van Dijk. Cette méthode pose problème lorsque vient le temps d'élucider:

1. Les origines du discours et leur interrelation avec les intérêts sociaux;
2. La diversité des comptes-rendus plausibles, compte tenu de ce qui est présent ou absent d'un texte;
3. Les impacts des facteurs externes, comme les pratiques professionnelles des journalistes, sur la façon dont le discours est construit (Philo, 2007, p. 175, traduction libre).

La relation des journalistes avec leurs sources est cruciale pour expliquer le contenu des médias et les pratiques journalistiques, selon Philo. À titre d'exemple, les politiciens au pouvoir sont dans une position avantageuse pour faire en sorte que leur vision du monde soit relayée par les médias. La capacité des journalistes à s'ouvrir aux vues différentes est sous-jacente à la conjoncture de facteurs politiques, économiques et institutionnels. Il n'y a pas de place pour tous dans les médias; ils constituent un espace convoité.

Notre principale conclusion, en matière de méthode, est qu'il est impossible d'analyser des textes individuellement en faisant abstraction de l'étude plus vaste des systèmes idéologiques qui ont influencé le contenu de ces textes et les méthodes de production qui ont structuré leur représentation (Philo, 2007, p. 184, traduction libre).

Il s'ensuit que la production du discours, son contenu et sa réception sont devenus les trois éléments de base de l'approche méthodologique développée par Philo. L'analyse de discours apparaît limitée, selon lui, si elle fait l'économie d'une analyse de la production et de la réception du récit. Les méthodes développées par Philo visent donc à retracer la transmission des messages depuis leur création dans un contexte où l'espace est convoité par des groupes aux intérêts concurrents, en tenant compte des structures dans lesquelles les messages sont livrés aux médias et traités par eux, et enfin au moyen de l'analyse du discours final et de sa réception par un public donné, notamment par le recours à la technique du groupe de discussion.

Barbie Zelizer (1993) a également développé une approche singulière dans une étude comparative des interprétations que la profession journalistique a formulées, *a posteriori*, au sujet du comportement de la presse américaine dans la couverture de deux événements marquants de la vie politique aux États-Unis durant la deuxième moitié du XX^e siècle: le maccarthysme et le scandale du Watergate. L'auteure suggère que la notion de «profession» n'est pas appropriée pour examiner la communauté des journalistes américains. Zelizer perçoit plutôt les reporters comme des «communautés interprétatives» (ou des communautés

d'interprétation). Une communauté interprétative est donc «un groupe uni par ses interprétations partagées de la réalité».

Le fait de voir le journalisme comme une profession, cependant, a peut-être contribué à restreindre notre compréhension des pratiques journalistiques, en nous amenant à examiner seulement les dimensions du journalisme mises en relief dans un cadre que nous avons préétabli. [...] La pertinence du discours journalistique, pour déterminer ce que les reporters font et les contacts informels entre eux, ainsi que le caractère central de la narration [*narrative*] et de l'art de raconter des histoires [*storytelling*] constituent tous deux des concepts journalistiques qui ne sont pas abordés dans les débats sur la profession et qui pourtant contribuent à unir les reporters entre eux (Zelizer, 1993, p. 219, traduction libre).

En résumé, les journalistes génèrent un sens partagé à propos du journalisme au contact des uns et des autres. À l'intérieur de «communautés interprétatives», ils sont unis par un discours commun et des interprétations collectives d'événements majeurs de la vie publique. À travers leur adhésion à des cercles sociaux, les liens d'amitié et d'autres formes de contacts intraprofessionnels, les journalistes apprennent les règles et les limites de leurs actions sans que leurs supérieurs hiérarchiques ne soient obligés de les préciser. Becker *et al.* (1987), Johnstone *et al.* (1976) ainsi que Weaver et Wilhoit (1986) ont vérifié que les journalistes tendent à éviter l'usage des manuels et les écoles de journalisme de même que la formation professionnelle et les codes de conduite journalistique.

Les reporters occupent par ailleurs une double position historique. Dans l'immédiat, ils rapportent un événement au moment où il se produit. Avec le passage du temps, ils réinterprètent leurs propres attitudes et comportements dans la couverture de l'événement en question. Ils sculptent eux-mêmes le sens à attribuer à leurs propres actions, toujours selon Zelizer. Les journalistes se retrouvent et se reconnaissent entre eux, ils se racontent des histoires à propos de leur passé et ils se les transmettent les uns aux autres, dans un cadre informel. À travers ce processus de construction et reconstruction symbolique de la réalité, les reporters retiennent certaines pratiques professionnelles et en rejettent d'autres. Sans jamais se concerter, ils s'entendent sur la définition des pratiques acceptables.

Lors de leur enquête sur le scandale du Watergate, deux journalistes tenaces du *Washington Post*, Carl Bernstein et Bob Woodward, ont pu établir que le président Richard

Nixon et ses principaux conseillers avaient cautionné l'espionnage politique de leurs adversaires démocrates. L'événement, ayant provoqué la démission de Nixon en 1974, a été «recadré» par les journalistes dans une perspective plus large dans les années subséquentes. Ainsi, le Watergate est devenu l'exemple des nouvelles normes de qualité adoptées par les reporters dans le journalisme d'enquête. À l'inverse, les reporters ont mis beaucoup de temps à reconnaître les dangers pour la liberté de presse et la liberté d'expression que représentait la croisade du sénateur Joseph McCarthy contre le communisme, dans les années 50, exception faite de quelques voix dissidentes, dont celle d'Edward R. Murrow. La presse se sentait intimidée par le belliqueux sénateur déterminé à débusquer des communistes dans toutes les strates de la société — y compris au sein de la presse libérale. La période dite du «maccarthysme» offre un condensé de leçons sur les comportements à éviter pour les reporters, notamment le fait de s'écraser devant le pouvoir d'un homme et de rapporter bêtement tout ce qu'il dit et colporte. Pourtant, les journalistes se sont réapproprié l'affaire, en lui attribuant un rôle central dans la redéfinition de leur rapport à l'objectivité. Le maccarthysme, *a posteriori*, est devenu l'événement par lequel les reporters ont inauguré l'ère du journalisme interprétatif. McCarthy leur aura fait comprendre les limites de l'objectivité.

Zelizer constate paradoxalement que la communauté interprétative des journalistes américains admet rarement son usage de la construction de la réalité. Les reporters insistent plutôt sur leur adhésion aux notions d'objectivité et d'équité, qui sont toutes deux implicites dans les codes de déontologie en journalisme. Le fait «d'être professionnel» se transforme en un «mot codé» pour cacher «des mécanismes élaborés par lesquels est construite la réalité», selon l'auteure. Elle suggère en définitive l'élaboration d'un nouveau schéma explicatif pour rendre compte du travail journalistique, un schéma dont la principale utilité serait de mesurer de quelle façon les journalistes sculptent la réalité à propos d'eux-mêmes. La narration (*narrative*) et l'art de raconter des histoires (*storytelling*) sont des concepts utilisés régulièrement par les journalistes pour rendre compte de la réalité. Ils devraient être également pris en compte dans la recherche sur le journalisme.

1.2 L'analyse de discours critique selon Van Dijk

De nombreux chercheurs ont étudié la question du racisme dans les médias par l'entremise de l'analyse de discours critique. L'un des plus prolifiques adeptes de cette méthode est le Néerlandais Teun A. Van Dijk, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, dont *Racism and the press* (1991), que j'ai choisi d'analyser en détail en raison de son approche multidisciplinaire. Van Dijk propose d'élucider les manifestations de racisme dans la presse selon les cinq façons suivantes:

1. enquête sociopolitique sur le rôle de la presse dans la reproduction du racisme;
2. analyse récente du discours critique et de ses fonctions;
3. étude de la compréhension et de la mémorisation du discours par le lecteur, au moyen de la psychologie cognitive;
4. étude de la formation des croyances et des attitudes sur les questions ethniques dans une perspective communicationnelle;
5. étude plus large du racisme dans les sciences sociales (Van Dijk, 1991, p. 4, traduction libre).

Van Dijk postule que le racisme d'élite exerce toujours son influence insidieuse sur les sociétés occidentales, notamment par l'influence des médias. Le discours médiatique est celui d'une élite pour laquelle les minorités sont perçues comme un problème, sinon une menace. Ces minorités font l'objet de stéréotypes dans les médias: leurs leaders sont considérés comme moins fiables que les leaders blancs, ils sont d'ailleurs cités moins souvent dans les journaux ou encore ils sont cités sans que leurs propos soient pris au sérieux. Le rôle du journal quotidien est fort important dans le processus de définition, pour les Blancs, des perceptions et des constructions de la réalité au sujet des groupes ethniques ou des événements à caractère ethnique. Les médias de masse structurent les perceptions du public en procurant un cadre idéologique pour l'interprétation des événements à caractère ethnique. Ce cadre apporte une légitimation aux préjugés et aux politiques ou pratiques discriminatoires à l'égard des minorités. C'est à Hartmann et Husban (1974) que revient le mérite d'avoir fait pour la première fois le lien entre la couverture de presse et les connaissances, attitudes et croyances du public.

Bien qu'ils soient libres de leurs actes, les journalistes sont aussi imbriqués dans un jeu complexe de relations et d'interdépendances. Ils n'échappent pas aux manifestations de

racisme. Même le choix des sujets a son importance, car il reflète «les dimensions psychologiques et sociologiques» de l'information, c'est-à-dire ce que les reporters eux-mêmes jugent important.

Le choix des sujets exprime aussi les réseaux complexes d'idéologies culturelles, sociales et politiques. Quand les sujets traitent des minorités, ils expriment aussi et reproduisent les préoccupations de l'agenda consensuel prédominant de la majorité blanche au sujet des membres de groupes ethniques. À leur tour, les sujets influencent la construction des représentations des lecteurs au sujet des groupes ou situations à caractère ethnique (*ibid*, p. 71, traduction libre).

Ces représentations mentales servent de modèles, que l'auteur définit comme l'interface centrale entre savoir et attitude. Ces modèles, partagés par les lecteurs et les journalistes, sont plus riches que le texte lui-même parce qu'ils permettent d'inférer des portions importantes de savoir significatif de part et d'autre. Puisque les savoirs, les croyances et les modèles sont préexistants et partagés par les lecteurs et les journalistes, il en résulte qu'une large part de la compréhension est implicite. Le texte est envisagé comme «un iceberg d'information». Le sommet, visible à la surface, correspond aux mots et aux phrases. Mais ils ne permettent de voir ce qu'il y a sous la surface. L'essentiel du texte tire sa signification de savoirs et modèles appartenant au champ du non-dit. Fait à souligner, l'auteur n'apporte cependant pas la preuve de l'existence du racisme dans les médias de masse, car cette preuve est déjà largement établie, selon lui. Van Dijk cherche plutôt à étudier l'émergence du racisme et sa dissémination dans les médias.

Une recension des écrits de Johnson (1987) permet à Van Dijk de constater que le racisme est un sujet tabou dans la presse; il est perçu comme une affaire du passé. Les médias parlent plutôt de groupes défavorisés ou désavantagés que de groupes victimes de discrimination. Puisque les sociétés occidentales ont fait du racisme un acte illégal et immoral, le déni de son existence même constitue une forme de représentation positive essentielle pour le groupe majoritaire, avance Van Dijk. Ce déni a en effet une fonction stratégique importante: il permet aux membres du groupe majoritaire d'affirmer des choses négatives sur *l'autre* sans passer pour des racistes. C'est en s'appuyant davantage sur une certaine lecture des problèmes de classes sociales que le discours raciste peut ainsi perdurer.

Au Canada, Van Dijk observe qu'il existe très peu d'études sur le sujet du racisme dans les médias. Les études qu'il a recensées principalement en Europe offrent cependant des conclusions similaires. La presse outre-atlantique présente les Noirs et les autres minorités comme des nuisances. En sa qualité de représentante de la «structure de pouvoir des blancs», la presse a constamment limité l'accès, tant dans la couverture des sujets que dans l'embauche du personnel, aux points de vue offerts par les minorités. À ce jour, la vision des affaires ethniques qui se dégage des médias est négative et stéréotypée. Quand les minorités ne constituent pas une nuisance, elles deviennent une menace, associée de préférence au crime, à la drogue et à la violence, au conflit et aux différences culturelles inacceptables. La presse ne porte pas attention aux dimensions politiques, sociales et économiques profondes des conflits à caractère ethnique. À preuve, les événements concernant les groupes minoritaires sont décrits dans les médias à partir du récit des policiers, des politiciens et d'autres figures d'autorité: ce sont les interlocuteurs privilégiés des journalistes. Les voix émanant des minorités elles-mêmes sont exclues. Les recherches sur les médias menées au Canada, aux États-Unis, aux Pays-Bas et en Allemagne possèdent toutes un point en commun: le crime et la justice font toujours partie des cinq principaux sujets d'actualité lorsqu'il est question des minorités ethniques.

Dans une lecture critique néomarxiste, Van Dijk perçoit les médias comme des moyens de production idéologique. Il en est de même pour l'éducation. À travers ces deux systèmes, le groupe majoritaire contrôle la définition de la situation ethnique. Il situe le savoir, les attitudes et les idéologies dans le champ du «macro», tandis que les pratiques personnelles et l'interaction appartiennent au champ du «micro». À titre d'exemple, les structures sociales inéquitables (attitudes et idéologies racistes) appartiennent au macro, tandis que les pratiques discriminatoires (opinions des membres d'un groupe) relèvent du micro. En bon héritier du marxisme, Van Dijk prête aux idéologies un rôle déterminant dans l'application des normes sociales et des valeurs, et il y réfère en tant que «machine cognitive».

C'est un programme fondamental qui génère les attitudes de groupe permettant d'assurer la pérennité de la reproduction optimale du groupe, tant dans la relation de domination que de résistance. Le processus de reproduction idéologique fait en sorte que le groupe favorise l'acquisition, la confirmation et l'application des systèmes de

valeurs et opinions qui peuvent être utilisés pour *monitorer* les pratiques significatives au groupes à ses membres. (*ibid*, p. 37, traduction libre).

Les stéréotypes et les préjugés ne sont donc pas innés, mais acquis, en grande partie par la lecture et la discussion (*talk and text*). La thèse centrale de l'ouvrage postule que les médias jouent un rôle prédominant dans ce processus de reproduction idéologique. Des entrevues semi-dirigées avec des lecteurs de quotidien ont permis de valider l'hypothèse. Peu de lecteurs interviewés sur leurs perceptions des minorités entretenaient des contacts avec les membres des minorités: ce qu'ils disent ou perçoivent est l'expression de leurs modèles médiatiques sous-jacents. Certes, ces modèles sont personnalisés, mais ils se rejoignent dans leurs grandes lignes, que l'on retrouve d'ailleurs dans le discours médiatique. Ces modèles construits par le lecteur ont un caractère déterminant dans l'étude des effets des médias. Les lecteurs ne retiennent pas nécessairement le contenu d'une nouvelle, mais plutôt la représentation livrée par les médias sur un sujet donné.

La presse influence nos opinions. Plus encore: le spectre des opinions possibles est fourni par la presse. Par conséquent, la presse influence à la fois les opinions, ce sur quoi nous formons des opinions et parmi quelles opinions devons-nous choisir (*ibid*, p. 245, traduction libre).

En définitive, Van Dijk suggère d'enrichir la théorie des effets traditionnelle et de la doter d'un cadre plus large comprenant la structure du discours médiatique, les stratégies cognitives de compréhension du texte médiatique et les structures et stratégies des représentations sociales formulées par les lecteurs. Il ne fait aucun doute pour lui que les médias de masse définissent à la fois les structures internes, la pertinence et les limites idéologiques des représentations sociales.

Certes, il n'y a pas que des représentations sociales dans les médias de masse. Pour la plus grande partie de leur travail, les journalistes reflètent des réalités objectives et vérifiables. L'élection d'un premier ministre minoritaire, l'effondrement d'un viaduc et autres manifestations des étudiants contre le dégel des droits de scolarité constituent des exemples, parmi tant d'autres, montrant que les médias *rapportent* des faits avérés à l'intention de leurs auditeurs ou lecteurs.

Par contre, les journalistes ne sont guère portés à l'autocritique, hormis la durée d'un congrès annuel de trois jours de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ). Ils sont généralement peu enclins à admettre — du moins, en public — la présence de préjugés et de stéréotypes dans les reportages, à moins qu'ils ne soient confrontés à des revendications vigoureuses de groupes de pression. Les chercheurs, pour leur part, ne semblent guère intéressés par la perspective de sonder l'âme et les cœurs des reporters. Van Dijk note ce silence remarquable de chercheurs en sciences sociales, qui semblent peu intéressés à investiguer sur les journalistes eux-mêmes et sur leur propre perception de leur travail et de leurs pratiques.

Il se dégage de cette recension sélective de la littérature scientifique que la recherche sur les médias de masse est largement dominée par l'analyse de contenu (l'analyse de discours critique, selon le terme de Van Dijk), une méthode par laquelle le chercheur prête des intentions et des effets au discours médiatique. Le champ des études sur la réception est également fort garni, notamment en ce qui a trait aux usages et aux interprétations du discours médiatique formulés par les lecteurs. Il ne m'apparaît pas utile d'ajouter une couche de réinterprétation du travail des journalistes. Par contre, le point de vue des journalistes est rarement sollicité dans les études sur les médias, ce qui peut sembler paradoxal. En effet, il y a un risque réel, pour un chercheur, de se couper du point de vue et de la perspective du reporter en ne privilégiant que l'analyse du contenu et de ses effets. Lorsqu'il s'agit de mesurer les attitudes et les motivations des journalistes, l'interview me semble la technique à privilégier, car c'est de l'interaction humaine que naît la compréhension.

L'herméneutique d'Hans Georg Gadamer est ici d'un grand secours. Elle postule que la recherche en sciences humaines ne porte pas sur la recherche d'une Vérité avec un grand «v», mais sur la coconstruction de mondes par l'entremise du langage. «Dans le parler ensemble se construit [...] un aspect commun de ce dont on parle», affirme-t-il dans *Langage et vérité* (1970, p. 151). Depuis Wilhelm von Humboldt (1835), les sciences sociales ont réuni langage et pensée, affirmant qu'ils sont indissociables l'une de l'autre. Essentiellement dialogique ou interlocutoire dans sa nature, la langue est une manière de saisir le monde en constante évolution. Martin Heidegger (1968) a fait écho à Humboldt en définissant le langage comme la maison de l'être humain. L'Homme est un être jeté dans le

langage, un être interprétatif de surcroît, qui n'est jamais assez objectif pour se couper de son propre état. À son tour, Gadamer a fait sienne l'idée selon laquelle toute compréhension est langagière. Cet effort de compréhension passe donc par le dialogue, l'échange entre un sujet interprétant et l'objet de son étude. Dans cette optique, le chercheur ou l'herméneute (celui qui délivre le sens) ne peut renier qu'il fait nécessairement partie du processus même d'analyse en vue d'établir la compréhension. En d'autres termes, nul ne peut échapper à lui-même, à son époque, à sa propre historicité. Étudier les stéréotypes et les préjugés véhiculés par la presse, sans prendre en considération ses propres *a priori* et ceux de la profession, reviendrait à nier les bases de cette philosophie assurant la pluralité et la divergence des sens.

En effet, le processus de construction du sens implique nécessairement une attente de sens, et cette attente provient d'un contexte. L'édifice de la compréhension prend forme seulement si le chercheur accepte de s'engager dans une relation dynamique avec son objet d'étude. Pour Gadamer, la tâche première d'un chercheur consiste à se laisser déterminer par son objet de recherche. La compréhension, c'est nécessairement la construction d'un sens commun, une invitation à un double questionnement de la part du chercheur qui doit interroger autant lui-même que son objet de recherche. La finalité de la recherche en sciences sociales n'est pas de comprendre, mais de chercher à comprendre.

1.3 La réalité, un chantier permanent

Le constructivisme s'écarte d'emblée des schémas dualistes qui fragmentent la réalité sociale (Corcuff, 1995). De par sa filiation phénoménologique, le constructivisme invite au dialogue, à l'échange. Les tenants de ce paradigme ont su dépasser le déterminisme de la pensée marxiste, le simplisme apparent du fonctionnalisme et du behaviorisme. Ils ont su reconnaître l'existence de relations de pouvoir, d'une domination aux géométries éternellement reconfigurées. La réalité sociale n'est ni neutre, ni objective. C'est un processus en construction permanente. Comme je m'intéresse aux éléments constitutifs des pratiques journalistiques et au processus par lequel les journalistes construisent la réalité de la communauté noire, je ne m'attends pas à trouver de réponses définitives, mais un ensemble de réponses possibles et de débuts d'explications. Je suis animé d'une volonté de découverte

à partir du récit des autres, soit mes collègues journalistes. Ils forment une communauté d'interprétation à laquelle j'appartiens aussi, il va sans dire. Par sa forme évolutive et ses emprunts multidisciplinaires, le constructivisme ouvre des voies individualistes qui me sont chères.

Dans ce paradigme qui s'écarte des dichotomies offertes par le déterminisme, la notion de l'individu dans l'interaction prend une place déterminante. Les phénomènes collectifs peuvent être étudiés et ils seront étudiés, mais à partir des conduites individuelles. Autrement dit, la construction du collectif est mesurée selon les comportements individuels. Ce ne sont pas tant les représentations sociales dominantes formulées par les journalistes qui m'intéressent, mais leurs fondements. À partir de quel «bagage», personnel et professionnel, les journalistes structurent-ils le *réel* au sujet de la communauté noire? Il s'agit là d'une question centrale à élucider et, pour y parvenir, je ne vois pas d'autre façon que d'interroger les journalistes sur leurs pratiques et leurs savoirs au sujet de la communauté noire.

Ce modeste état du savoir et des pratiques journalistiques tombe à point nommé dans un contexte mondial de métissage culturel, phénomène auquel les chercheurs en sciences sociales ne peuvent échapper. Cette mondialisation rime parfois avec l'uniformisation dans les médias de masse. On y retrouve une dictature (douce) de la parole et de l'image uniques (Galeano, 1996), fruit d'une concentration et d'une homogénéisation inédites de la presse dans le monde. La professionnalisation de la pratique journalistique, notamment par l'adhésion à la posture de l'observateur objectif, est porteuse d'aseptisation. En parallèle, la mondialisation a entraîné l'émergence de segments transnationaux (Augé, 1994), c'est-à-dire de grands ensembles d'individus partageant des conditions de vie et des valeurs communes par-delà les limites géographiques. Il y a un net décalage entre la réalité vécue par ces individus appartenant à des segments transnationaux, le sens qu'ils tirent de leur expérience et la représentation de leur réalité faite dans les médias de masse. Les groupes marginaux, les itinérants, les autochtones et la minorité noire peuvent être envisagés, sous certaines réserves, comme des segments transnationaux. Dans le contexte québécois, l'éclatement des repères identitaires traditionnels, l'accroissement des écarts entre les pauvres et les riches et la difficile intégration des communautés culturelles au tissu social suscitent l'engouement des médias. En raison d'une double logique de curiosité (information spectacle,

sensationnalisme) et d'intérêt public (enjeu politique et social de l'intégration), la marginalité sociale est au cœur de leurs préoccupations. Pour le meilleur et pour le pire.

L'objectif de cette recherche est d'éclairer un tant soit peu la lanterne du public sur le rôle des journalistes dans la fabrication d'un discours sur les exclus qui, à mon avis, accentue leur exclusion. Pour avoir couvert la réalité de différents groupes jugés marginaux (jeunes de la rue, autochtones, itinérants, prostituées, héroïnomanes, gangs de rue, etc.), j'estime nécessaire de faire entendre la voix des sans-voix. Dans la presse, ces groupes font quotidiennement les frais de stéréotypes et de préjugés qui accentuent leur position de vulnérabilité, dans l'indifférence de la majorité silencieuse. Ces stéréotypes et préjugés alimentent à leur tour des politiques sociales restrictives ou désavantageuses à leur égard. Il en résulte une précarisation de la situation de ces individus et, par extension, une fragilisation du tissu social. Quand un groupe d'individus en est réduit à être considéré par le public et les décideurs comme un «sac à symptômes», c'est tout un processus de déshumanisation qui trouve son aboutissement, assorti du sacrifice d'un nécessaire «vivre ensemble».

Des entretiens semi-dirigés, menés dans l'esprit du constructivisme, devraient permettre de cerner le réservoir de connaissances individuelles des journalistes au sujet de la minorité noire. Si la collecte de données donne des résultats similaires ou récurrents, il sera alors possible de tirer des conclusions générales. Qu'on me comprenne bien: la démarche vise à repérer d'abord les savoirs et les pratiques *individuels* des journalistes, pour ensuite tenter de déterminer ce qu'ils ont potentiellement en commun.

1.4 Berger et Luckmann: la genèse de la construction sociale de la réalité

Publié en 1966, *La Construction sociale de la réalité*, par Peter Berger et Thomas Luckmann, intègre les approches de Mead et de Durkheim, dans une tentative de réconcilier la théorie de l'acteur et la théorie de la structure sociale. L'objectif explicite de l'ouvrage est le suivant:

Proposer une articulation entre l'individu et la société à travers une perspective capable de rendre compte du caractère duel de la société en termes de facticité objective et de signification subjective (Berger et Luckmann, 1966, p. 67).

La sociologie de la connaissance préconisée par Berger et Luckmann confère à la conversation quotidienne une importance décisive dans la reconstitution de mondes vécus et partagés. La réalité de la vie quotidienne est «un monde intersubjectif» partagé avec d'autres. Il y a une correspondance continue et discontinue entre les significations des uns et celles des autres. La rupture avec le fonctionnalisme n'est pas encore consommée, loin s'en faut. La société dispose d'un réservoir commun de significations partagées dans l'esprit des auteurs. Ces auteurs donnent cependant une vision autre de ces significations dans l'interaction quotidienne.

La vie quotidienne se présente elle-même comme une réalité interprétée par les hommes et possédant pour ces derniers un sens de manière subjective en tant que monde cohérent. [...] C'est un univers symbolique qui prend sa source dans la constitution même de l'homme (*ibid*, p. 70).

S'il fallait simplifier à l'extrême, la connaissance se résumerait au dialogue, et le monde social à une suite ininterrompue de conversations. Toute connaissance est développée, transmise et maintenue par des situations sociales. La sociologie de la connaissance introduit également le concept d'intériorisation. L'individu n'est pas venu au monde dans une société. Il est né avec une prédisposition à la socialité. Il *devient* membre d'une société. Pour Berger et Luckmann, la socialisation sera complétée lorsque l'individu sera entièrement installé à l'intérieur du monde objectif proposé par une société ou un de ses secteurs. La réalité est intériorisée par un processus social et maintenue dans la conscience par d'autres processus sociaux. Dans la perspective phénoménologique, le langage est l'élément le plus important de la socialisation.

Berger et Luckmann soulèvent un problème épistémologique auquel je suis confronté, au même titre que tous les chercheurs en sciences sociales actifs dans les recherches qualitatives. C'est un problème de lucidité, si l'on peut dire ainsi, que les auteurs illustrent à partir de l'exemple d'une analyse des mœurs de la classe moyenne américaine faite par un chercheur appartenant à cette même classe.

Comment puis-je être sûr de mon analyse sociologique des mœurs de la classe moyenne américaine si je songe au fait que les catégories que j'utilise pour cette analyse sont conditionnées par des formes de pensée relatives historiquement, que moi-même (et tout ce que je pense) est déterminé par mes gènes et par mon hostilité invétérée à l'égard de mes semblables, et que, pour couronner le tout, je suis moi-même un membre de la classe moyenne américaine? (*ibid*, p. 59).

La sociologie de la connaissance ouvre ce genre de chantier «miné» pour le chercheur et journaliste que je suis. On n'échappe jamais à soi-même, à son milieu, à ses influences, quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise. Cette lucidité vient avec une obligation éthique de distanciation, dans la mesure du possible. Il faut se méfier des journalistes qui se disent «objectifs» et des chercheurs animés d'intentions de «vérité». Je fais miennes les recommandations de Berger et Luckmann: la sociologie de la connaissance n'est pas une œuvre de pensée théorique, elle est au contraire empirique. Elle s'intéresse à la communication, à ce que les gens connaissent en tant que réalité dans leur vie quotidienne. Dans cette optique, un questionnement fécond consiste à se demander comment, dans une société, les significations subjectives sont-elles transformées en facticités objectives?

Les passages de l'ouvrage portant sur les institutions méritent également d'être soulignés. À la lumière des travaux menés notamment par Van Dijk, les médias de masse peuvent être envisagés comme des institutions garantes de la mainmise des groupes majoritaires sur le débat social et politique. Pour Berger et Luckmann, l'institutionnalisation se manifeste chaque fois que des acteurs effectuent une «typification réciproque d'actions habituelles». Les institutions typifient à la fois les acteurs et les actions individuelles. Par conséquent, elles sont dotées d'une importante fonction de contrôle puisqu'elles offrent des modèles de conduite prédéfinis. Elles canalisent la conduite dans une direction précise, au détriment des autres directions possibles. Les typifications réciproques des actions sont édifiées tout au long d'une histoire partagée (elles ne viennent pas au monde de façon spontanée), assurant par le fait même l'atteinte et le renouvellement de la cohérence d'une société. Pour Berger et Luckmann, il est impensable d'étudier les institutions sans prendre en considération les dimensions de leur historicité et du contrôle. «Les institutions ont toujours une histoire dont elles sont le produit» (*ibid*, p. 119). Les médias de masse forment des institutions à travers lesquelles des journalistes, c'est-à-dire des acteurs individuels, exercent des typifications réciproques et partagées. Ceux-ci institutionnalisent leurs actions prenant la

forme de reportages (un discours sur un objet) en même temps que l'institution médiatique typifie leurs actions. Dans cette réflexion hypothétique, il y a de quoi s'interroger sur la fonction de contrôle. Comment et par qui est-elle exercée?

L'objectivité – un concept sur lequel je reviendrai dans le chapitre 2 quant à sa définition et à son usage par les médias – suscite également quelques commentaires judicieux de Berger et Luckmann. Pour ces sociologues, l'objectivité est aussi un produit et une construction de l'activité humaine, ce qui est en nette rupture avec la conception journalistique. Les reporters n'ont pas encore pris acte de cette situation paradoxale soulevée par Berger et Luckmann, à savoir que l'homme produit un monde qu'il expérimente ensuite comme quelque chose d'autre qu'un produit humain. Le phénomène de la réification ne touche pas que les journalistes. L'appréhension de résultats de l'activité humaine comme quelque chose d'autre que des produits humains est l'apanage de toutes sortes de catégories de professionnels. Sa manifestation parmi la gent médiatique pourrait cependant démontrer que l'action des reporters s'inscrit davantage dans la pensée de sens commun que dans la pensée scientifique.

Indirectement, la spécialisation de la connaissance est en cause ici. Selon Berger et Luckmann, quand une rivalité théorique et pratique apparaît entre des groupes d'experts voués aux définitions fondamentales de la réalité, la supériorité d'une théorie sera démontrée grâce à son applicabilité aux intérêts du groupe qui en est le porteur, et non en fonction des qualités intrinsèques de ladite théorie. Les théories sont donc produites pour légitimer les institutions sociales existantes, ce qui n'empêche pas la transformation occasionnelle des institutions pour les rendre plus légitimes par rapport aux théories préexistantes. La question de la modernité et du pluralisme se posait déjà au milieu des années 60, apportant un lot de problèmes théoriques aux experts traditionnels. Ceux-ci possèdent en effet un univers de connaissances partagées et différents univers partiels cohabitant «dans un état de mutuelle accommodation». Pour Berger et Luckmann, les conflits directs entre idéologies, si chers aux marxistes, ont été remplacés par «des niveaux de tolérance et de coopération».

Les réflexions de Berger et Luckmann sur l'individualisme résonnent dans mon âme de journaliste, un métier de «loup solitaire» par définition. Le reporter est en effet coincé

entre son patron, ses sources, son lectorat. Sa position en est une de compromis. Il doit informer, certes, mais il doit le faire d'une manière vivante, intelligible et cohérente. Il y a toujours un décalage entre la réalité qu'il a observée en partage avec des «sources» (une coconstruction) et le compte rendu final livré dans les médias. L'individualiste décrit par Berger et Luckmann ressemble étrangement au journaliste.

L'individualiste émerge comme un type social spécifique qui détient au moins la capacité de migrer entre un certain nombre de mondes disponibles et qui a délibérément et consciemment construit un soi en dehors du matériel fourni par un ensemble d'identités disponibles (*ibid*, p. 281).

Berger et Luckmann ne s'intéressent pas au champ de la psychosociologie. On ne peut leur reprocher d'avoir ciblé leurs propos, quoiqu'il faille admettre qu'il s'agit là de l'une des «limites» de la sociologie de la connaissance. Tout au plus suggèrent-ils la possibilité, dans la foulée de Mead, d'une psychologie sociologique qui prend ses perspectives dans la «compréhension sociologique de la condition humaine». Leurs écrits ouvrent pour moi une série de chantiers qui seront approfondis dans le cadre du chapitre 2. Quelles sont les valeurs et les qualités associées au journalisme? Un journaliste a-t-il conscience de jouer un rôle parmi tant d'autres? Le discours médiatique s'alimente-t-il de lui-même? Les journalistes croient-ils plus ce qu'ils se racontent entre eux que les phénomènes observables? Quelles sont les typifications réciproques et partagées des journalistes au sujet de la minorité noire et de leurs pratiques professionnelles? Autant de questions qui «percolent» dans une lecture constructiviste du journalisme.

1.5 James Carey: une théorie des transactions culturelles

Dans *Communication as culture* (1989), James Carey s'inscrit en totale rupture avec les théories behavioristes et empiriques prévalant dans les médias de masse à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle. Les dimensions politiques et idéologiques sont profondément enracinées dans sa théorie des médias. La culture n'est pas un processus à sens unique pour Carey, dont la vision du monde est résolument interactionniste. En utilisant le terme de «transactions culturelles», il renvoie implicitement à la notion de collaboration et de dialogue.

La phénoménologie de Schutz et Heidegger, l'herméneutique de Gadamer et la critique littéraire apparaissent toutes utiles, aux yeux de l'auteur, dans le domaine des études culturelles. À l'instar de Berger et Luckmann, Carey envisage l'humanité comme le produit d'une conversation. Il reprend à son compte l'observation d'Heidegger (1968) selon laquelle l'être humain réside dans le langage, l'acte par lequel l'humanité se produit et se contemple à la fois. Dans la lignée de l'École de Chicago (interactionnisme symbolique), l'auteur définit la communication comme «l'entièreté d'un processus par lequel la culture est engendrée, maintenue dans le temps et sédimentée dans les institutions» (Carey, 1989, p. 144, traduction libre).

L'auteur américain développe le thème du «narratif», évoqué précédemment dans les travaux de Zelizer. Au-delà de la rhétorique de l'éclatement des valeurs traditionnelles et de l'instantanéité des médias de masse disposant de moyens décuplés, nous, le public, demeurons possédés par ce que nous ne possédons pas vraiment: des rituels narratifs, des histoires que nous nous racontons et qui appartiennent au domaine de l'anthropologie. Dans cette vision rituelle de la communication, la nouvelle ne contient pas de l'information, mais plutôt un potentiel de drame et d'action, soit les éléments essentiels de tout bon récit.

Les médias ne sont donc plus des instruments au service de quelqu'un ou des instruments utilisés par quelqu'un. Ce sont «des formes définies de vie, des organismes qui reproduisent en miniature les contradictions dans notre pensée, nos actions, nos relations sociales» (*ibid*, p. 9, traduction libre). L'auteur applique cette vision de la «communication rituelle» à la lecture d'un quotidien. Rien de nouveau n'apparaît vraiment dans les pages des journaux. Tout a été dit, même si les journalistes, passés maîtres dans l'art de vendre de l'inédit, ne l'avoueront jamais! À défaut de nouveauté, le journal quotidien offre une certaine vision du monde qui trouve sa confirmation à partir du moment où les lecteurs engagent leur participation sur la base de rôles sociaux qu'ils assument volontairement. L'information cède le pas à un portrait de forces en opposition qui est brossé grâce à des procédés de sélection, amplification et dramatisation de l'information. Les journaux servent ainsi «à dépeindre une vision dramatique satisfaisante du monde» (*ibid*, p. 21, traduction libre).

L'auteur se reporte aux travaux de Lippman (1922), à qui revient le mérite d'avoir ouvert en Amérique la discussion sur le savoir, la vérité et les stéréotypes. Selon Lippman, les nouvelles peuvent dépeindre la réalité ou procurer une relative correspondance avec la vérité lorsqu'elles traitent de données statistiques ou mesurables: résultats électoraux, transactions boursières, pointages sportifs, mariages et décès. En l'absence de ces vérités affirmées et confirmées en toute indépendance du pouvoir, le système de nouvelles dissémine des stéréotypes.

Selon Carey, l'information dans les médias de masse est une forme culturelle inventée par une classe en particulier (la classe moyenne) à un moment particulier de l'histoire (le passage de la tradition orale à la tradition écrite à partir du XVIII^e siècle). Si l'information valorise l'unique, l'original, le singulier et le nouveau, c'est parce qu'il s'agit d'autant de qualités enracinées dans le changement de style (l'évolution) et la réussite de la classe moyenne.

[L'information] ne représente pas une forme légitime de savoir universel ou de bon goût. C'est une invention dans un temps historique qui disparaîtra quand la classe en faisant la promotion et son potentiel de signification disparaîtront (*ibid*, p. 21, traduction libre).

Pour Carey, la communication est un processus symbolique par lequel la réalité est produite, maintenue, réparée et transformée dans le temps. Son inspiration provient essentiellement de Dewey, en même temps qu'il réfère aux travaux de James, Geertz, Williams, Weber, Durkheim, Berger, Luckmann, Gertz, Mead, Goffman. La phénoménologie, l'herméneutique et la critique littéraire lui apparaissent toutes trois utiles dans les études culturelles. Dewey ne cherchait pas à établir une science qui rendrait un caractère objectif à la société, rappelle Carey. Il voulait plutôt clarifier notre dessein, faire progresser la compréhension mutuelle. Selon la logique de Dewey, les problèmes de la communication sont liés à des problèmes des communautés que nous engendrons et dans lesquelles nous vivons.

Nos vies et nos esprits sont formés par la somme totale de nos expériences et aussi par les représentations de ces expériences. Si la société est une forme de communication, c'est donc un procédé par lequel la réalité est créée, partagée, modifiée et préservée. Quand ce processus devient opaque, ou quand nous ne

disposons pas des modèles qui rendent le monde compréhensible, quand nous ne pouvons décrire et partager la réalité, quand, à cause des échecs de nos modèles de communication, nous ne réussissons pas à nous connecter avec l'autre, nous rencontrons les problèmes de communication dans leur forme la plus sévère (*ibid*, p. 33, traduction libre).

Carey attribue à Dewey la paternité d'une analyse des médias de masse fondée sur le constat d'une crise culturelle bien réelle, une crise de la vie publique et de la vie en communauté résultant d'un échec dans l'atteinte d'un ordre social pleinement démocratique. Il s'inspire également de Geertz, qui renvoie lui-même à Weber: «l'homme est un animal suspendu à des toiles de signification qu'il a lui-même tissées» (*ibid*, p. 56, traduction libre). Le but des études culturelles ne consiste donc pas à trouver des réponses à des questions. Il s'agit plutôt de «mettre à la disposition de l'autre des réponses que d'autres pourraient inclure ou consulter dans le registre de ce que l'homme a dit» (*ibid*, p. 61, traduction libre). Cette modestie est salutaire; elle permet au chercheur de s'attarder à l'essentiel dans un esprit constructiviste, soit de chercher à comprendre les significations que d'autres ont attribuées à leur expérience. Carey constate en effet que l'échec le plus retentissant des sciences sociales réside dans leur incapacité à entrer en contact avec l'autre, à converser avec les objets d'étude et à les comprendre. Le chercheur impose une signification à son sujet pendant qu'il cherche à engager une conversation avec lui. L'anthropologie américaine du XIX^e siècle, alors que la mesure des crânes humains était censée donner la mesure de l'intelligence ordonnée des différentes «races», illustre à merveille tout le potentiel limitatif des sciences sociales.

Carey ne peut souscrire au paradigme cartésien, qui a discrédité au fil des siècles toutes les formes d'activité humaine qui ne pouvaient pas être enfermées dans le carcan du positivisme. Selon lui, la réalité ne se mesure pas en termes objectifs. C'est le produit d'une activité humaine.

La nature est transformée en culture et la culture pénètre à son tour le champ de la nature. L'histoire de l'espèce est simultanément l'histoire de la transformation de la réalité (*ibid*, p. 73, traduction libre).

Cette posture amène Carey à se méfier des chercheurs qui sont partie prenante du processus social par lequel des formes idéologiques ont masqué et soutenu l'ordre social. Il y a un grand danger dans la création d'une classe de chercheurs désintéressés qui

administreraient l'ordre social selon les prémisses d'une vérité non contaminée. Leur influence ne serait plus basée sur le savoir, mais sur leur capacité de monopoliser les positions de pouvoir et d'influence dans la structure sociale. Les études culturelles ne prennent pas au pied de la lettre l'idéologie et la théorie. Elles les considèrent au contraire «comme des formes variées d'expression à l'intérieur de la même culture».

À tort ou à raison, les médias de masse ne s'engagent jamais totalement dans l'œuvre phénoménologique et herméneutique souhaitée indirectement par Carey. Ce sont des lieux de pouvoir traversés par les expériences et les visions singulières de leurs acteurs centraux, les journalistes. Ceux-ci cherchent autant à informer qu'à persuader, convaincre et raconter des histoires. L'influence des journalistes, comme le suggère Carey pour les chercheurs en sciences sociales, serait basée sur leur capacité de monopoliser les positions de pouvoir et d'influence dans la structure sociale, et non sur leur savoir. L'atomisation, la fragmentation et l'anomie des sociétés occidentales contemporaines cantonnent les médias de masse dans un rôle ingrat. Ils n'arrivent plus à assumer un rôle de cohésion sociale dans une société démocratique. Leurs efforts pour atteindre le plus grand nombre de lecteurs ou d'auditeurs — ce qui leur confère après tout leur statut de «masse» — se heurtent à l'éclatement des parts de marché et à la fragmentation des publics. Il s'en suit un décalage entre les attentes de publics spécialisés, qui tendent à se multiplier en nombre, tout en diminuant en importance relative, et l'offre des médias qui cherchent à rejoindre le plus grand nombre. Plus ce décalage sera grand, plus les médias de masse seront incapables de combler les attentes de ces publics éclatés. Au mieux, les médias s'apparenteront à un miroir symbolique tourné vers un groupe dominant et lui renvoyant une image satisfaisante de lui-même.

1.6 Les représentations sociales

Denise Jodelet (1989) offre une définition des représentations sociales faisant consensus dans la communauté scientifique.

C'est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social (Jodelet, 1989, p. 53).

Les représentations sociales proposent donc un système d'interprétation régissant notre relation avec le monde et les autres, en orientant et organisant les conduites et les communications. C'est un domaine qui était en forte expansion, notamment dans la psychosociologie et les sciences sociales, au moment où l'auteure a publié *Les Représentations sociales* (ouvrage collectif, 1989). La recherche ouvre des horizons variés (études en laboratoire, enquêtes sur le terrain, questionnaires, entrevues, etc.) autour d'objets d'étude diversifiés. Personne n'échappe à l'emprise des représentations sociales, selon Jodelet. Celles-ci nous guident dans la façon «de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours» (*ibid*, p. 47).

La représentation sociale est toujours la représentation de quelque chose (l'objet) et de quelqu'un (le sujet). L'énoncé paraît simpliste à première vue, mais il ne l'est pas. Par l'entremise de l'objet, la représentation sociale entre dans un rapport de symbolisation et d'interprétation. Les significations qu'elle confère à l'objet sont le résultat d'une activité mentale faisant de la représentation, en définitive, une construction et une expression du sujet. Ce faisant, elle suppose un processus d'adhésion et de participation qui la rapproche de la croyance.

Comme le remarque Veyne à propos des mentalités, les connotations sociales de la connaissance ne tiennent pas tant à sa distribution chez plusieurs individus, qu'à ce que «la pensée en chacun d'eux est, de diverses manières, marquée par le fait que les autres la pensent aussi» (*ibid*, p. 66).

La grande singularité de la représentation sociale est d'intégrer dans cette analyse l'appartenance et la participation du sujet. Elle peut s'intéresser à l'activité mentale d'un groupe ou d'une collectivité, ou encore envisager cette activité comme l'effet de processus idéologiques qui affectent les individus. À titre d'exemple, l'appartenance à une même classe sociale vient avec une relation au monde, des valeurs, modèles de vie, contraintes ou désirs. Cette appartenance a une incidence sur notre façon de concevoir la culture, la vie en société. La représentation remplit donc certaines fonctions dans le maintien d'une identité sociale. Cette dimension identitaire avait déjà été soulignée par Durkheim (1895, p XVII): «Ce que les représentations collectives traduisent, c'est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent». Pour Piaget, la représentation sociale est par ailleurs

«un mode de communication “socio-centrique” au service des besoins, désirs, intérêts du groupe», comme le rappelle Jodelet (*ibid*, p. 70).

La représentation sociale n'est pas dépourvue de limites. Il ne faut jamais perdre de vue qu'il s'agit d'une reconstruction de l'objet expressive du sujet. Jodelet identifie trois risques de dérapage: distorsions, supplémentations et défalcations. Il y a distorsion lorsque tous les attributs de l'objet représenté sont présents mais accentués ou diminués de façon spécifique. Il en va ainsi, pour ne donner qu'un exemple, de la représentation des catégories sociales dominées (les femmes ou les enfants) qui se construit en fonction d'une catégorie dominante (les hommes ou les adultes). La supplémentation consiste à donner à l'objet représenté des attributs et des connotations ne lui appartenant pas. Il est ici question d'un effet d'amplification dont l'imagination débordante du sujet est l'ultime responsable. Ce phénomène de projection sert à restaurer l'estime de soi. «Une représentation d'autrui conforme à soi valorise sa propre image construite eu égard à des groupes de référence», selon Jodelet (*ibid*, p. 70). La défalcation consiste enfin à la suppression d'attributs appartenant à l'objet. Elle est la conséquence, dans la plupart des cas, de l'effet répressif des normes sociales.

Autant pour Piaget que Jodelet, la psychologie et la sociologie traitent du même objet, c'est-à-dire l'ensemble des conduites humaines, assorties dès notre naissance d'une dimension mentale et d'une dimension sociale. L'Homme est pris comme un tout; ses fonctions «mentalises» sont également des fonctions «socialisées». La représentation sociale ouvre un grand questionnement existentiel dont la recherche en sciences sociales a le secret, en ouvrant des possibilités de réponses qui prennent racine autant dans l'individuel que dans le collectif. Ainsi, Jodelet élabore une formule interrogative pour identifier les contours du champ d'étude de la représentation sociale. Il s'agit de déterminer: «Qui sait et d'où sait-on? Que et comment sait-on? Sur quoi sait-on et avec quel effet?» (*ibid*, p. 61).

La suite de l'ouvrage réalisé sous la direction de Jodelet présente 19 textes d'auteurs prolifiques qui ont mis à profit les représentations sociales dans leurs domaines d'étude respectifs, de la psychosociologie à la psychanalyse, en passant par l'anthropologie. Je ne compte pas faire une recension détaillée de chacun de ces écrits, mais je vais plutôt

concentrer mes réflexions sur une poignée d'auteurs choisis dans le recueil, à commencer par Serge Moscovici, car c'est lui qui, dès les années 60, a fait revivre l'intérêt pour la représentation sociale avec un petit groupe de psychologues sociaux. Moscovici (1989) attribue à Durkheim la paternité de la représentation, dont la fonction est de préserver le lien entre les individus, de les préparer à penser et à agir de façon uniforme. Ces représentations dites collectives ont cédé le pas aux représentations dites sociales, notamment sous l'influence des propres travaux de Moscovici. En reconnaissant que les représentations sont à la fois innées et acquises, il a éloigné la représentation de sa dimension statique et l'a élargie. Il a placé résolument l'étude des représentations à l'enseigne de l'interaction. Les représentations sont sociales parce qu'elles sont élaborées au cours de processus d'échanges et d'interactions (Codol, 1982).

En somme, la nécessité de faire de la représentation une passerelle entre le monde individuel et le monde social, de l'associer ensuite à la perspective d'une société qui change, motive la modification en question. Il s'agit de comprendre non plus la tradition mais l'innovation, non plus une vie sociale déjà faite mais une vie sociale en train de se faire. Qu'elle n'ait pas eu lieu plus tôt et que les efforts déployés pour comprendre les représentations se soient limités aux sociétés dites primitives explique en partie pourquoi, après un départ fulgurant, la notion est restée si longtemps à l'abandon (Moscovici, 1989, p. 99).

Dans le chapitre portant sur l'étude anthropologique des représentations, Dan Sperber (1989) affirme que l'étude des représentations est largement interprétative et qu'elle ne peut négliger le contenu des représentations culturelles. Il pousse un peu plus loin la structure dialogique de Jodelet. Pour Sperber, toute représentation met en jeu une relation entre la représentation elle-même, son contenu, un utilisateur et un producteur de la représentation, le cas échéant, lorsque celui-ci est distinct de l'utilisateur. En d'autres termes, une représentation peut exister à l'intérieur de l'utilisateur: il s'agit d'une représentation mentale, comme un souvenir, une hypothèse, une intention. L'utilisateur et le producteur d'une représentation mentale ne font alors qu'un. Une représentation peut exister dans l'environnement de l'utilisateur. Sperber donne l'exemple de son propre texte. Il s'agit alors d'une représentation publique, qui correspond généralement à un moyen de communication entre un producteur et un utilisateur distinct l'un de l'autre. Tandis qu'une représentation

mentale a un seul utilisateur, une représentation publique (par exemple, un discours politique) peut avoir plusieurs utilisateurs.

Cette distinction permet à l'auteur d'envisager la question de la réussite des représentations. Chaque individu génère dans son esprit une quantité infinie de représentations. Une infime partie de ces représentations sont communiquées, c'est-à-dire qu'elles amènent son utilisateur à produire une représentation publique. Au contact de cette représentation publique, un deuxième individu est amené à formuler à son tour une représentation mentale du contenu qui est semblable à la représentation initiale. Lorsque ces représentations sont communiquées de façon répétée, elles peuvent finir par être distribuées dans un groupe tout entier. La représentation publique fait donc l'objet d'une version mentale dans l'esprit de chacun. Largement distribuée dans le groupe, elle l'habite de façon durable. Dès lors, il est question de représentations culturelles, «un sous-ensemble aux contours flous de l'ensemble des représentations mentales et publiques qui habitent un groupe social» (Sperber, 1989, p. 134). La réussite d'une représentation, dans une société donnée, est fonction de sa distribution dans le groupe.

Uli Windisch (1989) traite pour sa part de ses analyses du langage raciste et xénophobe en Suisse romande, grâce auxquelles il a découvert que partisans et adversaires des mouvements xénophobes ou racistes ne parlent pas seulement en termes différents des étrangers. Ils manifestent des formes de pensée sociale totalement différentes, que l'auteur appelle des «structures» ou «configurations sociocognitives», chacune d'entre elles fonctionnant selon des mécanismes spécifiques. Il souligne le paradoxe des Occidentaux, prêts à admettre volontiers que les membres d'une tribu lointaine ne pensent pas comme eux, tout en demeurant réticents à reconnaître qu'il puisse exister des manières de penser très différentes à l'intérieur de leur propre société. Les observations de Windisch sur la représentation sociale sont fort appropriées puisqu'elles portent sur des thématiques connexes à mon propre projet de recherche. Aussi, je m'attarderai plus longuement à son étude du discours quotidien sur le langage xénophobe ou raciste.

Windisch distingue trois structures sociocognitives chez ces «partisans» du discours raciste (nationalistes xénophobes, nationalistes populistes et nationalistes technocrates) qu'il

pose en termes de degré de rupture. Il y a rupture minimale chez les tenants d'un discours économiste, rupture intermédiaire chez les humanistes, et rupture maximale chez les tenants d'un discours en termes de classes sociales. Par souci d'économie, l'auteur s'attarde seulement à la structure du premier groupe, celui des nationalistes xénophobes, est fonction de trois critères essentiels: la nationalité, l'opposition peuple/dirigeants et l'opposition normal/déviant.

Le critère de la nationalité surprend l'auteur par la profondeur de son ancrage. Les membres du groupe envisagent les question d'immigration et d'intégration en fonction de principes de justice sociale ou d'injustice sociale: selon eux, la justice commande de donner la priorité aux nationaux. Cette «centration inconditionnelle» sur le groupe national représente l'un des mécanismes fondamentaux de la structure sociocognitive des nationalistes xénophobes. Dans cette optique, le nationalisme se réduit à une forme de sociocentrisme, d'égocentrisme ou encore d'ethnocentrisme. L'opposition peuple/dirigeants confirme l'absence d'une perception de la réalité en termes de classes sociales, tandis que l'opposition normal/déviant ramène la perception de la réalité sociale à une affaire de bons et de méchants, aussi bien au sein du peuple que chez les dirigeants. Le moralisme, la généralisation, la fausse identification, l'homogénéisation du social, la spatialisation, la psychologisation du social, le volontarisme et l'atomisation du social sont aussi considérés par Windisch comme des mécanismes sociocognitifs apparentés aux nationalistes xénophobes. L'étude du langage courant au sein de ce groupe vient démontrer à quel point la pensée sociale courante diffère de la pensée analytique de la science.

L'auteur termine sur une mise en garde. Les représentations sociales ne sont ni fixes, ni homogènes, même si elles ont été observées et identifiées une fois par un chercheur perspicace. Elles varient, s'attirent et se repoussent et donnent naissance à de nouvelles représentations. D'un côté, le chercheur procède donc à un travail de systématisation, en repérant et en définissant des formes de pensée et de langage relativement cohérentes et consistantes. De l'autre, il est forcé de constater que d'importantes variations peuvent survenir dans le cadre de cette cohérence et de cette consistance relatives. L'analyse simultanée de ces phénomènes et de leurs variations est facilitée par sa formule guide se lisant comme suit:

N'importe qui ne fait ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, dans n'importe quelle situation, à n'importe quelle fin, avec n'importe quel effet (Windisch, 1989, p. 193).

Windisch cultive enfin cette nouvelle image des représentations sociales empreinte d'interactionnisme. L'homme est d'abord un acteur, «soit un homme qui agit, construit, reconstruit, et cela, qu'il s'agisse du langage, de la pensée ou de n'importe quelle autre activité quotidienne» (*ibid*, p. 198). Reprenant l'exemple de la xénophobie, il explique comment chaque camp construit son image (positive ou négative) des immigrés: ce processus de construction de la réalité ne survient pas de façon isolée, indépendante et autonome; il s'agit plutôt de l'aboutissement d'une interaction et de conflit discursif entre les groupes. Ce caractère dynamique, actif, conflictuel, interactif de la reconstruction permanente de la réalité sociale est traduite dans le concept de «l'interaction conflictuelle consistante» (*ibid*, p. 195). L'homme n'agit pas de manière purement individuelle et autonome. Au contraire, il se révèle dans l'interaction. Il agit différemment selon le moment ou la situation. Cette interaction s'apparente à une mise en scène, du théâtre, quoi! «Un même sujet joue des rôles très différents et ce "jeu social" suppose un travail de présentation de soi qui devient, à son tour, un objet d'étude» (*ibid*, p. 199). En effet, l'individu est confronté à des situations multiples et totalement différentes dans la vie de tous les jours, chacune d'entre elles exigeant un comportement spécifique. La situation devient ainsi «un facteur central» pour expliquer les changements de comportements.

Avec Windisch, les représentations sociales glissent donc résolument vers une approche interprétative. Aucune situation, aucun événement ne saurait trouver une explication unique. Il n'y a plus une vérité, mais des vérités. Enfin, la multiplicité et la variété des actions, des comportements, des interprétations supposent nécessairement le différend, l'antagonisme, le conflit. La «consistance psychologique» des individus est moins forte qu'on ne l'aurait cru; elle est soumise à des fluctuations appelant à un changement méthodologique important.

Plutôt que d'interroger des sujets en grand nombre et à propos de quelques attitudes et pratiques supposées générales, on approfondit l'analyse *in vivo* de cas particuliers insérés dans la réalité quotidienne en train de se faire. Finalement, la psychologie sociale s'intéresse de plus en plus au langage et à l'argumentation. Et considérer

l'individu qui parle revient à partager l'image d'un homme acteur, constructeur et transformateur de réalité. De victime de toutes sortes de phénomènes (préjugés, attitudes, rigidité cognitive, autoritarisme, etc.), il devient acteur (*ibid*, p. 200).

Il en découle que la xénophobie et le racisme ne devraient pas être envisagés comme des phénomènes en soi, mais comme «un processus de constitution et de transformations successives résultant du conflit social et discursif entre les acteurs en présence» (*ibid*, p. 201).

Dans le chapitre sur l'étude expérimentale des représentations sociales, Jean-Claude Abric (1989) donne sa propre définition des représentations sociales.

[...] on appelle représentation le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique (Abric, 1989, p. 206).

La représentation sociale constitue donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations qui correspondent à un objet ou à une situation. Son contenu est déterminé à la fois par le sujet lui-même (son histoire et son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré et par la nature des liens que le sujet entretient avec ledit système. Dans le domaine de la psychologie sociale, le concept de la représentation sociale tel qu'entendu par Abric nécessite donc une approche méthodologique expérimentale. On ne s'intéresse plus seulement aux facteurs et aux composantes directement observables, mais bien aux facteurs cognitifs et symboliques. Le premier objectif de l'étude expérimentale est de vérifier l'hypothèse suivante:

Les comportements des sujets ou des groupes ne sont pas déterminés par les caractéristiques objectives de la situation mais par la représentation de cette situation. Dès lors, une autre question apparaît, cruciale: comment ces représentations sont-elles organisées et quels sont les facteurs qui déterminent cette organisation et sa transformation éventuelle? (*ibid*, p. 207)

En définitive, la représentation sociale est initiatrice de conduites en même temps qu'elle permet leur justification par rapport aux normes sociales et leur intégration. La représentation génère l'anticipation des actes et des conduites (de soi et des autres), l'interprétation de la situation dans un sens préétabli grâce à un système de catégorisation cohérent et stable.

Willem Doise (1989) formule également quelques observations pertinentes en fonction de mon objet de recherche dans le chapitre intitulé «Cognitions et représentations sociales: l'approche génétique». Les expériences de Tajfel (1981) menées auprès d'enfants européens et portant sur différents pays, leur langue, leur géographie et leurs habitants ont démontré que ceux-ci possèdent bien peu de connaissances sur les pays dont ils trouvent les citoyens peu sympathiques. Ils ne profiteraient guère de leurs apprentissages scolaires pour enrichir leur savoir, se contentant plutôt d'invoquer des schémas explicatifs préexistants (des «idées préemballées») que l'on peut facilement qualifier de préjugés défavorables. La régulation de leurs attitudes proviendrait d'un système autre que celui de la connaissance objective. Les représentations sociales constituent donc un savoir unique qui ne peut être ramené aux connaissances seulement. Les représentations ne sont jamais considérées comme telles par leur auteur, avec le résultat que les distorsions et les déformations qu'elles transportent sont occultées.

Gina Stoiciu (2006) applique le concept des représentations sociales, dans une perspective constructiviste, à l'étude des médias de masse dans *Comment comprendre l'actualité*. Elle envisage la vie sociale comme «un jeu de représentation» ouvert à l'improvisation sur toutes les scènes de la vie sociale. Les acteurs de cette vie sociale ne sont pas figés ou prédisposés à une action spécifique et prévisible. Il s'agit de libres penseurs dont les actions s'inscrivent cependant dans trois registres d'influence mutuelle et réciproque relevant du stock commun de connaissances (pensée profane), propositions spécialisées (opinions dominantes) et corps spécialisé de connaissances (pensée savante). Sa conception des représentations sociales englobe à la fois les dimensions individuelles, culturelles et idéologiques.

Profondément ancrées dans l'imaginaire social, les représentations sociales se nourrissent d'images superposées, issues du milieu familial, social et médiatique, par imprégnation culturelle et sociale. Ce sont des images mentales collectives, des stéréotypes et des préjugés tenaces, fixés par répétition (Stoiciu, 2006, p. 13).

La singularité de la perspective de Stoiciu réside dans l'intérêt manifeste qu'elle porte aux médias de masse en tant que porteurs de représentations collectives et des opinions dominantes. Les médias sont à la fois le lieu privilégié du débat public, mais aussi «un moyen

de justification et de légitimation des idéologies des groupes en présence» (*ibid*, p. 13). Des propos symboliques formulés par les groupes dominants seront plus susceptibles de recevoir l'assentiment du public s'ils sont véhiculés par les médias. Ceux-ci sont donc de puissants instruments au service du plus fort, pourrait-on dire. Reprenant les thèses d'Halimi (1997), Stoiciu affirme qu'il importe peu que les journalistes soient de gauche ou de droite puisqu'ils sont des gardiens du statu quo faisant leur révérence au pouvoir. Aucun savoir, ni même le savoir journalistique, n'est innocent ou détaché de son assise sociale et des intérêts qui le défendent. Le journaliste, comme l'historien, le sociologue ou n'importe quel spécialiste, «s'abreuve d'une sensibilité culturelle, d'un réservoir de sens propre à une communauté d'origine particulière» (*ibid*, p. 61). Leurs pratiques respectives ne s'effectuent pas dans un état d'apesanteur sociale. Les médias offrent des modèles de représentation du monde fondés sur un mélange variable de mythes, de légendes, de fantasmes collectifs et de réalité. Parce que le réel existe bel et bien pour Stoiciu, qui se dissocie radicalement du relativisme. «Il y a des vérités qui transcendent la sensibilité commune» (*ibid*, p. 24). Pour éviter le piège du relativisme, porteur de «nihilisme épistémologique», Stoiciu affirme la nécessité d'une approche pluridisciplinaire qu'elle applique notamment à l'étude du comportement des médias occidentaux lors de la chute du régime Ceausescu, en Roumanie. En 1989, les médias ont relayé des informations selon lesquelles de vastes charniers humains avaient été retrouvés, alimentant l'image de bourreau sanguinaire du dictateur roumain. Or, il n'en était rien.

Ce dérapage a modifié le concept de véracité de l'information; désormais, un fait est vrai non pas parce qu'il obéit à des critères objectifs, rigoureux et recoupés à la source, mais tout simplement parce que d'autres médias répètent les mêmes affirmations et les confirment (*ibid*, p. 131).

Cet exemple confirme le vieil adage selon lequel même les perceptions les plus fausses sont réelles dans leurs conséquences, comme tendent à le démontrer les études sur la réception. Pour Todorov, cité par Stoiciu, la réception des récits est plus révélatrice pour l'histoire que leur production. À cet égard, la notion de faux est dépourvue de pertinence. Il y a donc lieu de remettre en question le discours culturel des médias de masse et de s'interroger sur la manière particulière dont ils donnent un sens aux événements, dans l'esprit de Kant,

pour qui tout mode de connaissance est relationnel. L'objet connu ne révèle pas les choses, mais l'objet construit.

L'étude des médias de masse en temps de crise est essentielle, car c'est seulement dans ces situations, selon Silverston (1988), qu'est révélée la dimension mythique du récit journalistique. Dans des circonstances troubles ou des temps agités, les médias répondent à un besoin individuel et collectif de comprendre les événements, de retrouver un sentiment d'appartenance à la communauté et de délester le stress. La nouvelle ne reflète pas nécessairement la réalité. En posant les «bonnes questions», qui donnent les «bonnes réponses», les médias arrivent à situer l'événement dramatique dans un cadre familier pour la population. Stoiciu attribue à Hall (1982) le mérite d'avoir observé la façon dont les médias parviennent à imposer certaines significations au détriment d'autres. C'est un travail de «légitimation» du sens proposé qui s'opère par la marginalisation des constructions antérieures et la bonification du discours immédiat. Le journaliste s'apparente ainsi à un «bricoleur symbolique» offrant à ses lecteurs ou auditeurs des moyens de s'affirmer symboliquement comme une communauté. Le reporter offre à cette communauté «une version sécurisante des expériences qu'elle a vécues». La nouvelle n'est pas consommée parce qu'elle est le reflet de la réalité, mais plutôt parce qu'elle s'adresse au public dans un code qui lui est familier.

CHAPITRE II

LA MÉTHODOLOGIE: LE POINT DE VUE DES ACTEURS CONCERNÉS

Dans ce chapitre névralgique, les réflexions et les observations inductives formulées jusqu'à présent seront transposées en une question de recherche scientifique satisfaisant à des exigences de rigueur et de vérifiabilité. La problématique et les hypothèses seront précisées dans une perspective constructiviste, de même que le cadre théorique et les concepts qui seront utilisés lors de l'enquête. C'est aussi dans ce chapitre que seront identifiés l'échantillon, le corpus et la technique de collecte des données. Le chapitre se terminera enfin sur la présentation et l'analyse des résultats bruts.

2.1 Le cadre théorique

Comme je l'ai indiqué précédemment, cette recherche porte sur la construction du discours journalistique concernant la communauté noire et les représentations sociales offertes à ce sujet dans les médias de masse de langue française au Québec. En m'intéressant à la fois aux éléments constitutifs des pratiques journalistiques et aux processus par lesquels les reporters *construisent* la réalité de la communauté noire, je tenterai de préciser, le cas échéant, la part de stéréotypes et de préjugés qu'ils entretiendraient au sujet de la communauté noire. J'essaierai ensuite de *décrire* et d'*interpréter* les représentations sociales qui en découlent. La question générale ou fédérative consiste donc à indiquer le bagage (personnel et professionnel) avec lequel les journalistes abordent la couverture de phénomènes ou d'événements concernant la communauté noire, d'une part, et à tirer des conclusions plausibles sur les influences que ce bagage exerce sur leur pratique du métier de

journaliste, d'autre part. Mais avant d'aller plus loin, il m'apparaît utile de revenir brièvement sur les auteurs retenus, ne serait-ce que pour cerner un peu mieux les questions de recherche se dégageant de leurs écrits respectifs.

Pour Berger et Luckmann (1966), le social est une création permanente qui naît dans l'interaction quotidienne. Les auteurs mettent en garde le chercheur contre la tentation de formuler des interprétations définitives ou prédéterminées, puisque le jeu de ces interactions sans cesse renouvelées ouvre la voie à des interprétations changeantes. Le constructivisme exige la formulation d'hypothèses plausibles (mais jamais définitives) sur les différentes formes de construction de la réalité et sur l'évolution des pratiques humaines. Le travail de recherche consiste en somme à se demander comment les significations subjectives sont transformées en facticités objectives.

Carey (1989) envisage aussi l'humanité comme le produit d'une interaction, mais il préfère employer le terme de «transactions culturelles». La communication est une représentation symbolique par laquelle la réalité est produite, maintenue, réparée et transformée. Dans cette optique, les médias de masse n'offrent pas de l'information, mais des rituels narratifs (un potentiel de drame et d'action) à l'intention de la classe sociale qui les a inventés, c'est-à-dire la classe moyenne américaine. L'influence des journalistes ne reposerait donc pas sur leur savoir, mais sur leur capacité de monopoliser les positions de pouvoir et d'influence dans la structure sociale. Les études culturelles poursuivent, selon lui, un but modeste. Il ne s'agit pas de poser des questions, mais de chercher à comprendre les significations que d'autres ont attribuées à leur expérience.

Jodelet (1989) affirme que les conduites et la communication sont orientées et organisées par des représentations sociales. Ces représentations forment un système d'interprétation régissant notre relation avec le monde et les autres. Mode de communication sociocentrique au service des besoins, des désirs et des intérêts du groupe, les représentations remplissent des fonctions dans le maintien d'une identité sociale. Les médias de masse contribuent à l'élaboration de représentations sociales; ce sont les points d'entrée et de sortie de processus d'influence ou de manipulation de la société. Le champ des représentations sociales ouvre un questionnement sur l'inné et l'acquis, l'individuel et le collectif, sur ce que

l'on sait (et d'où on le sait), comment on le sait, sur quoi on le sait et avec quel effet. Enfin, les représentations sociales vivent, meurent et se renouvellent dans l'interaction. Jamais elles ne restent fixes.

Enfin, les écrits de Stoiciu (2006) possèdent une valeur d'exemple car elle adopte une perspective constructiviste dans l'étude des médias de masse nord-américains, une approche et un champ d'étude qui s'apparentent à ma propre démarche. Stoiciu s'inscrit en parfaite lignée avec Carey et Jodelet, dont elle épouse les principales thèses. Les modèles de représentation du monde offerts dans les médias, un mélange variable de mythes, de légendes, de fantasmes collectifs et de réalité, ont pour fonction de situer des événements imprévus ou dramatiques dans un cadre familier au public. Les médias de masse sont des outils au service du groupe majoritaire, qui servent à lui renvoyer une vision positive et sécurisante de lui-même. La nouvelle n'est donc pas le reflet de la réalité, mais une représentation de la réalité qui transporte les préoccupations et les positions du groupe majoritaire. Dans ce «théâtre» médiatique, le rôle du journaliste s'apparente à celui d'un «bricoleur symbolique» grâce auquel le lecteur ou l'auditeur peut s'affirmer et se reconnaître comme membre d'une communauté. Dans les écrits de Stoiciu, la vision rituelle de la communication développée par Carey rencontre la communication sociocentrique de Jodelet.

Dans les prochains chapitres de cet ouvrage, je référerai davantage à Carey, Jodet et Berger et Luckmann, ceux-ci ayant atteint une place enviable au panthéon de la réflexion critique, comme en témoigne leur influence sur plus d'un chercheur en science sociale. Il n'en demeure pas moins que le schéma de Stoiciu sur les trois registres d'influence mutuelle (stock commun des connaissances, propositions spécialisées et corps spécialisé de connaissances) trouvera son utilité pour essayer de comprendre comment les journalistes s'y prennent-ils pour traiter de la minorité noire.

Le questionnement fécond de ces auteurs tourne autour d'un objet d'étude commun: l'interaction. Chacun à leur façon, ils envisagent la communication comme un mécanisme subjectif et intersubjectif (c'est la dimension interactionniste) par lequel le social est sans cesse construit et reconstruit. Dans cet esprit, un chercheur s'astreint à un rôle modeste, humble: il s'efforce de comprendre et de décrire une construction de sens particulière.

J'ai choisi l'approche disciplinaire de la psychosociologie, une science hybride aux multiples emprunts qui constitue, à mon avis, le creuset parfait pour une recherche concrète. L'objet d'étude privilégié de la psychosociologie porte en effet sur les rapports interactifs entre l'individu et le social. Cette discipline nous invite à comprendre comment se développe l'être humain à l'intérieur de groupes, d'organisations ou de structures. La psychosociologie, c'est l'étude des relations humaines en contexte social, avec un parti pris méthodologique pour la recherche sur le terrain débouchant sur des applications pratiques. Elle soulève une question centrale que je fais mienne: comment l'individu peut-il influencer ce qui l'entoure, soit les institutions et la société dont il fait partie, tout en sachant qu'il est conditionné par ces mêmes institutions et société? Polymorphe et polycentrique, pour paraphraser Pagès (1997), la psychosociologie est enfin passée au fil des ans d'une vision unitaire à une vision multipolaire du social.

La tâche de la psychosociologie est l'étude des connexions théoriques et pratiques entre ces courants et disciplines, qui ont tendance à s'ignorer ou à se détruire, dans des projets hégémoniques, qu'elle n'a pas à faire siens. Elle ouvre entre eux des zones de compatibilité et de coopération partielles.

Elle n'est donc plus monolithique. Au contraire, elle se réfracte en une multiplicité de perspectives et de champs reliés entre eux: sociologie clinique, psychologie sociale clinique, psychopédagogie, psychothérapie...

À la limite, on peut dire qu'elle n'a plus d'objet propre. Son objet recouvre l'ensemble des sciences humaines. Elle se définit par sa démarche intellectuelle, son épistémologie spécifique, non par un champ d'étude particulier. Elle est sécante par rapport aux autres disciplines. Elle les traverse, sans disposer, comme elles, d'une originalité substantielle, au premier degré. Mais sa position particulière, au second degré, invite à un remaniement, à une réorganisation d'ensemble des connaissances et des méthodes des sciences humaines. [...]

Elle implique une certaine distance [par rapport] aux institutions, qui préserve une complète liberté intellectuelle et d'action, qu'il s'agisse de l'institution universitaire ou d'autres institutions intellectuelles ou professionnelles, y compris celles qui se réclament de la psychosociologie elle-même. La position optimale à cet égard est à mes yeux une position de *mobilité*, qui permet d'entrer et de sortir d'un champ particulier du savoir et d'utiliser librement les apports qu'il recèle, en écoutant les critiques, mais sans se soucier des excommunications. (Pagès, 1997, p. 114)

C'est dans cette vision de la psychosociologie que j'inscris mon action. À la fois chercheur et journaliste, je ne peux me résoudre à quitter une «chapelle» au profit d'une autre. L'un et l'autre de ces champs d'action me semblent porteurs de propositions de sens valables et défendables... quoiqu'ils soient tous deux incomplets. La recherche, du moins en

communication, a parfois la fâcheuse tendance à produire une connaissance fermée: la pensée et les propositions savantes se développent à partir de l'observation des faits, mais elles finissent souvent par se couper du sens commun, voire à lui être étrangères. À l'inverse, le journalisme génère une connaissance usuelle, il va dans l'esprit du temps. La pensée profane y règne en maître, et l'obligation de «raconter des histoires», idéalement inédites, l'emporte sur toute autre nécessité. Certes, les emprunts à la pensée savante et aux opinions dominantes (idéologies) sont courants dans les médias de masse. Ils sont par contre utilisés en renfort, comme des preuves ou des arguments visant à confirmer ou à renforcer le compte rendu narratif que les médias de masse tirent d'une expérience humaine donnée.

Ni la recherche, ni le journalisme n'échappent à l'emprise des représentations sociales, s'il faut se fier à Jodelet. Avec le recul et les bienveillantes réflexions de Pagès, je me sens conforté dans mon rôle d'hybride culturel. Conscient de porter plus d'un costume, je ne sens plus le besoin de faire le ménage de ma garde-robe pour mener cette recherche à bien. Nul besoin de porter une soutane pour entrer dans le temple de la recherche universitaire. L'essentiel, à mon avis, consiste à occuper le point intermédiaire d'une relative lucidité sur soi, comme le suggère Goffman, tout en gardant à l'esprit le fait que l'être humain est toujours tiraillé par un mouvement «naturel» de va-et-vient entre le cynisme et la sincérité.

2.2. La problématique et l'hypothèse

Le discours journalistique sur la minorité noire serait le résultat d'une construction collective de sens par des journalistes partageant des valeurs similaires, des positions comparables sur l'échiquier social. À titre de membres d'une communauté interprétative, ils subordonneraient l'étude du social (ou de la réalité) à une grille d'analyse commune ou à tout le moins similaire d'un individu à l'autre. Le journalisme est une démarche de sens commun dans laquelle la pensée profane, l'expérience sensible et l'esprit du temps prédominent dans la perspective de *raconter une histoire* au public ou au lectorat. Ce sens commun n'est pas naturel ou inné. Il s'agit d'une construction culturelle. La définition de la communication offerte par Carey (1989, p. 23) pourrait très bien servir de définition au journalisme: c'est

«l'entièreté d'un processus par lequel la culture est engendrée, maintenue dans le temps et sédimentée dans les institutions».

Le champ des études sur la réception, dans lesquelles l'effet des médias est envisagé à travers la lorgnette du public cible, est déjà bien garni. Le travail des journalistes a également fait l'objet d'une quantité industrielle d'analyses de discours critique dont le résultat, à mon avis, nous en apprend davantage sur la filière paradigmatique et les intentions du chercheur que sur le journalisme lui-même. Poussées à l'extrême, ces études finissent par donner à l'œuvre journalistique un sens ou une intention auxquels l'auteur (le journaliste) n'aurait même pas songé, se fût-il soumis à une thérapie de refoulement psychanalytique dans le vain espoir d'y parvenir! L'analyse de discours critique prend sa pleine signification lorsqu'elle est couplée à d'autres techniques d'investigation. En revanche, les reporters sont rarement interrogés directement sur le sens qu'ils donnent à leur pratique professionnelle dans une perspective interactionniste. Le discours médiatique n'est jamais fixe ni figé dans le temps. C'est une réalité en devenir, un processus quotidien de construction et de reconstruction de la réalité mené dans l'interaction. Aussi bien en faire l'examen dans l'interaction.

La singularité de cette recherche réside dans l'intérêt que je porte aux éléments constitutifs du savoir et des pratiques journalistiques, ainsi qu'aux processus par lesquels les journalistes *construisent* la réalité de la minorité noire. La «quête de sens» que je propose passe ni plus ni moins par ce nécessaire «état du savoir» journalistique. C'est seulement à la suite de cet exercice qu'il sera possible d'identifier les représentations sociales à l'œuvre dans les médias de masse au sujet de la minorité noire et leurs incidences plausibles.

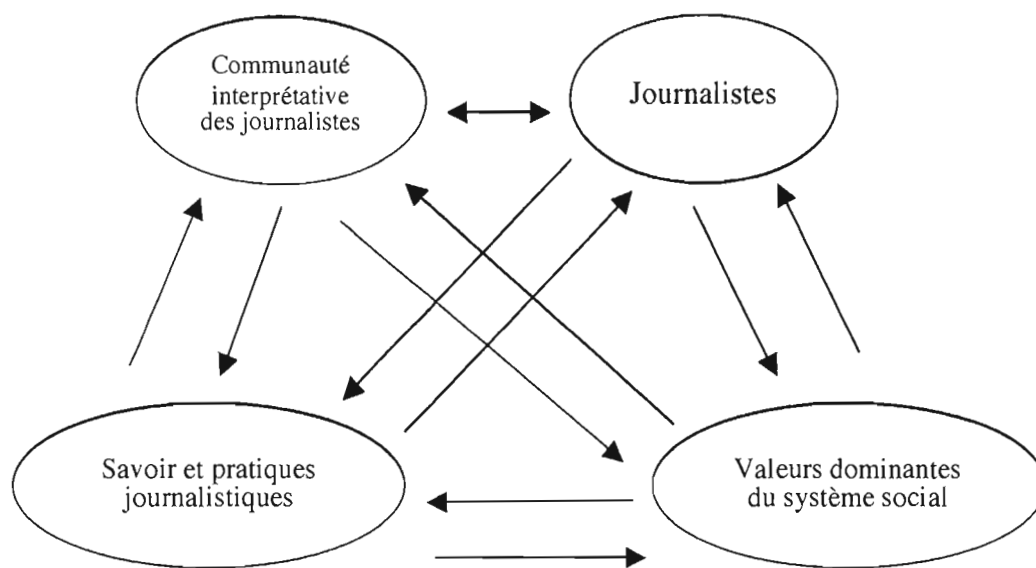
L'hypothèse se pose dans les termes suivants:

Le discours journalistique sur la communauté noire est une construction de sens fondée sur les valeurs dominantes du système social telles qu'intériorisées et partagées par les journalistes insérés dans une communauté interprétative.

Le discours journalistique (c'est-à-dire le reportage) est influencé à la fois par le savoir et les pratiques des journalistes. Le savoir renvoie au stock de connaissances des reporters, à leur expérience de vie et à leurs valeurs. Les pratiques correspondent aux règles

éthiques et déontologiques et aux habitudes de travail que les journalistes se sont données, collectivement, pour délimiter les contours de leur profession et situer leur action dans le champ social. Les journalistes sont envisagés à la fois sur les plans individuel et collectif en leur qualité de représentants d'une communauté interprétative. Ils subissent l'influence de cette communauté interprétative, qu'ils influencent et modèlent à leur image. En d'autres mots, le groupe influence l'individu qui influence le groupe. Et vice-versa.

Le schéma suivant illustre les rapports d'influence entre les quatre pôles implicites de cette hypothèse:



La démarche d'investigation, qui sera menée dans une posture interprétative, vise à déterminer comment les journalistes s'acquittent de la couverture des faits ou des événements liés à la minorité noire, en prenant en considération à la fois les dimensions individuelle et collective de leur action. Autour de quels savoirs, valeurs et pratiques s'articule la construction du sens? Quels sont les points de tension et d'équilibre entre le stock commun

de connaissances, les propositions spécialisées et le corps spécialisé de connaissances, dans le schéma de Stoiciu? Quels sont les «ingrédients» ou plutôt les caractéristiques dominantes de la communauté interprétative des journalistes? Quelles sont les typifications réciproques et partagées des journalistes au sujet de la minorité noire? Quelles sont les représentations sociales dominantes de la minorité noire formulées par les médias de masse?

Les hypothèses sectorielles sont les suivantes.

1. Les journalistes se laissent influencer à la fois par leurs opinions personnelles et par celles de leur communauté interprétative dans le traitement de la communauté noire.
2. Les reportages sur la communauté noire constituent des constructions culturelles réalisées au moyen de procédés narratifs dont le résultat ultime, désiré ou non, est de perpétuer les stéréotypes et les préjugés à l'égard de cette communauté.
3. Le discours journalistique sur la communauté noire est un exercice de sens commun (pensée profane) contribuant à légitimer l'ordre social existant.

En résumé, je m'engage dans une étude descriptive du savoir et des pratiques journalistiques au sujet de la communauté noire, dans la perspective de décrire et d'interpréter les représentations sociales sous-jacentes, représentations que je suppose être teintées de stéréotypes et de préjugés. L'élucidation des caractéristiques d'un groupe est l'un des buts poursuivis par les études descriptives, selon Laramée et Vallée (1991). La dimension analytique de mon travail, s'apparente effectivement à une analyse descriptive. Par contre, je me rapproche d'une étude exploratoire pour ce qui est de la collecte des données, dans la mesure où j'interrogerai des collègues journalistes sur le sens qu'ils attribuent à leur expérience. La réussite d'une telle étude dépend largement de mon attitude de chercheur.

Celui-ci doit adopter une attitude de réceptivité consistant à *rechercher plutôt qu'à vouloir contrôler*. En effet, au lieu de s'en tenir strictement à la vérification des hypothèses déjà existantes, le chercheur doit se laisser guider par les *caractéristiques de l'objet d'étude*. C'est le propre d'une étude exploratoire que de reformuler et de réorienter la recherche au fur et à mesure que le chercheur obtient de nouvelles informations. L'objectif est donc essentiellement de susciter de nouvelles pistes de recherche (Laramée et Vallée, 1991, p. 250).

En m'imprégnant de cette saine attitude éclectique, à mi-chemin entre le descriptif et l'exploratoire, j'espère arriver à dépasser les orientations quelque peu statiques et

déterministes de l'hypothèse et m'ouvrir à la possibilité que les acteurs individuels interprètent et réinterprètent, construisent et reconstruisent le monde dans l'interaction. Après tout, les journalistes ne sont de parfaits imbéciles. C'est de leur ADN professionnel que provient la volonté de s'approprier et de coconstruire tous les jours la réalité qui les entoure et dans laquelle ils baignent. Dans une recherche qualitative, l'objet de recherche se précise au fur et à mesure que progresse le travail simultané de la collecte des données et de l'analyse.

Il est courant que les propositions les plus intéressantes apparaissent plus tard, au cours de la collecte des données, cela à condition que le chercheur travaille ses données, qu'il les manipule, qu'il les connaisse, qu'il les analyse et qu'il combine travail pratique de collecte-traitement-analyse des données et réflexion théorique (Deslauriers et Kérisit, 1997, p. 96).

2.3 La définition des variables

Les variables et les indicateurs utiles à cette recherche se rattachent tous, de façon plus ou moins éloignée, à la notion d'attitude dont Grawitz (2001) offre un survol utile. J'explore en effet ce terrain riche des attitudes et des perceptions (personnelles et professionnelles) des journalistes envers la minorité noire. Qu'est-ce qu'ils en pensent? Qu'est-ce qu'ils en disent dans leurs reportages? Thomas et Znaniecki (1918) ont contribué à renouveler l'intérêt pour la notion d'attitude, qu'ils définissaient comme «toute manifestation de la vie consciente, simple ou complexe, générale ou particulière. Celle-ci pouvait alors recouvrir les jugements, idées, sentiments, tout et n'importe quoi», rappelle Grawitz (2001, p. 502). L'attitude suppose une relation avec un objet. Elle existe par rapport à quelqu'un ou quelque chose, jamais en elle-même. Elle n'est pas innée, mais plutôt construite à partir de la perception de l'objet en cause (objet matériel, valeur, institution, individu, etc.). La relation entre l'attitude et l'objet implique à la fois un aspect individuel psychologique et un aspect social ou sociologique, dans lequel s'insèrent les influences extérieures. L'attitude n'est pas innée, elle est construite à partir de la perception de l'objet en cause.

L'attitude [...] ne se construit qu'en face de quelque chose et à travers l'expérience. Ceci implique dans l'attitude un pôle plastique, évolutif, susceptible de changement,

mais aussi une possibilité d'éléments figés, stabilisés, qui constituent les préjugés ou les stéréotypes. La formation des attitudes soulève naturellement des problèmes concernant leur fonction, ensuite le milieu et les influences qui les favorisent, leur possibilité de modification, ce que l'on appelle l'*apprentissage* et le *conditionnement* (Grawitz, 2001, p. 503).

L'opinion est distincte de l'attitude, toujours selon Grawitz. Elle peut être isolée ou accidentelle, alors que l'attitude implique une certaine stabilité dans la conscience de l'acteur social. L'opinion s'exprime à voix haute, alors que l'attitude implique «un élément plus intérieur et en même temps une possibilité d'expression plus variée que la parole» (*ibid*, p. 504). Grawitz termine enfin son propos sur l'attitude en précisant son utilité dans la conduite humaine. Selon elle, les attitudes constituent des «cadres» permettant de répondre à des problèmes nombreux par des conduites peu nombreuses. Les attitudes permettent d'organiser nos connaissances et nos besoins, soit en *différenciant* (ce qui suppose une analyse des différences), soit en *assimilant* (ce qui implique la négation de la découverte) tout ce qui est inconnu ou qui remet en cause nos classifications. Les fonctions essentielles de l'attitude, selon Katz (1960), relèvent de ceci.

1. L'ajustement. Les attitudes se construisent en tant que résultats d'expériences réussies, comme moyens déjà employés en réponse à des situations. La notion de groupe de référence, c'est-à-dire le groupe auquel l'individu voudrait appartenir ou s'opposer, est déterminante. L'attitude remplit en effet une fonction d'intégration au groupe.
2. La défense. Les attitudes offrent des mécanismes de protection pour éviter de prendre conscience de ses propres faiblesses ou de la réalité extérieure, dans la mesure où celle-ci est menaçante. Les attitudes issues des réactions de défense naissent des conflits émotionnels de l'individu par opposition à l'objet. Il est ici question du mécanisme, plus ou moins conscient, de «bouc émissaire» ou de «tête de Turc».
3. L'expression. Les attitudes permettent à l'individu d'extérioriser son personnage, en exprimant notamment ses valeurs personnelles. L'appartenance au groupe revêt

son importance, en permettant à l'individu de renforcer l'idée qu'il a de lui-même, à travers les idéaux du groupe et l'image que les autres entretiennent à son égard.

4. La connaissance (ou la caractérisation). Les attitudes préparent des cadres de référence pour comprendre le monde, ce qui signifie l'introduction de distinctions et de précisions et une relative forme d'organisation. Elles autorisent le tri ou le classement de nouvelles informations en fonction d'attitudes ou d'opinions anciennes.

Les autres dimensions potentiellement utiles pour les fins de l'enquête sur le terrain sont essentiellement tirées de l'hypothèse principale et des hypothèses sectorielles. Les dimensions seront également empruntées à d'autres chercheurs, au langage commun et aux normes et pratiques journalistiques évoqués brièvement dans le cadre de la réflexion théorique (chapitre 1). J'en donne ici une brève définition afin de situer le lecteur. Ces définitions sont à considérer comme un point de départ et non comme un point d'arrivée.

— L'objectivité: il s'agit d'une notion fondamentale dans la conception moderne et occidentale du journalisme. Elle se résume, dans sa plus simple expression, à livrer les deux côtés d'une même affaire. Saint-Jean (2002) rappelle que l'objectivité est une position intellectuelle selon laquelle un journaliste tend à donner de la réalité l'image la plus fidèle possible dans les reportages (par opposition aux chroniques, aux éditoriaux et aux autres textes de la famille de «l'opinion»). L'objectivité fut, du moins à la fin du XIX^e siècle, synonyme d'équilibre: elle commandait de présenter tous les aspects d'une question dans un texte libéré de tout commentaire partisan ou militant (Fink, 1988). La notion a fait l'objet de définitions multiples au fil des ans, aucune ne faisant vraiment consensus. L'objectivité a été assimilée à l'équité, à l'équilibre, à la neutralité, à l'impartialité et à l'honnêteté. Saint-Jean souligne à juste titre le dilemme idéologique qui assaille la profession journalistique à l'égard de cette notion ambiguë ne s'appliquant qu'aux reportages dits factuels.

L'application stricte des prescriptions dictées par le respect du principe de l'objectivité aboutit effectivement non pas tant à une distanciation du journaliste par rapport à ses opinions mais bien plutôt à une reproduction

servile de l'idéologie dominante, d'où sont issus les présupposés épistémologiques et conceptuels qui servent de contexte même à l'énonciation du message (journalistique) (Saint-Jean, 2002, p. 58).

L'objectivité est de l'ordre de l'impossible. Un journaliste ne peut jamais réussir à faire totalement abstraction de ses idées personnelles, de ses croyances ou de ses convictions. Par ailleurs, l'objectivité peut entraîner des distorsions quant à l'importance de chacune des facettes de la réalité qui est appréhendée dans cette logique de la dualité. Le cinéaste Jean-Luc Godard a résumé à merveille les limites inhérentes à cette notion. «L'objectivité, c'est cinq minutes pour Hitler, cinq minutes pour les Juifs», a-t-il dit.

— La communauté interprétative: selon la définition de Hymes (1980), une communauté interprétative est un groupe uni par ses interprétations partagées de la réalité. Aux fins de cette recherche, les journalistes québécois de langue française œuvrant dans les médias de masse pourront être envisagés, le cas échéant, comme des membres d'une communauté interprétative.

— Les stéréotypes: Bourhis (1994) emprunte à Leyens (1983) la définition des stéréotypes comme des théories implicites de personnalité que partagent l'ensemble des membres d'un groupe à propos de l'ensemble des membres d'un autre groupe et du sien propre. Le contenu des stéréotypes réunit des croyances concernant les caractéristiques des membres d'un exogroupe¹, croyances qui sont généralisées à tous les membres de ce groupe. Les stéréotypes ont pour fonction de rendre plus familier un environnement complexe et imprévisible. En effet, ils permettent de mettre de l'ordre et de la cohérence dans notre univers social. Les stéréotypes peuvent être négatifs ou positifs. Ils acquièrent un statut problématique lorsqu'ils résistent au changement et qu'ils mènent à des jugements erronés et à des généralisations hâtives au sujet de tous les membres d'un même groupe d'individus.

¹ L'exogroupe est composé des individus qu'une personne catégorise comme des membres d'un groupe d'appartenance autre que le sien et avec lesquels elle n'a pas tendance à s'identifier. Par opposition, l'endogroupe est formé d'individus qu'une personne catégorise comme des membres de son propre groupe d'appartenance et avec lesquels elle a tendance à s'identifier.

— Les préjugés: selon Bourhis, le phénomène appelé préjugé implique le rejet de «l'autre» en tant que membre d'un groupe envers lequel on entretient des sentiments négatifs. Allport (1954) a défini le préjugé comme une attitude négative envers un groupe, ou envers les membres de ce groupe, qui repose sur une généralisation erronée et rigide.

— Le racisme symbolique: Van Dijk (1991) affirme que le racisme est toujours présent dans les médias de masse occidentaux, bien qu'il ait pris une forme plus symbolique et plus subtile. Ce nouveau racisme reconnaît les différences socioculturelles entre les groupes ethniques, mais refuse d'admettre les différences de pouvoir, ce qui facilite le maintien d'une relation de domination du groupe majoritaire sur les groupes minoritaires. Au Québec, Bourhis détecte le racisme symbolique dans différentes formes de résistance à l'égard des préoccupations de la minorité noire.

Cet exercice de repérage est provisoire et incomplet par définition. Dans les sciences qualitatives, «les données résistent à la mise en forme statique», précisent Deslauriers et Kérisit (*ibid*, p. 105). L'expérience, les représentations, la définition de la situation, les opinions, la parole, le sens de l'action et les phénomènes seront explorés durant cette investigation qui est sujette à une reconfiguration, en fonction de ce que le terrain révélera. Selon Grawitz (2001, p. 705), «l'important n'est pas de savoir si l'on mesure bien ce que l'on est censé mesurer, mais seulement de reconnaître ce que l'on découvre. La richesse de l'information l'emporte sur la précision de la mesure.» Depuis Freud, la psychologie sociale a pris conscience de ses limites. Freud a démontré que la plupart de nos actions nous échappent parce qu'elles sont inconscientes. L'information directe, pour l'enquêteur, est donc d'une utilité relative. Son travail consiste à aider l'enquêté à exposer les informations significatives ou symptomatiques dont il fera ensuite l'interprétation. La notion d'erreur est à chasser de l'esprit. Si elle existe, c'est seulement en fonction du but poursuivi. L'essentiel est d'observer, repérer, décrire et interpréter les significations que les journalistes attribuent à leurs actions.

2.4 La technique de collecte des données: un entretien

Un enquêteur qui se met à la recherche d'une information significative ou symptomatique est bien servi par l'enquête psychosociologique: celle-ci vise à atteindre le domaine des conduites (quel type d'articles écrivez-vous sur la minorité noire?) en partant du domaine des catégorisations (qu'évoque pour vous la minorité noire?). Il s'agit de chercher d'abord comment les journalistes perçoivent et appréhendent eux-mêmes les données à étudier (catégories, cadre de référence, mode de caractérisation).

J'utilise une technique de collecte de données qui m'est familière: l'interview ou l'entretien (j'emploierai l'un ou l'autre de ces termes comme des synonymes). Selon Poupart (1997), l'entretien est une technique de premier plan pour les études consacrées à des acteurs sociaux, car elle permet de dégager une connaissance et une compréhension intimes de leurs réalités propres.

[...] l'entretien de type qualificatif constituerait un moyen efficace pour, malgré toute l'ambiguïté de l'expression, «recueillir des informations» sur les structures et le fonctionnement d'un groupe, d'une institution ou, plus globalement, d'une formation sociale donnée. À défaut d'autres sources de données telles que l'analyse documentaire et l'observation directe, ou encore parallèlement à ces autres sources, l'interviewé est vu comme un informateur clé susceptible précisément «d'informer» non seulement sur ses propres pratiques et ses propres façons de penser, mais aussi, dans la mesure où il est considéré comme «représentatif» de son groupe ou d'une faction de son groupe, sur les diverses composantes de sa société et sur ses divers milieux d'appartenance. Dans cette dernière acception, l'informateur est vu comme un témoin privilégié, un observateur, en quelque sorte, de sa société, sur la foi de qui un autre observateur, le chercheur, peut tenter de voir et de reconstituer la réalité (Poupart, 1997, p. 181).

Cette explication serait incomplète si on ne lui ajoutait pas une dimension constructiviste: les informateurs agissent certes comme des interprètes, mais ils présentent des reconstructions «partiales et partielles de la réalité», dit Poupart. Le chercheur ajoute lui aussi, par sa propre analyse, une autre couche de reconstruction de la façon dont les acteurs reconstruisent leur réalité.

À titre de journaliste, j'ai mené d'innombrables entrevues plus ou moins structurées avec des «sources». L'entretien journalistique n'est pas complètement étranger à l'entretien

scientifique. Il subsiste cependant des différences fondamentales entre l'un et l'autre. Dans les deux cas, il s'agit d'une démarche d'interaction visant à trouver des informations en fonction d'un but recherché. Par contre, le journaliste s'engage essentiellement dans une relation transactionnelle avec son sujet. L'interaction est une étape nécessaire, ou encore un instrument utilisé pour obtenir l'information recherchée. En explorant une réalité donnée (par exemple, la violence chez les gangs de rue), le reporter rencontre différentes sources. Il peut s'agir de jeunes Noirs qui possèdent une connaissance intime des gangs, des travailleurs de rue, des policiers, etc. Dans tous les cas, le reporter cherche une information de préférence inédite ou répondant à tout le moins à un critère d'intérêt public. C'est pourquoi j'affirme que l'approche de la communication, en journalisme, est transactionnelle. La question fondamentale qui habite le journaliste lors d'un entretien est la suivante: qu'est-ce que je peux *tirer* de cette personne? Quelles informations puis-je lui *soutirer*? À l'inverse, l'entretien scientifique en sciences sociales s'inscrit comme un processus fondamental d'interaction humaine, une quête de savoir et de petites vérités qui n'est pas motivée par une gratification instantanée.

Les travaux du psychologue Carl Rogers (1968), issu du courant humaniste de l'École de Chicago, sur le concept «d'attitude non-directive» sont d'une grande utilité. Rogers définit l'attitude non-directive comme une attitude démocratique de respect de la personne, de fraternité active, de confiance en l'homme. Cette posture méthodologique permet à un chercheur d'appréhender la vérité et la réalité des autres. Les travaux de Rogers s'inscrivent dans le pragmatisme, dans l'idée que l'être humain est en constante interaction avec le monde et que c'est par le biais de ces interactions spontanées qu'il en élabore la signification. Par ses orientations pragmatiques et sa conviction que les êtres humains se révèlent dans l'action, Rogers en vient à affirmer que la signification est inséparable de l'action, que le réel n'existe pas en soi. C'est une construction.

En s'intéressant aux effets pratiques de la communication, c'est-à-dire en dépassant le stade de la simple analyse du contenu d'un message, Rogers a pu étudier la relation qui s'établit entre les partenaires de la communication. Pour y parvenir, il a développé le concept de la congruence, soit l'accord entre son expérience vécue et ressentie, la perception de cette expérience et l'expression faite à autrui dans la recherche d'une communication authentique.

La congruence dépend donc d'un cycle d'interaction à l'intérieur duquel l'expérience vécue du récepteur est primordiale. Sentir qu'on a compris, c'est sentir qu'on a produit une certaine différence positive dans l'expérience de l'autre, affirme-t-il. Le paradoxe, c'est que la recherche de l'authenticité, pour un individu, doit passer par ce cycle réciproque et autorenforceur avec l'autre: il faut en effet chercher dans l'autre une attestation que la communication a été réussie. Rogers affirme indirectement qu'il importe davantage que l'authenticité soit *perçue* comme une réalité objective, plutôt que d'*être* véritablement objective.

La communication authentique de Carl Rogers s'articule autour de cinq éléments. Premièrement, le thérapeute doit faire preuve d'authenticité, c'est-à-dire qu'il doit être une personne unifiée, intégrée ou congruente. Il doit être ce qu'il est, et non pas jouer un rôle. Deuxièmement, il doit faire preuve d'un degré notable de congruence dans sa relation avec autrui. Le thérapeute doit être lui-même, librement, et éprouver des réactions et des sentiments tout en possédant une conscience aiguë de leur manifestation et de leur variation. Troisièmement, il doit porter une attention positive inconditionnelle au client et établir un climat sécurisant qui maximisera les chances d'apprentissage. Quatrièmement, le thérapeute doit sentir le monde privé du client comme si c'était le sien, en éprouver une compréhension exacte et empathique. Cinquièmement, le client doit éprouver ou percevoir à son tour la congruence ou l'empathie manifestée par le thérapeute. La recherche de l'authenticité ou de la congruence ne constitue donc pas une expérience à sens unique, elle est bidirectionnelle. Ce cycle réciproque et autorenforceur cherche à éliminer totalement les distorsions entre ce que l'individu vit, ce qu'il ressent, ce qu'il projette et ce que l'autre perçoit.

Une précision s'impose avant de conclure sur Rogers. Il est thérapeute, je ne le suis pas. Il s'adresse à des clients, je converse avec des collègues journalistes que je n'ai nullement l'intention de «soigner» ou d'entraîner à leur insu dans une thérapie de groupe que je ne pourrais mener à terme faute des qualifications nécessaires. C'est plutôt la dimension d'ouverture et d'interaction qui m'intéresse chez Rogers, puisque je me dirige vers l'entretien centré, ou encore l'entretien à réponses libres, étudié en détail par Merton (1955). Cette technique de collecte des données laisse au chercheur une totale liberté dans l'ordre et la formulation des questions. Elle est de nature à susciter une discussion franche et ouverte de

laquelle pourront être tirées des significations plausibles en fonction de l'hypothèse. Par cette tentative d'établir un dialogue et de coconstruire le monde, je souhaite mettre mon cadre théorique à l'épreuve du feu, pour ainsi dire. Les journalistes peuvent être envisagés comme des experts, des initiés de la chose sociale qui peuvent réfléchir sur la prépondérance des représentations sociales, des préjugés et des stéréotypes qui peuvent teinter ou non le discours journalistique. Ils sont, à juste titre, des cochercheurs.

Je privilégie l'entretien individuel. Je cible les individus en tant que membres d'un groupe, la communauté interprétative des journalistes. L'entretien offre suffisamment de souplesse pour étudier à la fois un individu en tant que tel (attitudes et opinions) et en tant que membre d'un groupe. L'individu est alors «le *porteur* de la culture et des sous-cultures auxquelles il appartient et qu'il en est représentatif», selon Michelat (1975), cité par Pires (1997, p. 153). Enfin, l'entretien est beaucoup plus efficace que le questionnaire dans la mesure des attitudes, des stéréotypes ou des préjugés. La discussion permet en effet d'obtenir des informations plus complètes, plus profondes, et elle offre l'indéniable avantage de voir l'enquêté répondre, avec tout le potentiel d'informations non-verbales que cela suppose.

Questionner un individu, c'est chercher à obtenir des renseignements sur ce qu'il sait, sur ce qu'il a fait ou compte faire, ce qu'il pense ou ressent, c'est-à-dire croit, espère, admire, redoute ou blâme, et avec quelle intensité, et enfin quelle explication il donne lui-même de son comportement (Grawitz, 2001, p. 678).

2.5 L'échantillon et le corpus

L'échantillon est de type non-probabiliste, ce qui veut donc dire qu'il n'a pas été construit au hasard, mais plutôt en fonction de l'objet d'étude, par effet cascade ou boule de neige selon les occasions offertes l'investigation sur le terrain. Les données tirées de l'expérience, les représentations, les opinions, la parole et le sens de l'action résistent en effet à la mise en forme statique. Cet échantillon est formé de cinq journalistes québécois francophones qui ont produit, sur une base plus ou moins régulière, des reportages sur la question de la communauté noire. Il s'agit de reporters, et non de chroniqueurs ou de journalistes d'opinion, ayant traité à plus d'une reprise de la communauté noire. Ils ont minimalement réfléchi à la portée de leur travail et pour eux, la couverture de la réalité noire

ne constitue pas un accident de parcours isolé. À partir d'une description en profondeur de leur action, j'ai tenté d'établir des comparaisons qui, ultimement, mèneront à une généralisation ou à une induction empirico-analytique dans la dernière partie du mémoire, dans une logique de la découverte.

L'induction analytique [...] cherche dans un cas concret (ou dans un petit nombre de cas) les caractéristiques qui lui (ou leur) sont essentielles (ou les propriétés constitutives) et les généralise, presumant que, parce qu'elles sont essentielles, elles doivent s'appliquer à d'autres cas similaires (Pires, 1997, p. 150).

Que les journalistes œuvrent dans le domaine de la presse électronique ou de la presse écrite importe peu. En effet, les sujets à traiter restent relativement similaires. Les « balises » professionnelles telles que l'objectivité et les règles déontologiques sont observées, avec une plus ou moins grande fidélité, par les journalistes, peu importe qu'ils appartiennent à l'univers de l'écrit, de la radio ou de la télévision. Le format médiatique ne dicte pas les attitudes, les idées, les opinions, les préjugés, les stéréotypes ou les représentations sociales entretenues par les journalistes. Tout au plus ce format conditionne-t-il la *façon* de présenter les sujets aux lecteurs ou aux auditeurs. Ces formats mènent à l'utilisation de techniques et de procédés narratifs différents d'un média à l'autre dont il faut tenir compte. Par contre, ces différences entre l'écrit et l'électronique ne suffisent pas à justifier l'élaboration d'un échantillon aux contours étroits. L'essentiel de cette recherche, ne l'oublions pas, consiste à étudier d'abord et avant tout des acteurs qui construisent et reconstruisent le monde dans l'interaction.

J'ai utilisé également un corpus documentaire formé d'articles ou de reportages produits par les acteurs qui font partie de l'échantillon. Ce corpus n'a pas fait l'objet d'une analyse au sens propre, mais il a servi à lancer la discussion et à ouvrir certaines pistes lors de la conduite des entretiens.

Au même titre que les hypothèses, les concepts et les réflexions critiques entourant cette recherche, l'échantillon a subi des modifications en cours de route. C'est le propre d'une recherche qualitative – cette œuvre de découverte, de construction et de reconstruction du monde – d'être soumise à une saine dose d'imprévu.

2.6 La présentation des participants

Cinq participants ont accepté de collaborer à cette recherche. Placés devant le choix de témoigner sous leur vrai nom ou de façon anonyme, ils ont tous choisi la première option (le témoignage à «visage découvert»), ce qui fait la preuve, d'entrée de jeu, de leur capacité et de leur réceptivité à répondre de leurs actes professionnels, à assumer leurs idées et leurs convictions. Je les présente ici brièvement, question de donner au lecteur un minimum de contexte sur leurs réflexions au sujet de leurs pratiques journalistiques respectives.

— Martin Bisaillon: reporter au *Journal de Montréal*, M. Bisaillon est affecté présentement à l'économie. Il a cependant réalisé par le passé quelques reportages sur la communauté noire de Montréal, lorsqu'il était affecté aux actualités générales au quotidien de la rue Frontenac. Journaliste depuis dix ans, il est également l'auteur d'un essai critique sur la carrière politique de René Lévesque, intitulé *Le Perdant* (2004, Les Intouchables). Même s'il assure présentement la couverture du secteur économique, il continue de produire, dans la mesure du possible, des reportages sur la situation socio-économique de la minorité noire, par intérêt pour cette communauté.

— Stéphane Alarie: reporter au *Journal de Montréal*, M. Alarie a passé plus d'un an à préparer une enquête sur le racisme au Québec, en répétant l'expérience tentée par l'auteur et journaliste John Howard Griffin qui, en 1959, a passé six semaines dans la peau d'un Noir pour prendre la mesure du préjudice racial et de la ségrégation essayés par les Afro-Américains dans le sud des États-Unis (1961, *Black like me*). M. Alarie a modifié son apparence physique, sa voix et sa démarche pour devenir un Noir le temps d'une enquête de sept jours. Il a cherché à évaluer si les Québécois étaient racistes, en s'insérant dans différentes situations sociales (recherche d'un logement ou d'un emploi, fréquentation de bars et de restaurants, etc.). À tout coup, il tentait l'expérience en Noir et en Blanc, avec un très court délai entre ses deux «apparitions» distinctes, pour être en mesure de faire des comparaisons sur l'attitude des ses interlocuteurs. Le résultat final, publié en 2003 dans le *Journal de Montréal*, est saisissant. Stéphane Alarie a pu confirmer qu'il y avait un fondement aux

accusations de racisme et de xénophobie véhiculées par les Noirs, bien que, dans certaines situations, il se soit avéré que les récriminations de la communauté étaient fausses. Encore aujourd'hui, cinq ans après cette enquête, M. Alarie est toujours sollicité pour donner des conférences au sujet du racisme.

— Russell Ducasse: journaliste pour le réseau de télévision TQS, M. Ducasse est l'un des rares journalistes de couleur noire à la télévision au Québec. Il fut embauché précisément parce qu'il était noir et que la direction de l'information croyait qu'il serait mieux placé que des journalistes blancs pour couvrir la réalité de la mosaïque culturelle montréalaise. Affecté aux actualités générales, il cherche à éviter, dans la mesure du possible, la couverture des sujets reliés aux membres de sa communauté. Il est également documentariste. Son dernier film, intitulé *Allez voir le nègre que les gens viennent d'élire!*, donne la parole aux gens de couleur qui se sont lancés en politique active, dont Maka Koto, Yolande James, Marlène Jennings et Vivian Barbot. Ces derniers parlent notamment des difficultés de faire carrière en politique et des problèmes de discrimination qu'ils ont pu rencontrer. Son premier film, *Cul-de-sac*, traitait du *hip-hop* au Québec.

— Caroline Touzin: journaliste affectée aux faits divers à *La Presse*, Mme Touzin a régulièrement couvert la réalité de la communauté noire sous l'angle des gangs de rue, un phénomène urbain dont elle a fait sa spécialité. Elle a rédigé entre autres une grande série, en 2006, sur la dure réalité des jeunes filles entraînées dans l'univers des gangs. Elle a publié plus d'une centaine d'articles sur le sujet des gangs depuis 2004.

— Jean-Numa Goudou: natif de Port-au-Prince, ce journaliste indépendant est arrivé au Québec en 2003. Il travaille présentement à la radio de Radio-Canada. À l'été 2007, il a occupé un poste de surnuméraire au quotidien *Le Devoir*, où il a traité d'une dizaine de sujets reliés à la communauté noire de Montréal en l'espace de deux mois (un peu plus de la moitié de ses articles). C'est en soumettant un projet de reportage sur les gangs de rue, tels que vus par les membres de la communauté noire, que M. Goudou a réussi à attirer l'attention du *Devoir* et à décrocher un emploi de

surnuméraire pour l'été. Depuis qu'il exerce le métier de journaliste au Québec, M. Goudou a couvert majoritairement des histoires reliées à la minorité noire, qu'il connaît mieux que ses collègues, ce qui constitue à son avis la meilleure façon de franchir la porte des médias pour le nouvel arrivant qu'il est. Par contre, M. Goudou cherche à élargir ses horizons, comme tout bon journaliste professionnel, et il ne veut surtout pas jouer le rôle de «redresseur de torts» pour sa communauté d'origine.

Les entrevues réalisées avec les participants sont présentées en fonction des thèmes de la recherche, et non de façon exhaustive. Il est question, dans le désordre, de leur rôle de journaliste, des raisons qui les ont amenés à couvrir des questions reliées à la minorité noire, du concept central de l'objectivité (et de son utilité) en journalisme, de leur propre subjectivité et de la conscience qu'ils en ont, des influences extérieures qu'ils subissent dans l'exercice de leur travail, des stéréotypes et des préjugés à l'œuvre dans les médias de masse, des doléances de la communauté noire à l'égard de la couverture journalistique, des accusations de racisme et de l'importance de l'utilisation de procédés narratifs dans l'écriture journalistique.

2.7 La présentation des résultats bruts

Dans un premier temps, j'ai demandé aux participants de dire ce qui leur venait spontanément à l'esprit au sujet de la communauté noire. La question introductive visait essentiellement à délier les langues, et je n'y attachais guère d'importance jusqu'à ce que j'assemble bout à bout les réponses données par les uns et les autres. Ces réponses témoignent d'une évidente singularité à laquelle je m'attendais, certes. Par contre, il ne m'était pas venu à l'esprit que l'hétérogénéité des idées et des opinions exprimées aurait pour effet d'anéantir tout effort de recherche d'homogénéité dans les résultats. La présentation qui suit ressemble par moments à une table ronde, bien que toutes les entrevues aient été réalisées sur une base individuelle. J'ai choisi d'en reproduire plus que moins. Les réponses multiples données à mes questions, réponses tantôt similaires, tantôt contradictoires, donnent à cette recherche un relief dont je tiendrai nécessairement compte dans l'analyse et les conclusions.

Nous sommes en présence d'un *possible* de réponses, surtout pas d'un réservoir de vérités inébranlables. Alors, les mots «communauté noire» suscitent tour à tour les réflexions suivantes...

C'est une communauté que j'ai appris à connaître depuis que je suis tout petit. C'est une communauté bien intégrée. (Martin Bisaillon)

Quand tu me dis «communauté noire», je pense à tous ces gens-là qui ont souvent pas grand-chose en commun, mais que l'on regroupe sous une même communauté. Un Haïtien de Port-au-Prince n'a pas grand-chose en commun avec le gars qui vient de l'Afrique du Sud. C'est rare que j'utilise le terme de «communauté noire». Mais j'ai utilisé le terme de Maria Mourani [députée du Bloc québécois et auteure d'un ouvrage sur les gangs de rue], «mafia noire». (Caroline Touzin)

Je baigne dans les clichés. J'ai tendance à dire, comme Noir, oui, les Blancs pensent que cette communauté regorge de gangs de rue. En même temps, comme journaliste, je m'amène à penser que tous les Blancs ne sont pas les mêmes et que tous les Noirs ne sont pas les mêmes. On ne peut pas mettre tout le monde dans le même panier. Il y a aussi de très bonnes têtes, de très bonnes figures au sein de la communauté noire. (Jean-Numa Goudou)

On pense à tous les gens qui sont de couleur noire, peu importe leur origine, qu'ils soient haïtiens, jamaïcains, africains. (Russell Ducasse)

Ce qui me vient d'abord à l'esprit, c'est que c'est une proportion de plus en plus forte dans la population, précisément à Montréal. En termes de couverture médiatique, ce sont des gens qui sont incontournables. C'est une communauté qui est incontournable, maintenant. (Stéphane Alarie)

Dans les médias de masse québécois, à l'écrit ou à la télévision, il n'existe pas, à proprement parler, un secteur de couverture spécialement dédié à la communauté noire². Les reporters découvrent principalement cette communauté au hasard d'une affectation de la part de leurs supérieurs hiérarchiques, lorsque des événements ponctuels surgissent dans l'actualité. Dans la plupart des cas, la «porte d'entrée» des journalistes dans l'univers de la

² Il existe deux grandes catégories de journalistes dans les médias de masse: les généralistes et les spécialistes. Les premiers butinent d'un sujet à l'autre comme les abeilles dans un pré parsemé de fleurs, tandis que les seconds se concentrent exclusivement sur un secteur d'activité dont ils ont fait leur miel! Les principaux secteurs, appelés «beat» dans le jargon, sont: la politique (fédérale et provinciale), l'environnement, les questions municipales, l'éducation, la santé, la science, l'économie, les sports, les questions internationales, la culture, la justice et les faits divers.

communauté noire, c'est le fait divers, un secteur dans lequel bon nombre de jeunes journalistes apprennent les rudiments du métier. La couverture glisse vite vers l'étude du phénomène des gangs de rue, qu'il s'agisse d'un regroupement spontané de petits délinquants ou d'une organisation bien rodée et impliquée dans le trafic de drogue, la prostitution et d'autres activités illégales. En effet, les jeunes arrivent plus facilement à se tailler une place dans la couverture des faits divers en traitant des gangs de rue, car les reporters plus expérimentés ont déjà la mainmise sur les affaires reliées aux motards criminels ou à la mafia italienne. Couvrir la réalité de la communauté noire, c'est donc couvrir *de facto* la réalité des gangs de rue. À ce chapitre, les sources ou encore les interlocuteurs ne sont pas nombreux : peu de gens connaissent la communauté noire et encore moins de gens connaissent les gangs de rue. Les policiers sont des «sources» incontournables, de même que les travailleurs communautaires.

Souvent, c'est par hasard, tu arrives le matin et t'apprends qu'il y a une conférence de presse d'une jeune fille qui raconte ce qu'elle a vécu avec les gangs de rue. Pour moi, ce n'est pas un «beat». Ça advenait dans le cadre de mes fonctions aux nouvelles générales. [...] De la manière dont le journal fonctionne, il faut faire la nouvelle. Donc, on est à la recherche d'histoires. (Martin Bisaillon)

Je suis journaliste généraliste qui couvre le quotidien. Ça vient souvent avec les faits divers et avec mon intérêt pour le phénomène des gangs. Pour moi, c'est ce qui se passe essentiellement dans l'actualité, ce n'est pas vraiment un choix. [...] C'est principalement des affectations. [...] Au départ, j'étais journaliste au *Journal de Montréal* et je couvrais des faits divers. Les trucs qui se passaient autour des motards ou des Italiens, c'étaient des journalistes aguerris qui couvraient ça. Les jeunes couvrent plus les gangs de rue. Quand je suis arrivée à *La Presse*, personne ne couvrait les gangs. Encore une fois, mes collègues plus aguerris et plus âgés s'intéressaient aux motards et aux Italiens. C'était une niche dans le fait divers qui n'était pas occupée. (Caroline Touzin)

La majorité des cas que j'ai été appelé à couvrir, c'était des assignations, dans le sens où il y avait un événement, une conférence de presse, un sujet particulier. (Stéphane Alarie)

Les sujets à connotation négative (meurtres, règlements de comptes, rixes entre membres des gangs de rue, etc.) sont plus susceptibles de faire l'objet d'une couverture médiatique que les sujets à connotation positive (promotion d'un agent de police noir, réalisations individuelles et collectives de la communauté, etc.). Cela étant dit, les reporters

interrogés sont bien conscients de cette réalité, qu'ils admettent volontiers. Ils ne sont pas prisonniers des sujets à connotation négative. Ils disposent d'une latitude suffisante au sein de leur salle de rédaction respective pour suggérer, à l'occasion, d'autres types de sujet.

Dans mon cas, c'est vraiment les gangs de rue. [...] J'ai touché un peu à des questions de profilage racial, mais encore là, c'étaient vraiment des questions d'actualité. [...] En général, malheureusement, puisque je couvre les faits divers, c'est assez négatif. Je couvre un agresseur, une victime: il y a un potentiel émotif très fort. (Caroline Touzin)

Ce sont souvent des choses reliées aux gangs de rue ou à des méfaits. Alors, quand je sens que ça va déraiper, je peux proposer un angle où je vais aller parler à quelqu'un et expliquer un peu plus. Des fois, les gens ont une méconnaissance de la communauté noire. Pour donner un exemple concret, il y a quelques mois, il y a eu quelque chose qui est sorti qui s'appelait le DVD de la rue, dans lequel des *rappers* faisaient des menaces aux policiers. Dans ce cas-ci, en plus, j'ai fait un documentaire sur le *hip-hop*. Et la plupart des gars qui étaient dans le DVD, je les avais rencontrés. Aussi bizarre que cela puisse paraître, plusieurs de ces gars-là sont des petits gars de bonne famille qui n'ont aucun lien avec les gangs de rue. C'est du *show*, du spectacle qu'ils font en quelque sorte. C'est une façon de vendre leur musique et d'avoir un certain style. Il fallait expliquer aux gens [les collègues de la salle de rédaction] que c'est pas sérieux ce qu'ils font. C'est sérieux dans le sens que c'est du *showbizz*, mais ce ne sont pas des menaces sérieuses, et il faut prendre ça avec un grain de sel, il ne faut pas les crucifier sur la place publique, monter aux barricades et dire: «Ils vont tuer des policiers.» Ce n'est pas ça, leur message, mais, de l'extérieur, c'est comme ça que les gens voyaient ça. Ça fait en sorte qu'on a eu ce DVD-là pendant un mois, et on n'a rien sorti là-dessus. Lorsque TVA a mis la main dessus et a décidé de faire quelque chose, on n'a pas eu le choix de réagir. Et c'est ce que je trouve déplorable. Nous, on avait eu un débat dans notre salle, de ne pas le faire. (Russell Ducasse)

Certains reporters sont conscients du caractère négatif de la couverture donnée à la minorité noire. C'est un état de fait auquel ils n'attachent pas une grande importance. Les médias de masse — c'est connu — affichent un intérêt marqué pour les mauvaises nouvelles: cataclysmes, séismes, crises politiques, règlements de comptes, triangles amoureux funestes, inondations, ouragans, guerres, génocides, conflits et autres chicanes de clôture font partie de leur quotidien. À cet égard, la communauté noire ne fait pas exception à la règle. Les reporters interrogés ne se formalisent donc pas outre mesure du traitement réservé à la communauté noire, car il n'est pas vraiment différent du traitement réservé à tout autre groupe de la société. Certains comparent la situation des gangs de rue à celle des gangs de motards (Hells Angels et Rock Machines) qui, dans les années 90, se sont livrés à une guerre

sans merci pour le contrôle du trafic de drogue dans la région de Montréal. À l'instar des gangs de motards il y a quelques années, les gangs de rue défrayent les manchettes en raison de leur violence meurtrière, une violence de proximité dont les populations des quartiers défavorisés sont les premières victimes. Ces rixes sont d'intérêt public car elles se posent en menaces directes contre la sécurité de la population.

Il y a les gangs de rue en ce moment. Mais à une certaine époque, c'étaient les Hells contre les Bandidos. Et les gens qui faisaient l'actualité judiciaire, ben c'étaient des gens de l'est de Montréal. Là, il y a cette problématique. [...] Je pense que c'est ponctuel. Le jour où les gangs de rue vont avoir perdu de leur importance au profit d'autres groupes criminalisés bruyants, s'il y a une nouvelle guerre de motards, par exemple. À mon avis, ils vont passer au second plan. Les gangs de rue, c'est un phénomène criminel que je compare à la guerre des motards. (Martin Bisaillon)

C'est parce que les médias s'intéressent aux mauvaises nouvelles. C'est un peu cliché, hein? [...] Il n'y a pas d'histoire si un jeune en n'agresse pas un autre, il n'y aura pas de drame, je n'irai pas sur les lieux. [...] On s'intéresse aux gangs de la rue de la même façon qu'on s'intéresse aux motards ou aux Italiens. Le phénomène des gangs, malheureusement, à Montréal, la criminalité des gangs de rue a pris naissance dans la communauté haïtienne, et malheureusement il y a beaucoup de membres de cette communauté qui ont trouvé cette voie-là de criminalité, comme nos Québécois de souche qui avaient un potentiel délinquant sont devenus motards, comme si t'es un jeune Italien et que tu as un gros potentiel de délinquance, tu vas te tourner vers la mafia, quoique c'est un milieu assez fermé. (Caroline Touzin)

Certains journalistes réfutent carrément l'hypothèse selon laquelle la couverture à caractère négatif prédomine dans les médias de masse. Ils ont cependant du mal à justifier leur point de vue au moyen d'exemples concrets. Ils renvoient plutôt la balle aux lecteurs et à leur intérêt soutenu pour les faits divers, ce qui leur permet de se dédouaner de toute responsabilité dans la couverture négative. Si les médias font cadeau aux lecteurs de la couverture que ceux-ci réclament, il n'y a pas lieu de tenir les médias «responsables» de quelque préjudice que ce soit. Qui plus est, la criminalité attribuée aux jeunes Noirs acquiert le statut de réalité objective. Les statistiques «parlent» d'elles-mêmes. En 2007, le tiers de tous les homicides commis sur l'île de Montréal et un peu plus de la moitié des tentatives de meurtre ont été attribués aux conflits entre membres de gangs. Selon les données compilées par le Service de police de Montréal (SPVM), les gangs ont été responsables de 14 homicides et de 54 tentatives de meurtre. Ils constituent toujours la priorité numéro un de la police en

2008³. En se définissant comme les gardiens d'une tradition de rigueur et d'objectivité, les reporters arrivent encore une fois à se disculper de toute responsabilité quant aux perceptions négatives que suscite leur travail. Les explications à ce sujet laissent présager que la notion d'intérêt public est dorénavant assimilée à l'intérêt du public. Ce que lecteur veut, lecteur obtient. C'est le triomphe du spectacle et de la mise en scène, que les reporters constatent avec un degré d'éveil plus ou moins prononcé. Les journalistes se racontent à eux-mêmes et à leurs lecteurs des histoires spectaculaires et sensationnelles sur la communauté noire qu'ils refusent d'envisager telles, parce qu'elles sont fondées sur des faits observables et quantifiables.

Il y a des histoires positives et des histoires négatives. Évidemment, à Montréal, il y a le phénomène des gangs de rue. Donc, tu vas avoir du judiciaire, mais tu vas avoir aussi des témoignages de gens qui s'en sortent et qui donnent des exemples. Je ne travaille pas aux sports, mais tu vois, il y a des gars comme Joachin Alcine [un boxeur]. Ce sont des cas positifs de la communauté. Tu as aussi des cas de revendications, quand des personnes ou des groupes, comme par exemple Dan Philip [le président de la Ligue des Noirs], font des conférences de presse pour dénoncer du profilage. L'aspect de la discrimination est aussi couvert. De manière générale, c'est couvert de façon assez équilibrée. [...] C'est l'impression que j'en ai comme lecteur aussi, car je lis mon journal, je lis *La Presse* et je lis *Le Devoir*. (Martin Bisaillon)

Ça s'est beaucoup amélioré. Il y a dix ou quinze ans, je pense que ça avait plus tendance à être négatif. On parlait des Noirs quand il y avait des problèmes, quand il y avait de la violence policière, quand il y avait des crimes. Maintenant, ça s'est amélioré, on fait mieux la part des choses. Évidemment, il y a toujours les gangs de rue, qui accaparent beaucoup l'attention parce qu'il y a une crainte. Les gangs de rue, c'est la criminalité la plus proche des gens qui en sont victimes. Oui, il y a du trafic de drogue qui se fait dans les bars, ce n'est pas bien, mais la madame sur la rue De Lorimier, elle n'en souffre pas. Mais si ça se met à tirer devant sa maison et qu'il y a des balles perdues chez elle, ou qu'elle se fait défoncer parce que des jeunes essaient de se cacher, elle en souffre. Le phénomène des gangs de rue est encore beaucoup associé aux jeunes Noirs. Mais je pense que c'est fait de façon plus juste maintenant. Quand il y a des bons coups de la communauté noire, on en parle. Quand il y a des mauvais coups, on en parle aussi.

³ Les statistiques parlent d'elles-mêmes... mais les journalistes ne peuvent s'empêcher de les interpréter. Les statistiques sur la criminalité des gangs ne font pas de distinction quant à l'origine ethnique des délinquants. Les dirigeants du SPVM rappellent quelques fois aux médias que le phénomène des gangs touche à la fois les jeunes noirs, blancs et maghrébins. Il n'en demeure pas moins que les jeunes d'origine haïtienne sont régulièrement associés aux gangs par les médias.

[...] Il y a des gangs de rue qui sont blancs, mais beaucoup de gens qui occupent la rue sont des gens issus des minorités ethniques, encore. Et ça revient encore au même problème. La criminalité de rue, c'est de la petite criminalité à laquelle les gens arrivent souvent par la pauvreté, le désœuvrement, l'abandon à la maison. Ça naît dans des quartiers pauvres. Au point de vue personnel, ces gens-là ne sont pas liés à des gangs de rue parce qu'ils sont noirs, ils sont liés à des gangs de rue parce qu'ils avaient des conditions socioéconomiques qui les ont amenés à intégrer ce genre d'organisation-là. Pour avoir couvert des trucs de la communauté noire, je sais que ce n'est pas parce que ce sont des jeunes Noirs qu'ils ont été attirés par des gangs de rue. C'est parce qu'ils sont allés chercher quelque chose qu'ils n'avaient pas à la maison, quelque chose qu'ils se pensaient incapables d'obtenir dans les balises régulières de la société. (Stéphane Alarie)

Les journalistes qui couvrent la réalité de la communauté noire à plusieurs reprises dans leur carrière finissent par développer un intérêt durable pour le sujet. La communauté noire ne devient cependant pas un «beat» à part entière pour eux: l'emploi des ressources dans une salle de rédaction ne le justifierait pas. Les reporters qui se sont familiarisés avec la communauté noire peuvent s'interroger sur la portée de leurs écrits. Parfois, ils développent même une lassitude relative envers leur couverture axée en grande partie sur les faits divers. Du bout des lèvres, ils concèdent que la couverture de la communauté noire revêt des allures préjudiciables, quoiqu'ils ne soient pas prêts à assumer une part de responsabilité individuelle à ce chapitre. Pour remédier à cette couverture plutôt négative, les reporters proposent des solutions de rechange, des angles de traitement différents. Ils cherchent à sortir des ornières, d'autant plus que les idées neuves et originales sont toujours les bienvenues dans une salle de rédaction. À titre d'exemple, Martin Bisailon admet que sa perception de la situation de la communauté noire («une communauté bien intégrée») colore son analyse générale de la situation. Il a une amie d'origine haïtienne et il côtoie cette communauté depuis l'école primaire. Il a lui-même enseigné l'histoire au cégep Marie-Victorin, le soir, presque exclusivement à une clientèle formée de jeunes d'origine haïtienne. Bref, il éprouve une certaine admiration pour les membres des minorités, qui «triment dur pour se faire une place au soleil». De son côté, Caroline Touzin avait déjà une connaissance de la communauté noire avant de devenir journaliste: durant ses études secondaires, elle a en effet visité Haïti à deux reprises dans le cadre d'un programme d'échanges culturels. Très vite consciente durant sa carrière qu'elle donnait une image négative de la communauté en raison de sa couverture axée sur les gangs de rue, elle a cherché à élargir ses angles d'attaque, en écrivant notamment

sur la prévention de l'adhésion aux gangs. Pour sa part, Stéphane Alarie compte des amis au sein de la communauté (d'anciens copains d'école), mais il ne ressent pas d'affinités particulières pour cette communauté, pas plus qu'il n'entretient de sentiments hostiles à son égard. Par contre, son expérience de travail «dans la peau d'un Noir» lui a fait comprendre que les récriminations des Noirs au sujet du racisme et de la discrimination dans la société québécoise n'étaient pas dénuées de fondements. À titre d'adjoint au directeur de l'information au *Journal de Montréal*, il ne voudrait surtout pas que l'on traite de la criminalité chez les Noirs sans faire allusion à la pauvreté qui frappe cette communauté. En définitive, l'intérêt que les journalistes portent à la communauté noire est lié à la possibilité de tirer des nouvelles dignes d'intérêt pour leurs lecteurs respectifs. Ils ne se considèrent pas comme des «redresseurs de torts», un rôle qui cadre très mal avec la pratique du métier de journalisme dans les médias de masse.

J'ai aimé le couvrir, sous tous les aspects que j'ai pu couvrir. (Martin Bisailon)

Au début, je faisais beaucoup de faits divers, et j'en avais un peu marre. T'arrives sur l'événement, la police te dit pas grand-chose, la famille ne veut pas parler et il n'y a souvent pas vraiment de victime. La victime, si elle s'est fait tirer dessus, c'est parce qu'elle a fait quelque chose à quelqu'un deux semaines auparavant, etc. Donc, j'ai fait plusieurs reportages sur l'aspect préventif. Je me suis dit: je vais aller voir des gens qui font des trucs pour prévenir l'adhésion aux gangs, des trucs plus positifs, parce que j'en avais marre d'être dans le négatif. [...]

Je trouve ça dommage, mais puisque je couvre les gangs de rue, ce sont les criminels ou leur famille que je côtoie. J'interviewe plus d'Haïtiens qui ont mal tourné que d'Haïtiens qui ont bien tourné. [...]

Au-delà des faits divers, tout ce qui m'intéresse, c'est le phénomène social de la pauvreté qui se cache derrière le phénomène des gangs, ce que j'ai eu la chance de creuser à *La Presse*. (Caroline Touzin)

J'ai souvent été du genre à proposer des sujets [...], que ce soient des trucs sur la brutalité policière ou des gens se disant victimes de racisme. Est-ce que c'était un intérêt personnel? Non. Ma blonde n'est pas noire. Je n'ai pas de Noirs dans ma famille proche. J'ai des amis noirs, des anciens copains de classe. J'ai des bonnes relations, mais je n'ai pas d'affinités particulières avec la communauté noire. Pas plus avec eux qu'avec les Chinois. Pas plus, pas moins. Moi, je ne note pas la différence. Ce n'est pas un critère de différenciation, à la base. Pour moi, couvrir la communauté noire, ce n'était pas un intérêt personnel, c'était un intérêt de nouvelle, d'actualité. [...]

À la limite, ce n'est pas parce que c'était la communauté noire, parce que s'il y a une nouvelle, une situation incorrecte qui touche ces gens-là, ça allait de soi qu'il fallait

la dénoncer ou l'étaler pour que les gens posent leurs propres jugements. Moi, j'ai tout le temps été pour le plus d'informations possibles. (Stéphane Alarie)

En résumé, une meilleure connaissance et une meilleure compréhension de la communauté noire *peuvent* déboucher sur un changement d'attitude de la part des journalistes, mais cette transformation n'est ni automatique, ni permanente. Surtout, ce changement d'attitude ne se traduit pas nécessairement par un changement dans la façon de couvrir les événements. Il y a quelque chose de statique dans l'éternelle quête de nouveauté des médias de masse. Inlassablement, ils restent à l'affût de nouvelles, qu'elles soient positives ou non. Ils se laissent guider dans leur choix par le critère (plutôt extensible) de l'intérêt public. Non seulement la notion d'intérêt public est-elle de plus en plus assimilée à l'intérêt du public, mais elle est également soumise à des interprétations multiples. Derrière le critère de l'intérêt public se cache une représentation que chaque journal et chaque journaliste se font de leur lectorat et de leurs intérêts.

Mon attitude n'a pas changé tant que ça, c'est surtout ma compréhension de ce que ces gens-là pouvaient ressentir. Avant, ma compréhension de la chose, c'était plus une connaissance *de facto*: il y a une communauté noire, j'ai des amis noirs. Je ne peux pas dire que j'avais une connaissance intime de cette communauté-là. [...] Mon travail m'a beaucoup ouvert aux difficultés d'intégration, aux difficultés économiques. Quand, auparavant, quelqu'un insistait sur l'aspect de la criminalité chez les Noirs, je n'avais peut-être pas le même réflexe qu'aujourd'hui. Maintenant, quand quelqu'un insiste là-dessus, je lui suggère d'aller voir les réalités sous-jacentes à ça. C'est peut-être vrai qu'en proportion il y a plus de criminalité chez les Noirs. Mais si on comparait les classes socio-économiques noires aux mêmes classes socio-économiques chez les Blancs, peut-être que le ratio de criminalité serait pas mal pareil. Ce qui pousse souvent à la criminalité, c'est justement l'absence de richesse, la pauvreté. Qu'on le veuille ou non, chez les immigrants, il y a une pauvreté qui est plus présente. C'est prouvé statistiquement. Ces gens-là ont plus de difficultés à se trouver de l'emploi. Alors, depuis que j'ai fait ça, j'ai une meilleure compréhension de la réalité de ces gens-là et des difficultés dans les familles: des parents qui passent beaucoup d'heures au travail, et un encadrement moins serré chez les jeunes. C'est autre chose qui peut amener une criminalité juvénile. C'est une réalité qui échappe parfois aux gens qui ne s'arrêtent pas et qui regardent juste le premier niveau, à savoir qu'il y a plus de criminalité chez les Noirs. [...]

Je ne pense pas que, dans la façon dont j'aborde les choses, ça ait changé. Peut-être que, dans les premiers temps, ça m'a amené à être plus sensible aux cas que les gens de la communauté noire me soumettaient. Mais il reste que les critères d'intérêt public et de rigueur journalistique s'appliquaient toujours. [...]

Moi, je fais un journal pour être lu. Je veux que les gens le lisent et je veux que ça soit intéressant. Les idées de reportages doivent être intéressantes pour les lecteurs et

respecter les critères journalistiques. Est-ce que c'est vérifiable? Est-ce qu'on a des gens pour en témoigner? S'agit-il de faits véridiques? (Stéphane Alarie)

Parfois, ça arrive que je fasse appel à Harry Delva [le coordonnateur des programmes jeunesse de la Maison d'Haïti] quand je couvre des faits divers, parce que Harry, c'est un modèle positif pour la communauté. Une fois que c'est dit et une fois que tu l'as interviewé, Harry ne génère pas le même intérêt dans l'actualité que les faits divers qui se déroulent jour après jour. Une fois que tu as fait un portrait d'un leader positif, tu l'as fait. (Caroline Touzin)

Les belles histoires, il y en a peut-être une par bulletin de nouvelles ou par journal. On parle rarement des gens qui font des bons coups. [...] C'est ça, le problème. On a tellement peu de temps et tellement peu de place qu'on fait ce qui vend d'abord. (Russell Ducasse)

Les études sur la réception démontrent que les groupes minoritaires sont critiques envers le travail des médias. Ils ne se reconnaissent pas dans le portrait qu'on fait d'eux et ils jugent que les médias carburent aux stéréotypes et aux préjugés. Au sein de la communauté noire, des leaders tiennent un point de vue similaire dont les médias de masse se font parfois l'écho, notamment dans les tribunes libres. Certains n'hésitent pas à interpeller les journalistes sur une base personnelle, à la fin d'une entrevue. Je peux en témoigner personnellement. Ces échanges sont cordiaux, civilisés. La plupart du temps, ces leaders cherchent à comprendre pourquoi les médias habillent les Noirs de l'uniforme des gangs de rue afin de parler d'eux. Deux des journalistes interrogés n'ont jamais eu vent de telles critiques ou commentaires durant leur carrière.

Au contraire, j'ai souvent eu des téléphones ou des courriels de gens qui étaient contents de la manière dont j'avais fait mes topos. [...] Une des manières de s'en rendre compte, c'est sur le terrain, quand tu vas sur un événement qui peut être tragique, comme des meurtres. Tu bavardes avec les gens, et il n'y a pas de réticences. Les gens viennent bavarder avec toi, ils ne te voient pas comme un adversaire. (Martin Bisaillon)

En général, les critiques ne viennent pas des gens de la communauté noire, mais plutôt de Québécois de souche qui ont des réflexes racistes en lisant mes articles. Tu te poses toujours des questions: qu'est-ce que j'ai écrit pour attiser des éléments racistes chez les gens? Quand je suis allée en Haïti et que j'ai écrit des reportages sur les jeunes criminels expulsés du Canada vers Haïti, les courriels que j'ai reçus, c'était essentiellement: vous devriez aller à l'ambassade d'Haïti et leur donner des gros sacs noirs pour qu'ils ramassent des gens de leur communauté et qu'ils les renvoient là-bas. C'était vraiment haineux, ça parlait de nègres. Mais je n'ai pas eu de reproches

de la communauté haïtienne. Aucun courriel d'Haïtiens, ce qui m'a étonnée. (Caroline Touzin)

À l'inverse, les deux reporters noirs interviewés, de même que Stéphane Alarie, qui s'est placé dans la peau d'un Noir, ont développé une conscience aiguë des doléances de la communauté noire, au point d'avoir développé même des préjugés favorables.

Ce que j'entends surtout, au sein de cette communauté, comme griefs, c'est qu'on parle de cette communauté quand c'est négatif. Mais les choses positives, on n'en parle pas. [...]

La semaine dernière, j'ai rencontré Ali Nestor Charles, qui faisait partie des gangs de rue et qui fait du travail de prévention. Il me disait qu'il recevait une cinquantaine de jeunes de la rue par année. Il y a beaucoup de Latinos, d'Arabes et de Blancs québécois. La majorité n'est pas haïtienne. Il m'a dit: «Chaque fois qu'il fait une entrevue avec les médias québécois, je leur dis ça, mais, à mon grand étonnement, cette partie-là est toujours coupée au montage. J'ai l'impression qu'il y a une volonté quelque part, chez les journalistes québécois blancs, à continuer à associer ce truc aux Noirs.»

Le plus grand grief, c'est surtout concernant les gangs de rue. Le cliché que les Haïtiens, oh!, ce sont les gangs de rue. Ils disent même: «Quand on fait des bons coups, ils n'en parlent pas. Ils ne le soulignent pas.» [...] L'an dernier, Jean-Ernest Célestin, le premier Noir à devenir commandant [à la police de Montréal], c'était quand même une méchante grosse nouvelle. Mais cela n'a fait que des entrefilets dans les médias, et ça finissait là. Or, seulement les Haïtiens, c'est un bassin de 130 000 personnes au Québec, sinon plus. Je me posais la question: est-ce que ces journalistes ont pensé au moins une seconde à la fierté que pouvait ressentir tout ce monde-là, à la cote d'écoute qu'ils pouvaient avoir auprès de ces communautés, justement, en accordant une minute ou deux de plus à un sujet comme celui-là? [...]

J'ai parlé à la présidente de la jeune Chambre de commerce haïtienne, qui faisait un événement, un genre de gala pour célébrer des gens de la communauté noire qui font des choses exceptionnelles. C'était une belle soirée de gala. C'est quelque chose que bien des gens ne connaissent pas de la communauté haïtienne. Pour avoir côtoyé ces gens-là, je vois des jeunes avocats dans les plus grandes firmes, des jeunes ingénieurs. Ils sont bien habillés, ils ne sont pas habillés en «yo»! Ils sont habillés en costume et cravate, tirés à quatre épingles, et les filles sont en robe de gala. Ce ne sont pas eux qu'on voit dans les médias, mais ils existent. Et c'est ce qui est dommage. On ne fait jamais rien sur eux. Et le fait est que j'ai parlé à la présidente, qui me disait: «Écoute, nous on a cet événement-là, et les gens n'en glissent même pas un mot. Dans les journaux, il n'y a pas un encart.» [...] La ministre était là, le député de Viau était là, une juge de la Cour supérieure, plein de monde avec des postes assez en vue, et aucune salle des nouvelles n'est allée couvrir. (Jean-Numa Goudou)

On parle toujours de ça. Ils se sentent toujours mal représentés. C'est ce fameux phénomène des gangs de rue. Chaque fois qu'on ouvre la télé et qu'on y parle des

Noirs, on a l'impression que c'est soit pour parler des gangs de rue, soit pour parler d'une controverse. (Russell Ducasse)

On m'a déjà reproché de préciser quand un suspect est de race noire. Moi, je pense que c'est un élément d'information. Pour moi, le fait de le mentionner, ce n'est pas tenter d'entacher la communauté noire. Si on recherche un individu qui fait cinq pieds dix, 180 livres et qu'il a la peau noire, ça restreint de beaucoup le champ de recherche. Pour moi, ce n'est pas faire preuve de racisme. On m'a déjà mentionné aussi qu'il n'y avait pas assez de journalistes noirs. Je peux te dire qu'on aimerait bien ça en avoir des journalistes noirs ici. On en a eu, on a essayé. Je me rends compte qu'il y a très peu de gens de la communauté noire qui posent leur candidature ici. La plus importante communauté noire autour, les Haïtiens, ce sont des gens qui sont élevés dans une certaine forme de respect de l'autorité. Pour être journaliste, tu dois poser des questions, tu dois parfois brasser des gens. C'est une hypothèse que je ne peux pas étayer. (Stéphane Alarie)

Les accusations de racisme véhiculées sur la place publique sont prises au sérieux par les reporters et elles reçoivent une couverture à la hauteur de leur importance. Il s'agit là d'un sujet avec lequel les médias ne badinent pas. D'une part, le racisme est un comportement à proscrire dans une société libre et démocratique qui a épousé plus ou moins volontairement la politique du multiculturalisme⁴ et de l'interculturalisme⁵, ce dont les médias sont conscients. D'autre part, les accusations de racisme, en raison de leur potentiel émotif et de leur

⁴ Apparu au Canada à la fin des années 60, le multiculturalisme est une politique dont le but avoué est de concilier l'intégration des immigrants à la société d'accueil et leur droit de maintenir la culture propre à leur groupe d'origine. Selon la définition du ministère du Patrimoine canadien, le multiculturalisme «permet à tous les citoyens de conserver leur identité, d'être fiers de leurs ancêtres et d'éprouver un sentiment d'appartenance», tout en encourageant «l'harmonie raciale et ethnique ainsi que la compréhension interculturelle». Les détracteurs du multiculturalisme ont vu dans cette politique de Pierre Elliott Trudeau une tentative de mettre en échec le mouvement nationaliste au Québec, d'une part en sous-évaluant la contribution de la nation québécoise (et des Premières Nations) au développement du Canada, et d'autre part en refoulant l'expression de la culture au domaine du privé (Gagnon, 2000, p. 14).

⁵ L'interculturalisme est en quelque sorte la réponse que le Québec a donné au multiculturalisme canadien. Selon Gagnon (2000, p. 17), cette politique est fondée sur «l'idée d'une entreprise réciproque, confirmant l'existence d'un contrat moral entre les nouveaux arrivants et la société d'accueil, s'édifiant sur une culture publique commune en vue de reconnaître à tous un pouvoir réel d'influence sur les choses de la Cité.» Cet ensemble de droits et responsabilités s'appliquent autant à la société d'accueil qu'aux immigrants. Le contrat moral fait du français la langue d'usage dans la vie publique (et un pôle identitaire majeur), en plus de valoriser la participation égale de tous, hommes et femmes, dans une société démocratique.

antagonisme, génèrent dans les médias des histoires intéressantes, personnalisées par un plaignant en quête de justice. C'est l'opposition groupe minoritaire/groupe majoritaire, droits individuels/droits collectifs, intégration/exclusion qui nourrit l'imaginaire médiatique. Les opinions des journalistes interrogés sur la question du racisme sont relativement nuancées. Ce souci de la nuance est encore plus grand chez les deux journalistes noirs. Chose certaine, les opinions exprimées s'appuient davantage sur des perceptions (expériences personnelles, impressions, etc.) que sur des faits quantifiables.

Je ne crois pas que Dan Philip manque de couverture médiatique. Quand il convoque une conférence de presse, tous les médias sont là, ils couvrent l'événement. Même s'il est controversé dans certaines perspectives, l'événement est couvert. [...]

Du racisme? Je n'irais pas jusque-là. Des préjugés, comme toutes les sociétés majoritaires. Comme je te dis, je ne suis peut-être pas bon là-dedans, je suis peut-être un peu trop jeune, je suis très montréalais. [...] De mon point de vue, tout va assez bien pour eux, j'ai une image positive d'eux. Mais ils vivent des défis que je ne peux pas comprendre. [...] Je fréquente des Haïtiens depuis le primaire. Mettons que je vois Herby Moreau à la télé, je ne vois pas la différence. J'en suis rendu là. C'est peut-être ce qui teinte mon analyse de la situation. [...]

Au plan culturel, il n'y a aucun problème. Au plan socioéconomique, il y a peut-être des problèmes plus singuliers du côté des anglophones, qui ont un défi incroyable à relever à cause de la barrière de la langue. [...] Mais je dirais que c'est relativement en santé. Pour des gens que je côtoie qui sont d'origine haïtienne de deuxième génération, ça va assez bien. Ce sont des gens qui sont instruits, éduqués, au fait de la politique et articulés pour la plupart, qui ont des commerces et qui participent à la vie économique. (Martin Bisailon)

Les gangs de rue, ici, les médias en ont parlé énormément, que ce soit la télé, la radio, la presse écrite. Qu'est-ce qu'on n'a pas dit sur les gangs de rue, pour développer ce cliché? Quand on dit «Haïtien», «communauté noire», on dit «gang de rue». J'ai remarqué au départ qu'on ne donnait pas la parole aux intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire aux gens de la communauté. Et je me suis intéressé à ces gens-là pour savoir ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes, de leurs enfants, parce qu'ils font aussi partie de la société québécoise. Parce que la citoyenneté n'a pas de couleur. Et c'est ce qui a attiré l'attention du journal [*Le Devoir*]. Et le journal, ce sont des Blancs. Donc, ça a attiré l'attention des Blancs. (Jean-Numa Goudou)

Un seul reporter, Caroline Touzin, avoue qu'elle a l'impression de marcher sur des œufs quand elle couvre la réalité de la communauté noire. C'est peut-être parce qu'elle est affectée aux faits divers, ce qui la contraint de traiter régulièrement du phénomène des gangs de rue.

Je fais toujours attention d'écrire que ce sont des criminels, pas juste «Haïtiens» ou «Noirs», pour expliquer que les gens qui ont été arrêtés, ce n'est pas la communauté haïtienne. Dans le procès du gang de la rue Pelletier, [un réseau de trafiquants de drogue de Montréal-Nord] notamment, j'avais peur que les gens prennent ça pour le procès d'une communauté. J'écrivais [...] en mettant l'accent sur les individus, et non pas sur leur origine, quoique ça revenait souvent durant le procès nécessairement parce que les gars avaient des liens criminels entre Montréal et Port-au-Prince. Tu ne peux pas l'oublier. Il y avait quinze gars accusés, dont un Blanc, et il comprenait bien le créole quand même pour faire des liens d'affaires. Il faut l'écrire, ça. (Caroline Touzin)

Malgré tout le sérieux et toute l'importance qu'ils accordent aux sujets liés aux manifestations de racisme dans la société québécoise, les journalistes interrogés sont d'avis que les membres de la communauté noire ont tendance à crier au loup, à formuler trop rapidement, sans preuves tangibles, des accusations de racisme qui s'avèrent finalement non-fondées.

Quand j'ai couvert le procès du gang de la rue Pelletier, les gens qui étaient dans l'assistance, qui étaient des proches des accusés, lisaient nos papiers, et eux nous reprochaient de faire partie d'un grand complot raciste: les journalistes, les procureurs de la Couronne, les policiers, le juge. (Caroline Touzin)

C'est sûr qu'il y a des dérives et des préjugés, mais je suis certain que la plupart des fois, ce que les journalistes québécois disent sur les Noirs sont des choses vraies, vérifiables et vérifiées. Mais quand ils le disent, t'es presque sûr, au départ, de la subjectivité de la communauté noire. Ils vont dire: «Ah oui, lui, il est raciste. Il n'aurait pas dû.» Moi, j'ai déjà entendu des réactions comme ça, et j'ai été obligé, parfois, de leur dire: «Non, je ne pense pas. Est-ce que c'est vrai ce qu'il a dit ou pas? Si c'est vrai, ça finit là.» [...] Il y a une expression consacrée ici, avoir l'épiderme sensible, et c'est surtout relié aux Noirs. On dit souvent qu'ils ont l'épiderme sensible sur la question de la couleur de la peau. Mais c'est une réaction très humaine. Si on inversait les rôles, juste une seconde. On met les Noirs à la place des Blancs, et les Blancs sont minoritaires. Vivre en minorité, c'est une autre réalité. Ce sont des réactions assez humaines, à mon avis. (Jean-Numa Goudou)

Les accusations de racisme sont brandies beaucoup trop rapidement, et ça nuit beaucoup à la communauté noire. Surtout qu'il y a certains organismes qu'on ne connaît même pas, et on se demande d'où ça vient. Prenons l'exemple de la Ligue des Noirs, Dan Philips. Moi, il ne me représente pas. Beaucoup de gens de la communauté noire ne se sentent pas représentés par lui, surtout les Noirs francophones. C'est un anglophone, un Montréalais qui s'exprime très mal en français. On se dit: «Il ne nous représente tellement pas. D'où sort-il, lui?» (Russell Ducasse)

Ce qui m'a toujours troublé, ce sont les gens de la communauté noire qui crient au loup, des gens qui crient au racisme. Je pense que ces gens-là font des dommages incroyables à leur communauté. Par exemple, quand il y a eu l'ouragan qui a dévasté Haïti, il y a des gens ici qui se sont improvisés pour ramasser de l'argent. Ça ne s'est jamais rendu. Nous ici [au *Journal de Montréal*], on a fait état que ça ne s'était jamais rendu. Et on s'est fait accuser de racisme. On a eu un cas tout récemment d'un criminel endurci qui est venu se plaindre de profilage racial. Pour moi, des gens qui crient au loup, ce sont des gens qui se servent de l'excuse d'avoir la peau noire pour attaquer les autres, alors qu'il n'y a pas de fondements. Je trouve ça tellement dommageable. Pour chaque personne qui va se plaindre de racisme, de ségrégation, de profilage racial sans fondement, j'ai comme l'impression qu'il y en aura dix autres par la suite qui auront raison de se plaindre et de dénoncer une situation, et qui ne seront peut-être pas prises au sérieux. (Stéphane Alarie)

La question des préjugés que pourraient entretenir les journalistes à l'égard de la communauté noire génère des réponses mixtes possédant un dénominateur commun: les reporters interrogés s'estiment dépourvus de tout préjugé, une qualité qu'ils étendent volontiers à leurs collègues. Les préjugés sont bel et bien à l'œuvre dans la société québécoise, mais pas chez les journalistes. Le corollaire de cette proposition, c'est que les citoyens trouvent les matériaux idéologiques nécessaires à la construction du préjugé *ailleurs* que dans les médias de masse. Le pouvoir d'influence attribué aux médias de masse serait donc largement exagéré. Aucun des répondants ne nie l'existence du racisme, des préjugés et des stéréotypes frappant les Noirs. Ils n'en sont pas directement et personnellement témoins dans les salles de rédaction, à une seule exception près. Cette question suscite un évident malaise. Les répondants admettent qu'ils sont des composantes de la société dont ils ne peuvent se détacher totalement. Comment arrivent-ils donc, dans leurs écrits, à se mettre à l'abri des préjugés raciaux qui sont à l'œuvre dans la société? De deux choses l'une. Soit que les journalistes sont réellement exempts de tout préjugé, ce qui aurait l'avantage de régler la question assez facilement! Soit qu'ils bénéficient de certains filtres, protections ou barrières qui les empêcheraient d'étaler leurs préjugés au grand jour, le cas échéant.

Je pense que les médias font un effort pour ne pas tomber dans le piège des préjugés. Les préjugés, ce sont des comportements individuels ponctuels. [...] C'est tellement personnel. En continuant de rédiger des informations objectives, en couvrant la communauté de manière complète, j'ai l'impression qu'on fait œuvre utile. On n'alimente pas de préjugés, c'est une bonne chose. [...] Des préjugés, ça existe toujours. Tout le monde a des préjugés. Le nier, ce serait faire fi de la réalité. [...] J'ai entendu un préjugé épouvantable l'autre jour à *Tout le monde*

en parle. Le fou du roi, il y avait la Compagnie créole qui venait. À la fin de leur entrevue, le fou du roi leur donne une carte: «Je suis content que vous ayez fondé une Compagnie créole au lieu d'une compagnie de taxi.» Ça, pour moi, c'est dégueulasse. Ça m'a écœuré. C'est un préjugé, c'est raciste, c'est pas vrai. Les gens qui font du taxi dans tous les pays de la terre, ce sont souvent des gens de première génération. J'ai rien que du respect pour ce monde-là parce qu'ils travaillent comme des fous et ils font éduquer leurs enfants. (Martin Bisaillon)

J'ai des collègues plus vieux qui couvrent les Noirs d'une façon raciste. J'ai un collègue plus âgé qui couvre les faits divers et qui m'a parlé récemment de Nègres. Pis il n'y a pas de deuxième degré. Chez les autres journalistes, je vous avoue que ça ne me frappe pas. (Anonyme)

Je l'ai vu même lors de la commission Bouchard-Taylor. Chez certains policiers, oui. Mais je ne pense pas que ce soit du racisme comme une dichotomie bien/mal. Je ne te parle pas de la haute direction, pas les gens qui font les conférences de presse. Eux, ils sont choisis, ils savent ce qu'ils vont dire et ils ne s'échappent pas. Mais les gars sur le terrain que tu côtoies lorsque tu fais du fait divers, et qui côtoient à leur tour la communauté haïtienne. Certains ont tendance à voir les Haïtiens comme des criminels. [...]. T'as des réactions de peur, de hargne envers les gens d'autres communautés, incluant les gens de la communauté haïtienne. (Caroline Touzin)

Aux journalistes? Probablement dans la même proportion que dans le reste de la société. Peut-être un peu moins, parce que j'ose croire que les journalistes sont des gens qui ne sombreront pas trop rapidement dans les préjugés et les stéréotypes. Pour être journaliste, justement, il faut essayer de ne pas embrasser les idées préconçues. [...]

La couverture qu'on en fait maintenant est beaucoup plus juste, beaucoup plus correcte. Avant, ce n'était pas malhonnête, c'était de la méconnaissance, tout simplement. C'était un phénomène nouveau auquel les médias, comme la société en général, ont dû s'habituer. Oui, de temps en temps, il peut y avoir des trucs qui ne sont pas «*politically correct*». Pour moi, ce n'est pas un biais volontaire. Il n'y a pas un racisme ancré. Ceci dit, une salle de rédaction, c'est un portrait de société. Est-ce qu'il y a des gens qui font des «*jokes*» sur les Noirs, les Juifs, les Arabes? Probablement. Est-ce que j'ai déjà ri de telles blagues? Oui. Il peut y en avoir qui ont des traits d'humour amusants sur le coup. Mais quand tu y repenses au deuxième degré, ce n'est pas drôle. Après mon reportage, on m'avait posé la question en entrevue à la télé: qu'est-ce qui avait changé à court terme? C'est une des réponses que j'avais dites. Je pense que je ne rirai plus des «*jokes*» de Noirs, je ne les verrai plus de la même façon, parce qu'il y a une compréhension maintenant qui est là. (Stéphane Alarie)

Jean-Numa Goudou fait figure de cas d'exception au chapitre des stéréotypes, des préjugés et du racisme. Il a vécu des expériences pénibles avec ses camarades étudiants lorsqu'il complétait son baccalauréat en journalisme à l'UQAM. Ce programme offert par

l'École des médias forme les journalistes de demain, faut-il le rappeler. La plupart de ses diplômés réussissent en effet à se dénicher des emplois dans les salles de rédaction des médias francophones. Or, si l'on se fie à l'expérience de M. Goudou, ces futurs journalistes ne sont pas du tout imperméables aux préjugés raciaux. Quand est venu le temps de former des équipes pour les travaux dans un atelier de journalisme radio, personne ne voulait de lui.

Il m'est arrivé au moins deux fois où les professeurs ont dû arrêter le cours pour exiger que je trouve une équipe pour travailler. Personne ne va te le dire, et c'est pour ça que je parle de camouflage. On a une capacité extraordinaire de camoufler ce genre de sentiment. (Jean-Numa Goudou)

Tout comme Jean-Numa Goudou, Russell Ducasse semble plus sensible et plus alerte face à la présence de préjugés et stéréotypes dans les médias. À titre de Noirs, ils subissent eux aussi, dans leur vie quotidienne, des inconvénients en raison de la couleur de leur peau. À titre d'exemple, Russell Ducasse relate qu'on l'a confondu plus d'une fois avec un chauffeur de taxi qui venait chercher un client lorsqu'il entrait dans des restaurants pour réaliser des vox pop dans le cadre de son travail de journaliste à TQS. Et lorsque certains passants le reconnaissent sur la rue, car il est un visage familier à TQS, ils le prennent systématiquement pour une célébrité du football ou du baseball. En résumé, il ne vient pas spontanément à l'esprit du public qu'un homme de race noire puisse exercer le métier de journaliste, du moins à Montréal.

Parfois, je ne m'en prends pas aux médias ou aux journalistes qui spécifient [la couleur des gens dans leurs reportages]. Je m'en prends plutôt à ma communauté, aux Noirs eux-mêmes qui font ces coups-là, parce qu'en faisant ces coups-là, je me dis: ah oui, c'est certain que ça va avoir des répercussions sur moi aussi, parce que je suis noir. Quand je circule dans la rue, personne ne va savoir que je suis journaliste automatiquement. Les clichés se développent comme ça, en fonction d'éléments aussi banals que la couleur de peau. [...] Il y a toujours ce réflexe-là, chez le journaliste québécois. Dès qu'il s'agit d'un Noir, ben, c'est un gang de rue. Dès qu'il se passe une fusillade ou n'importe quoi, c'est une activité de gang de rue, c'est un Noir, un Haïtien. [...]

La xénophobie, c'est pas seulement un grand terme. Dans la vie pratique de tous les jours, il faut en parler. La xénophobie est surtout basée sur une certaine forme d'ignorance face à l'autre, la peur de l'autre. Mais on a peur de l'autre pourquoi? Parce qu'on a des idées préconçues, des préjugés de départ par rapport à l'autre. La couverture médiatique alimente cette peur de l'autre en alimentant le bassin de clichés qu'il y a, que ce soit en associant les Italiens à la mafia, les Haïtiens aux

gangs de rue, les Irlandais aux buveurs de bière. Il y a tellement de clichés. (Jean-Numa Goudou)

On a beau dire ce qu'on veut, un collègue qui vient d'un village pas loin de Trois-Rivières, il a été travailler dans l'Ouest canadien et il s'en vient à Montréal. Il ne connaît pas la réalité de Montréal-Nord, du quartier Saint-Michel. Moi, j'ai de la famille qui demeure là, que je visite et que je vois régulièrement. Ça fait partie de mon réseau, en quelque part. Je vais à des réunions des fois. Je suis un peu impliqué dans la communauté noire. Donc, je connais les gens de ma communauté. Je peux toujours rapporter certaines choses dont ils [les collègues] ne sont pas au courant. C'est facile de tomber dans le fait que tous ces jeunes-là sont des membres des gangs de rue. Dès qu'on arrive sur un événement et qu'il y a des jeunes Noirs, je suis quasiment obligé de dire: «Hé, attention. Ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air.» Des fois, ce sont juste des malentendus, ce n'est même pas lié aux gangs de rue, mais la police est souvent très rapide à faire l'amalgame. De notre côté, il faut se poser des questions et dire: «Est-ce qu'on est sûr que c'est ça? Va-t-on jouer le jeu de la police?» [...]

Des préjugés, oui, quelques fois. Il y a quelque chose qui m'a sauté aux yeux, une fois à Radio-Canada. On parlait à des Africains qui s'exprimaient très bien, moi je comprenais très bien ce qu'ils disaient, et on a sous-titré leurs propos. Mais lorsqu'on fait parler un des frères Hilton, on ne comprend pas ce qu'il dit, et on ne met pas de sous-titres. Moi, ça m'agresse. Ce sont des petites choses comme ça qui peuvent m'agacer. Ça perpétue encore le [stéréotype] de l'Africain qui parle avec un accent qu'on ne comprend pas. [...] Je ne sais vraiment pas, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. C'est peut-être une méconnaissance des gens.

Les préjugés, ça se traduit dans les reportages. Si un meurtre vient de se produire, pourquoi dire que le meurtrier est de race noire si l'affaire est conclue et qu'il n'y a plus de suspect recherché? Justement, le fait de dire que c'est un Noir, ça va renforcer le fameux préjugé à l'effet que les Noirs sont tous membres des gangs de rue. Je pense que les journalistes ne l'avoueront pas de façon objective, mais on peut voir que parfois, c'est le préjugé qui parle. (Russell Ducasse)

Les journalistes prennent leur métier à cœur. Ils possèdent une conscience professionnelle aiguisée. Ils connaissent leurs droits et leurs devoirs: droit d'informer le public sur les grands enjeux de société, devoir de présenter un portrait équilibré et équitable des forces en présence. L'appartenance professionnelle à la communauté des journalistes et la *conscience* d'en faire partie pourraient offrir un rempart contre les préjugés, les stéréotypes et le racisme. Dans les médias de masse, la pratique du journalisme se distingue par une tradition de rigueur et d'objectivité, l'adhésion à un code de déontologie, le respect des lois et des chartes des droits et libertés assurant à tous les citoyens un droit à la protection de la réputation et de la vie privée. La structure même des salles de rédaction, caractérisée par l'emploi de nombreux intermédiaires, tels que les chefs de pupitre, les correcteurs, les

adjoints à la direction de l'information, permet également l'exercice d'un réel contrôle sur la rédaction des textes journalistiques avant leur publication. Cette petite armée de gardiens, attentifs au sens et au poids des mots, aplanirait-elle les textes pour les expurger de toute trace de racisme, de stéréotypes ou de préjugés? L'institution médiatique offrirait donc à ses membres des garde-fous idéologiques pour leur éviter de tomber dans le piège de la personnalisation de l'information.

Il y a le souci du travail bien fait. Quand je rends un article, il n'est pas mis en pages automatiquement. Il y a d'autres gens qui le lisent. Ne serait-ce qu'au départ, les patrons vont t'affecter à un endroit ou sur un sujet. (Caroline Touzin)

Je suis un Noir, je suis un journaliste, je suis un Haïtien, c'est incontestable. Mais tout ça n'a rien à voir avec le métier que je fais, la profession que j'exerce. Je ne veux pas mélanger ça. Je veux être un professionnel, et être un professionnel, ce n'est pas être un travailleur social pour aider la cause des Noirs. Il y a des Noirs qui font des mauvais coups comme des Blancs. Et donc, si je me mets à défendre les Noirs dans tout ce que je fais comme journaliste, est-ce que je vais me mettre aussi à cacher des choses pour la communauté noire? Il me semble que ce n'est pas correct. [...]

Ma vision, comme professionnel, c'est qu'il ne faut ni mélanger les genres, ni mélanger les couleurs. Je ne vois pas la question de couleur quand je fais le métier. Que tu sois un Noir ou un Blanc, la question n'est pas là. Moi, je suis là pour informer. Je suis là pour savoir ce qui s'est passé, quand, où et comment. (Jean-Numa Goudou)

À la base, il y a le filtre du travail journalistique personnel de chacun des journalistes. Après ça, le texte est relu par un cadre, un chef de pupitre, un réviseur. J'ose espérer que, s'il y avait vraiment un biais racial, quelqu'un lèverait la main et dirait: «Hé, je pense qu'il y a quelque chose de pas correct.» Je pense qu'il y en a, mais je ne pense pas que ça se retrouve [dans le journal]. [...] Je reviens beaucoup à l'honnêteté intellectuelle et, par extension, à l'honnêteté journalistique. (Stéphane Alarie)

Parfois, il y a des discussions dans les salles de nouvelles. Parfois, je suis content de voir les questions qu'on se pose avant d'aller en ondes. Quand je fais du travail au pupitre, ça me permet de voir les discussions et d'exercer une influence. Ça me réconcilie avec le milieu quand je vois que les gens se posent des questions. Les journalistes sont toujours perçus comme des charognards, des gens qui ne font pas la part des choses et qui font du sensationnalisme. Les gens seraient surpris d'entendre nos débats. On ne part pas là-dedans à l'aveuglette, nos patrons ne veulent pas voir que du sang. Eux aussi, ils se posent des questions. (Russell Ducasse).

Par contre, la «protection» professionnelle potentiellement offerte par l'adhésion aux valeurs journalistiques et la hiérarchisation des salles de rédaction a ses limites. Dans ce milieu tricoté serré, les idées et les opinions exprimées sur le métier finissent par se

ressembler ou se rejoindre à tout le moins. L'uniformité des salles de rédaction peut mener au conformisme. Si les membres de la communauté des journalistes adhèrent à un ensemble de valeurs professionnelles relativement uniformes, alors les conditions d'émergence d'une véritable pensée critique ne sont pas réunies. Les débats entre journalistes se transformeront en un exercice d'autojustification. Dans un tel contexte, la singularité et l'unicité des opinions exprimées paraîtront encore plus suspectes. Si tant qu'elle émerge, la véritable critique se retournera contre son auteur: ce sera à lui de porter le poids de sa «trahison» des valeurs dominantes du groupe.

La sélection des nouvelles, on va s'entendre, c'est assez subjectif. Ça dépend justement de la vision, des fois personnelle, de celui qui occupe ce poste de décision. On décide que ça ne va pas intéresser les gens. On le décide parce qu'on le pense! On fait ça pour la cote d'écoute. C'est du *business*. Je pense que ça participe d'une vision très personnelle des sélectionneurs des sujets d'articles. (Jean-Numa Goudou)

Le jour où il va y avoir des Noirs dans la direction de l'information dans les journaux ou les stations de télévision, c'est là que ça va vraiment changer les choses, parce que c'est eux qui ont le pouvoir d'influencer la couverture en disant à un journaliste: toi, aujourd'hui, tu t'en vas là. C'est le patron qui a le dernier mot. S'il y avait des directeurs de l'information noirs, il y aurait peut-être une façon différente de voir les choses. [...] On a seulement des soldats, on n'a pas de généraux. Quand t'es tout seul sur la ligne de front, c'est sûr que tu manges les coups. (Russell Ducasse).

L'objectivité, un concept central dans l'exercice du journalisme, a été définie aux fins de cette recherche comme un effort déployé, dans la réalisation des reportages, afin de livrer les «deux côtés de la médaille». Synonyme d'équilibre, elle oblige à présenter tous les aspects d'une question dans un texte libéré de tout commentaire partisan ou militant (Fink, 1988). L'objectivité a été assimilée à l'équité, à l'équilibre, à la neutralité, à l'impartialité et à l'honnêteté. Tous les journalistes interrogés connaissent le concept d'objectivité et ils en donnent des définitions similaires, à quelques variantes près. Leur perception de l'objectivité correspond à toutes fins utiles aux définitions que les théoriciens de la communication ont avancées. Certains des participants expriment cependant un malaise envers ce concept central que la tradition du journalisme nord-américain leur a laissé en héritage.

L'objectivité, c'est apporter la nouvelle en la décrivant et en donnant voix au chapitre à tous les protagonistes de la nouvelle. (Martin Bisaillon)

C'est d'aller chercher et interroger des gens qui ne pensent pas comme toi et leur donner la même place dans le journal que des gens qui ont une opinion similaire à la tienne. [...] C'est d'aller chercher toujours les deux côtés de la médaille, peu importe l'opinion du journaliste et peu importe l'opinion d'un expert avec lequel tu aurais plus tendance à être d'accord. C'est d'aller chercher le plus d'opinions divergentes possible pour éclairer le lecteur. (Caroline Touzin)

Il y a tout un débat sur l'objectivité. Je préfère parler d'équité. L'objectivité, c'est un effort d'équité que chaque journaliste, comme personne humaine, doit faire, parce que le travail journalistique, c'est un travail produit par une personne humaine, et une personne humaine, par définition, est subjective. Et l'équité, c'est le droit de réponse de chacun. (Jean-Numa Goudou)

L'objectivité, c'est d'être sans parti pris, c'est d'exposer ce que j'ai constaté, sans plus. Au-delà de ça, ça commence à être des opinions, de l'analyse. Essayer des fois d'enlever de l'analyse. S'il y a une analyse, d'être sûr et certain que les deux côtés de l'analyse soient là. On est des reporters, on n'est pas juste des rapporteurs. Il faut quand même qu'on ait fait un petit travail d'analyse dans notre tête. (Russell Ducasse)

Les reporters ne s'accordent pas tous sur l'influence et l'importance de l'objectivité dans leur pratique du journalisme. Pour Russell Ducasse, l'objectivité est un rempart, voire un rituel stratégique qui lui permet de se protéger contre le «redresseur de torts» qui sommeille en lui. Martin Bisaillon estime pour sa part qu'il a tellement bien intériorisé le concept qu'il n'a plus besoin d'y penser: l'objectivité lui viendrait comme une seconde nature.

Je fais juste exposer les faits. J'essaie d'exposer les deux côtés et c'est aux gens de juger. [...] C'est pas compliqué. Si on veut être le plus objectif possible, c'est de s'en tenir aux faits d'une investigation, de ne pas pousser plus loin et de faire attention à la façon de s'exprimer, de ne rien insinuer, de vraiment y aller au plus simple et d'exprimer ce qu'on a vu, ce qu'on a constaté, et de ne pas aller plus loin que ça. (Russell Ducasse)

C'est important, l'objectivité. Je n'ai pas besoin de m'astreindre à une discipline particulière pour être objectif. Au journal, on a des textes de nouvelles à écrire. Et j'en reviens toujours à la bonne vieille manière: comment je la raconterais, ce soir, la nouvelle, à ma mère? Je n'ai pas à m'astreindre à une discipline particulière si j'écris sur les Noirs. Je traite la nouvelle. [...] Je suis objectif quand je lis mon texte et qu'il aurait pu être écrit par quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'autre aurait pu faire une description aussi franche et réaliste des événements. (Martin Bisaillon)

Les réponses trahissent un autre malaise. Les journalistes éprouvent des difficultés à assumer leur propre subjectivité, un peu comme s'il s'agissait d'une tare les rendant inaptes à exercer le métier. Les journalistes interrogés conviennent qu'ils sont subjectifs, comme tous les êtres humains. Ils n'arrivent cependant pas à expliquer comment s'opère le passage de la subjectivité à l'objectivité dans la pratique du métier. Il y a une explication plausible à ce phénomène: la théorie du «rempart» exprimée par Russell Ducasse. En devenant journaliste dans les médias de masse, on adhère à une communauté souple et élastique qui se reconnaît néanmoins à travers l'adhésion à un certain nombre de principes et de valeurs, dont l'objectivité. C'est un peu comme si, en cherchant à demeurer objectif, on le devenait! Une protection contre les «dangers» de la subjectivité (puisque c'est ainsi qu'elle est perçue) s'offrirait dès lors aux journalistes du simple fait qu'ils exercent un métier conditionné par la recherche d'objectivité. En d'autres mots, l'atteinte de l'objectivité ne résulterait pas d'une recherche intellectuelle de lucidité sur soi-même, mais plutôt de l'application d'une recette, propre à chacun, afin de produire une tartinaude neutre, authentique et rigoureuse.

Il y a des mauvais garçons, mais qui est mauvais garçon et qui ne l'est pas? Je ne sais pas, c'est assez subjectif. L'important, c'est dans la démarche de vérification de l'information, et de toucher la personne, de s'adresser à l'intéressé, ou de se mettre au conditionnel, de protéger ses arrières. (Jean-Numa Goudou)

Si je produis un travail qui permet ça [de redresser les torts] en bout de ligne, ça me fera plaisir comme Haïtien. C'est sûr que je serai fier. Mais, encore une fois, je ne suis pas un porte-parole ou un défenseur de la communauté haïtienne ou des Noirs. Je ne veux pas qu'on ait cette perception-là de moi ou de mon travail. Ce serait nuisible pour moi, parce qu'on penserait tout de suite que je ne suis pas objectif. On dirait: «Lui, il est partisan.» (Jean-Numa Goudou)

Deux reporters assument davantage leur subjectivité: Stéphane Alarie et Russell Ducasse.

C'est un peu un travail d'équilibriste. J'essaie de faire ça [des portraits positifs] tout en restant objectif, en n'essayant pas de les faire bien paraître parce que je suis un Noir. Je ne veux pas que ça ait l'air de ça. Mais j'essaie d'être plus juste. [...] Il y a toujours le redresseur de torts en moi qui sommeille, en quelque part. Il y a toujours cette volonté de dire: «Ah! j'aimerais ça que ma communauté paraisse bien.» (Russell Ducasse)

L'objectivité, pour un journaliste, je ne crois pas beaucoup à ça. Je crois à l'honnêteté. Comme journaliste, je ne peux pas prétendre que je mets de côté tout ce

que je suis: j'ai 42 ans de vécu. Je ne peux pas prétendre aujourd'hui couvrir une situation, que ce soit avec les Noirs ou d'autres, en mettant de côté tout ce que je suis comme individu. Je crois beaucoup plus à l'honnêteté journalistique qu'à l'objectivité. Parce que l'objectivité, ce serait faire fi de tout ce que tu es dans la couverture d'un événement. Humainement, ça ne serait pas possible. L'objectivité, c'est de ne pas avoir de préjugé, de ne pas se fier à ce qu'on pense ou à nos connaissances avant d'aborder une situation. Inconsciemment, on ne peut pas faire ça. C'est pratiquement impossible à faire. Je suis un père de famille, si j'aborde une situation qui implique des enfants, je vais être plus sensible qu'un jeune journaliste de 20 ans qui est enfant unique et qui n'a jamais eu à côtoyer des enfants, ou un autre journaliste de 60 ans qui est un vieux garçon endurci. [...] La même nouvelle couverte par deux journalistes différents va souvent sortir de deux façons différentes. Et c'est bien ainsi. Ça permet une pluralité dans les types de couverture. [...] C'est de récolter les faits, de ne pas les travestir. De rendre compte de l'information qu'on a récoltée de la façon la plus juste possible, et de récolter le plus d'information possible. On est honnête aussi quand on doute. (Stéphane Alarie)

Un des deux reporters noirs, Jean-Numa Goudou, affirme que la couleur de sa peau est parfois une contrainte dans l'exercice du métier de journaliste. On lui prête un préjugé favorable à sa communauté d'appartenance, un biais pro-endogroupe attribué par l'exogroupe des journalistes blancs. Les liens au sein de la communauté journalistique seraient donc moins tissés serré qu'on pourrait le penser. Les distinctions entre le «nous» et le «eux» que l'on retrouve dans la société seraient à l'œuvre dans les salles de rédaction.

Oui, c'est une contrainte sur beaucoup de plans. C'est une contrainte. Russell Ducasse l'avait dit plusieurs fois: on doit toujours se surpasser, comme Noir et comme journaliste, pour vraiment maintenir cette perception qu'on est objectif. À mon avis, quand un journaliste est noir, certaines personnes vont penser qu'il est partisan et qu'il va défendre les Noirs et les Haïtiens. Mais ça ne me dérange pas. Je n'ai pas peur de la perception qu'on peut avoir de moi. C'est une source de motivation. Le plus important pour moi, ce serait que la personne qui ne me fait pas confiance, qui a une dose de subjectivité par rapport à moi, me le dise. Parce que si la personne ne me le dit pas, elle ne me rend pas service. [...]

Toutes les questions, je me les pose avant, à savoir: d'abord, est-ce que c'est vrai, ce que je raconte, est-ce que c'est vérifiable et est-ce que c'est vérifié? Je m'assure de ne pas avoir à revenir. Les journalistes, de façon générale, n'aiment pas se contredire, revenir ou rectifier des informations. Le mot «erreur», les journalistes ne l'aiment pas, et moi non plus, je ne l'aime pas. Et je redouble d'efforts, comme journaliste et comme Noir, surtout si ça va sortir dans un média québécois. Parce que si tu es un Noir et que tu écris un truc qui n'est pas vrai, oublie ça! C'est vraiment la chose à ne pas faire. C'est comme si t'es mort et on s'acharne sur ton cadavre. T'es déjà un Noir, c'est déjà un handicap. Et si tu fais une erreur grave qui force le média à rectifier, eh bien, oublie ça. (Jean-Numa Goudou)

La tradition de rigueur, d'objectivité et d'exactitude au sein des médias de masse n'est pas incompatible avec l'utilisation de procédés narratifs. Un récit journalistique, c'est une pièce de théâtre, un petit roman, une tragédie grecque. L'art d'écrire, c'est aussi l'art de raconter des histoires qui piqueront la curiosité du lecteur et susciteront son intérêt. Certains ne perçoivent cependant pas la structure de la nouvelle comme une histoire... tout en utilisant le terme «histoire» comme synonyme de reportage journalistique, ce qui constitue un lapsus révélateur. En effet, c'est le propre des représentations sociales de s'ignorer telles.

Dans un quotidien, il faut que l'histoire soit bonne. On est beaucoup de journalistes, la compétition est féroce. On est un journal de nouvelles, donc il faut sortir des nouvelles. [...] On n'a pas beaucoup d'espace pour faire du «*storytelling*», alors on va directement à l'essentiel.

Moi, je ne m'écarte pas du réel. Je ne veux pas améliorer mon texte aux dépens du réel en dramatisant mon texte. Je ne ferais pas ça. [...] T'as beau vouloir être un être objectif dans la vie, c'est quasiment impossible. Quand t'es un professionnel de l'information, c'est une seconde nature. Tu veux être objectif, livrer les choses telles qu'elles se sont produites, d'après tous les éléments que tu possèdes pour décrire les choses. (Martin Bisaillon)

Je pense que oui, c'est le fait divers en général. Il y a des faits divers qui font des brèves, et il y a des faits divers qui font des grands papiers à la une ou dans le cahier Plus. Oui, la bonne histoire, qui a un potentiel émotif, dans laquelle d'autres gens vont se reconnaître. Quand je suis allée en Haïti faire le reportage sur les jeunes criminels expulsés, j'avais beau interviewer tous les experts possibles, il fallait des jeunes criminels expulsés, et il fallait que leur histoire soit intéressante. Sinon, j'en n'aurais pas fait une série. C'est la même chose pour mon histoire sur la fille dans les gangs. (Caroline Touzin)

Ce style-là, je ne l'aime pas. Raconter des histoires? Non. Il y a des romanciers pour cela. L'information-spectacle? Non, je n'aime pas non plus. J'aime parler d'histoires extraordinaires, de ce qu'on ne parle pas, de façon générale. (Jean-Numa Goudou)

Je raconte une histoire. Quand je présente une information, surtout dans un tabloïd, j'essaie de le faire avec un aspect humain. Alors, c'est souvent une histoire. Moi, j'ai fait beaucoup de faits divers au début de ma carrière. C'est une histoire que tu racontes, il s'est passé quelque chose et tu racontes l'histoire. [...] Souvent, c'est avec de petits exemples qu'on étale qui nous permettent de voir la situation plus globale. De parler du policier «matricule 22» qui a frappé sur monsieur Untel qui a la peau noire, ça reste un événement. Sauf que lorsqu'on le met en parallèle avec d'autres, on peut voir s'il y a du profilage racial dans la police, une violence plus marquée envers les gens de race noire. C'est évident qu'à partir d'un événement, et la répétition parfois d'événements d'un genre, on peut illustrer une situation à laquelle il faut s'attaquer. Par exemple, je demeure convaincu que pour l'alcool au volant, il

n'y aurait jamais eu autant de campagnes si les médias n'avaient pas mis de l'avant autant de drames causés par des conducteurs en état d'ébriété. Même chose il y a 10 ou 15 ans avec la violence faite aux femmes. Les policiers avaient souvent les mains liées quand ils intervenaient. La dame disait: «Non, je vais retirer ma plainte.» Les policiers s'en allaient, et le lendemain la dame avait été assassinée. Les médias ont mis beaucoup d'accent sur des cas types comme ça, qui ont illustré qu'il y avait un problème dans l'administration de la justice. Aujourd'hui, dans une même situation, s'ils le jugent nécessaire, les policiers peuvent forcer l'individu à quitter la résidence pendant un certain temps. (Stéphane Alarie)

Quand on te dit que t'es un bon «storyteller», c'est un beau compliment, surtout en télé. Être capable de bien se servir des images pour raconter une histoire, c'est primordial. Raconter une histoire, ça aide à comprendre la situation. (Russell Ducasse)

Sauf exception, les reporters ont peu réfléchi sur les incidences et les implications de cette propension des journalistes à raconter des histoires sur la réalité décrite. Cette absence de point de vue critique peut sembler normale, compte tenu du fait que la plupart des répondants n'envisagent pas le reportage journalistique comme un récit. Ils s'en remettent encore une fois au concept d'objectivité et à ses corollaires, la rigueur et l'exactitude, pour éluder la question.

Sans doute qu'il y a un risque, mais il reste qu'on est journaliste. Tu ne vas pas modifier l'histoire que tu racontes, mais si tu as une bonne histoire entre les mains, ça va me faire plaisir de la raconter longuement. Mais de là à travestir les faits, non. C'est sûr que non. (Caroline Touzin)

L'information, c'est l'information spectacle. C'est la marchandise. Expliquez-moi donc pourquoi *Le Journal de Montréal* est le plus lu et le plus vendu. Parce qu'il y a beaucoup plus de spectacle. [...]

Les petites histoires qui ne sont pas compliquées, quand on essaie de parler de vous, de ce qui s'est passé au dépanneur du coin. C'est ça qui intéresse les gens, parce qu'ils n'ont pas le temps. Ils sont toujours pressés. Quand c'est compliqué, quand il faut faire l'effort intellectuel pour comprendre la chose et aller plus loin, on ne va pas le faire. C'est une logique de compétition, de marchandise. Comme résultat, il y a des torts qu'on fait à d'autres communautés et à soi-même aussi. Quand il y a des clichés comme ça, comment les membres de la population vont réagir face à un Noir qui voudrait bien s'intégrer et qui pourrait servir la société quand même? (Jean-Numa Goudou)

Est-ce qu'il y a une incidence? Oui. Quand on raconte une histoire, le *casting* est très important, même si ça fait un peu «cinéma» comme conception. On fait un choix dans les intervenants qui vont prendre la parole. Qu'on le veuille ou non, si

l'intervenant n'est pas cohérent dans ses propos, ça ne donne rien de l'avoir en ondes. Souvent, ça donne des discours colorés, très stéréotypés. S'il y a une affaire de gangs de rue, on essaie d'aller chercher le jeune qui s'est fait tirer dessus, la mère haïtienne très démonstrative qui braille avec son accoutrement d'Haïtienne fraîchement arrivée. Ça forge et ça confirme une image qu'on a. On les recherche inconsciemment, ces stéréotypes. C'est toujours la même chose. Ce sont des gens qui braillent qui passent à la télé. Pour raconter une bonne histoire, il faut de l'émotion, ou des propos qui choquent. (Russell Ducasse)

Les journalistes interrogés n'utilisent pas le terme théorique de «communauté interprétative» pour se définir en tant que groupe. Les réponses données à ce sujet confirment passablement qu'ils font partie d'un «groupe uni par ses interprétations partagées de la réalité» (Hymes). L'objectivité, l'art de raconter des histoires et l'intérêt pour les nouvelles piquant la curiosité des lecteurs constituent autant de traits distinctifs de cette communauté interprétative des journalistes. Les réponses données confirment le propos de Zelizer. L'aspect de l'adhésion à une communauté interprétative est peu abordé par les journalistes. Caroline Touzin cite un exemple qui reste dans la sphère du concret. Elle s'est ralliée aux conseils de Pierre Foglia, qui lui a appris à nommer les choses par leur vrai nom, à ne pas travestir la réalité dans la couverture du fait divers. Si quelqu'un sacre dans une entrevue, il faut le citer tel quel. Quoi qu'il en soit, les réponses livrées au sujet de la communauté interprétative restent à la surface du débat.

Je lis beaucoup ce que les collègues écrivent, pour voir comment ils couvrent, comment ils voient les choses, qu'est-ce qu'ils ont discerné. [...] Je lis le contenu, il sert à m'évaluer. (Anonyme)

Les journalistes sont très imbus de leur personnalité, et c'est une erreur. On est là pour rapporter la nouvelle. De manière générale, la communauté journalistique, c'est une communauté qui se prend bien au sérieux. [...] Nos collègues se prennent bien trop au sérieux, et ce qui est sérieux, c'est la nouvelle. (Martin Bisailon)

Pas nécessairement sur les Noirs, mais de l'intérêt face aux gangs de rue. Quand mes patrons voulaient plein de reportages, j'en faisais. Et quand ils se sont désintéressés de ce sujet-là, j'ai été obligée de couvrir autre chose. Ce n'est pas tant un intérêt face à la communauté noire qu'un intérêt face à un phénomène. [...] Je les écoute quand ils me parlent, donc je dois être perméable. (Caroline Touzin)

Certains journalistes interrogés n'ont pas l'impression de faire partie d'une communauté interprétative, c'est-à-dire qu'ils s'estiment immunisés contre l'influence que pourraient exercer sur eux des collègues, soit par leurs propos, soit par leurs écrits.

Quand t'es au journal, tu sors de la nouvelle. On n'est pas un journal idéologique. *Le Journal de Montréal*, c'est lu par toutes sortes de gens. Il n'y a pas d'idéologie chez nous. (Martin Bisaillon)

Je ne pense pas que ça m'influence, encore moins aujourd'hui, à cause des connaissances que je peux avoir. Je n'ai pas l'impression que mes collègues peuvent m'influencer, j'ai l'impression que c'est plus l'inverse. Pour faire sept jours dans la peau d'un Noir, ça a pris des mois. Pour pondre ça, j'ai lu beaucoup de trucs, j'ai consulté des universitaires, des recherches, des sondages. Je me suis énormément documenté. Alors, je suis armé pour ne pas me faire influencer. Je suis plutôt armé pour débattre et influencer au besoin. [...] C'est une affaire à fouiller. Est-ce que c'est entre collègues qu'on s'influence ou si c'est en couvrant la société qui est en évolution? N'est-ce pas la société qui nous change et fait changer par le fait même notre couverture? Il y a une intégration au Québec de tous les gens d'autres horizons, y compris les gens de la communauté noire. Il y a de plus en plus de leaders de la communauté noire qui s'affirment, ce qu'on n'avait pas il y a 20 ans. (Stéphane Alarie)

C'est ainsi que s'achève la présentation des résultats bruts des entretiens semi-dirigés. Comme on peut le constater, la réalité n'est ni noire, ni blanche. C'est une masse de gris de laquelle jaillissent parfois quelques rayons de lumière. De deux choses l'une. Soit que les entretiens furent mal conduits, et les questions, formulées maladroitement. Soit que le dispositif de recherche et les thèmes abordés ne permettent pas d'arriver à des conclusions fermes et définitives. Dans le prochain et ultime chapitre de cette recherche, j'essaierai quand même de mettre un peu d'ordre dans ce qui apparaît parfois comme un collage d'idées et d'opinions débridées. Il y a tout de même quelques similitudes, des points de convergence dans les propos tenus par les journalistes interrogés, à partir desquels je peux asseoir une réflexion critique. Même les opinions singulières peuvent être révélatrices. Il s'agira de ne pas chercher à tout prix à valider l'hypothèse de départ, mais plutôt de rester à l'écoute de ce que j'ai trouvé.

CHAPITRE III

L'ANALYSE: UNE RÉFLEXION CRITIQUE, DISTANCÉE, ENGAGÉE

Dans un premier temps, il convient d'effectuer un bref retour sur les entretiens, pour cerner ce qu'ils révèlent et ne révèlent pas. Je livrerai ma compréhension des interviews, de l'attitude des cinq répondants, et j'indiquerai les sujets, dans les savoirs et les pratiques journalistiques, pour lesquels il y a suffisamment de matière pour procéder à l'analyse, en fonction de mon principal objectif de recherche, qui consiste à expliquer comment les journalistes des médias de masse québécois fabriquent ou construisent le discours sur la communauté noire. Je passerai ensuite à l'étape cruciale de la validation de l'hypothèse⁶. À partir des résultats de l'enquête, de mon interprétation et de mon expérience personnelle à titre d'hybride culturel — mi-chercheur, mi-journaliste — je proposerai une réflexion sur les représentations sociales formulées au sujet de la communauté noire et de ses membres dans les médias de masse. Par la suite, j'étendrai cette réflexion personnelle et subjective sur la pratique du journalisme en fonction des auteurs choisis (Berger et Luckmann, Carey et Jodelet), pour élaborer une perspective constructiviste sur ce fascinant métier imparfait, perfectible et parfaitement nécessaire dans une société libre et démocratique. J'arriverai enfin au crépuscule de mon parcours académique pour mettre un point final (?) à un cycle olympique de quatre ans d'études supérieures. Il s'en est fallu de bien peu pour que je passe du cycle olympique au plan quinquennal stalinien. Il vient un moment où il faut cultiver les vertus de l'humilité et de la modestie et arrêter littéralement de chercher... au risque de trouver nouvelle matière à réflexion! En d'autres mots, j'accomplis, dans cette dernière partie de ce mémoire, le deuil de mon projet de recherche qui, par définition, s'avère incomplet et inachevé. Je soulignerai pour conclure quelques pistes de recherche universitaire sur les représentations sociales et le constructivisme en journalisme. Aussi modestes que soient mes travaux — une goutte d'eau dans l'océan du savoir académique, dirait Gina Stoiciu — il n'en demeure pas moins qu'ils ouvrent, à mon avis, quelques chantiers pour quiconque s'intéresse sérieusement à ces curieuses bêtes que sont les journalistes. Elles ne mordent pas, elles se

⁶ Compte tenu du caractère atypique de cette recherche, il faut plutôt parler d'une confrontation de l'hypothèse aux révélations de l'enquête sur le terrain. Je m'inscris essentiellement dans une logique de la découverte et de l'approfondissement des connaissances à titre de chercheur.

laissent apprivoiser assez facilement et elles sont prêtes à se dévoiler, dans une certaine mesure, lorsqu'on leur en fournit l'occasion. C'est peut-être l'une des conclusions secondaires parmi les plus intéressantes de mes travaux. Dans une perspective pluridisciplinaire, l'étude des médias de masse doit tendre l'oreille aux propos que les journalistes tiennent sur leurs savoirs et leurs pratiques individuelles et collectives.

3.1 Le retour sur les entretiens

Dans le dispositif théorique explicité au chapitre II, j'ai annoncé mon intention claire de mener des entretiens semi-dirigés selon l'approche de la psychosociologie de Pagès, en incorporant dans mon attitude d'intervieweur des éléments de la psychologie sociale de Rogers, notamment l'approche non-directive. Je dois maintenant me rendre à l'évidence: l'objectif était très ambitieux, trop, même, compte tenu de mes moyens limités, de mon inexpérience, de la durée des entrevues (environ 90 minutes par participant) et du nombre d'entretiens que j'ai conduits (cinq au total). Je n'ai pas du tout la prétention d'avoir fait honneur aux méthodes de ces sommités de la recherche.

Par définition, les journalistes sont des individus curieux, dotés d'un esprit critique aiguisé. À force d'être des témoins privilégiés du débat social, auquel ils contribuent et participent, ils acquièrent tout au long de leur carrière un statut de libre-penseur. Ils sont capables d'énoncer des arguments critiques sur la société, leur métier et leur propre conduite professionnelle. Ce sont des «bricoleurs symboliques» selon Stoiciu, des individualistes au sens de la définition qu'en donnent Berger et Luckmann, c'est-à-dire des types sociaux possédant «la capacité de migrer entre un certain nombre de mondes disponibles» (Berger et Luckmann, 1966, p. 281). J'ai donc découvert des sujets prêts à jouer le jeu interactif de la recherche et à assumer les rôles de cochercheurs. Étant moi-même journaliste et connaissant à différents degrés tous les participants, j'ai pu établir le climat de confiance nécessaire à la conduite d'entretiens semi-dirigés. Comme je l'anticipais, dans la foulée des travaux de Pires, la technique des entretiens semi-dirigés est porteuse d'un certain espoir pour délier la langue des journalistes et accéder à une compréhension *de l'intérieur et de l'extérieur* de leur métier. Dans l'univers des sciences sociales, où les tensions entre les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives sont toujours vivement ressenties, il est rassurant de constater que le

langage (la conversation) ne produit pas que du verbiage. L'homme se réalise dans le langage et l'interaction.

Pour arriver au cœur du propos, je dois constater que les entretiens, fort prometteurs en théorie, n'ont pas donné tous les résultats escomptés en pratique. Je m'explique. Je m'attendais à «dresser la table» pour amener des journalistes à réfléchir sur les stéréotypes et les préjugés qu'ils pourraient manifester dans l'exercice de leurs fonctions. En lieu et place de cet auto-examen qui aurait facilité la validation de l'hypothèse, je me suis trouvé en présence d'une réflexion relevant de l'ordre des perceptions. Les participants m'ont parlé volontiers de leur perception des normes et pratiques journalistiques, du travail des journalistes en général et de leur impression de la situation de la communauté noire et des défis que celle-ci doit surmonter. Les journalistes sont prêts à parler d'eux, de leur métier, de leur rapport à la réalité sociale, mais jusqu'à quel point? Au plan individuel, les dimensions des stéréotypes, des préjugés et du racisme symbolique, empruntées à Bourhis et Van Dijk, restent peu explorées. On les découvre par la bande; elles se posent par des comportements de façade, des réactions de défense et de caractérisation. Le poisson ne sait pas qu'il nage dans l'eau, dit un adage qui trouve ici sa plus parfaite expression. J'ai néanmoins pu explorer amplement le champ du savoir et des pratiques journalistiques. La reconnaissance du caractère négatif de la couverture de la communauté noire par les médias, l'adhésion plus ou moins forte au principe d'objectivité, le rapport des journalistes avec leurs sources (interlocuteurs), la conscience plus ou moins développée d'appartenir à une communauté et l'importance de raconter des histoires en journalisme constituent les principaux éléments sur lesquels reposent les bases de l'analyse. La dimension des normes et pratiques, largement couverte, ouvre la voie à une analyse de l'attitude des journalistes envers la communauté noire. Les matériaux sont en quantité et en qualité suffisantes pour donner lieu à l'élaboration d'une typologie des récits et des représentations sociales au sujet des Noirs dans les médias de masse, ce qui permettra de répondre à l'une des questions fondamentales soulevées par ce projet, à savoir: qu'est-ce que les journalistes racontent au sujet des Noirs dans les pages des journaux et les bulletins télévisés?

Trois journalistes blancs, deux journalistes noirs. Loin de moi l'idée de succomber à la tentation du profilage ethnique, mais toujours est-il que cette information sur l'origine des

participants mérite d'être soulignée. En effet, les deux journalistes noirs (Jean-Numa Goudou et Russell Ducasse) ont témoigné d'expériences personnelles et professionnelles différentes de celles de Caroline Touzin et Martin Bisailon. Stéphane Alarie fait figure d'exception à cet égard. Son expérience d'enquête «dans la peau d'un Noir» l'a amené à voir différemment les défis et les difficultés qu'affronte la communauté noire. Il a subi, à faibles doses, les manifestations de racisme et d'hostilité dont se plaignent les Noirs. MM. Goudou, Ducasse et Alarie ont été plus sensibles que les autres aux doléances exprimées par les membres de leur communauté. Seuls MM. Goudou et Ducasse se sont cependant montrés plus critiques concernant les mauvais coups des jeunes d'origine haïtienne au sein des gangs de rue, car ils subissent personnellement les effets pervers des mauvaises nouvelles publiées ou diffusées à ce sujet. Ils ont également été plus enclins à repérer des stéréotypes et des préjugés au sujet des Noirs dans les médias («comme Noir, oui, les Blancs pensent que cette communauté regorge de gangs de rue», dit M. Goudou). Par contre, les cinq répondants ont tous reproché aux membres de la communauté noire de formuler trop rapidement des accusations de racisme sur la place publique. Il s'agit là d'un réflexe journalistique usité.

En théorie, l'appartenance au groupe ethnique (noir ou blanc) est l'un des premiers terrains des représentations sociales (avec la famille et l'éducation). Elle a une incidence sur la façon des sujets de concevoir la vie en société et la réalité de la communauté noire. Il est ici question de représentations culturelles. Les journalistes blancs et noirs s'abreuvent à une sensibilité culturelle, à un réservoir de sens propre à leur communauté d'origine⁷. C'est un trait distinctif qui se traduit par une expression subjective. L'appartenance au groupe fournit aux journalistes une porte d'entrée sur la réalité sociale, elle leur permet d'asseoir en partie leur compréhension du réel. De leur côté, les journalistes blancs ont tendance à renvoyer le racisme, les stéréotypes et les préjugés aux catégories du passé: «Il y a dix ou quinze ans, je pense que ça avait plus tendance à être négatif»; «j'ai des collègues plus vieux qui couvrent les Noirs de façon raciste»; la communauté est «bien intégrée» aujourd'hui. L'amalgame

⁷ Encore faut-il prendre cette observation avec des pincettes. M. Goudou a grandi en Haïti, M. Ducasse au Québec. Il serait réducteur de les classer dans le même groupe. Le premier est aussi antillais que l'autre peut être nord-américain dans l'attitude, les préoccupations. À tout le moins, ils font partie aujourd'hui des Montréalais de souche haïtienne.

Noirs-gangs de rue semble également préoccuper davantage les journalistes noirs que les journalistes blancs. Les premiers s'inquiètent des retombées négatives de cette association pernicieuse entre les Noirs et la criminalité sur les membres de leur communauté, tandis que les seconds se réfugient derrière l'argument de la statistique et de la réalité «objective»: les protagonistes des faits divers sont de jeunes Noirs, et ces jeunes Noirs s'entretuent sur la place publique. Je me refuse cependant à réduire les opinions et attitudes des répondants à leur appartenance au groupe ethnique. Les comportements et les attitudes changent avec les situations, rappelle Windisch. Les journalistes interrogés ne sont pas différents des autres acteurs sociaux. Ils jouent des rôles différents en fonction des situations variées auxquelles ils sont confrontés dans la vie de tous les jours. La garde-robe de l'Homme est bourrée de costumes. D'ailleurs, la dichotomie entre journalistes noirs et journalistes blancs ne se traduit aucunement par l'expression de conceptions différentes du métier de journaliste. Au contraire, tous les professionnels de l'information se reconnaissent dans les grands principes journalistiques qu'ils essaient de respecter (objectivité, rigueur, etc). Ils revêtent tantôt des costumes différents (en ce qui a trait à l'appartenance ethnique), tantôt des costumes similaires (en ce qui a trait à l'adhésion à la communauté journalistique). C'est la preuve, encore une fois, de la pertinence des réflexions de Windisch.

L'échantillon non probabiliste a produit des résultats singuliers, c'est le moins qu'on puisse dire. La divergence des points de vue et des attitudes démontre l'importance d'un échantillonnage non-homogène dans les approches qualitatives. Ce n'est pas seulement à partir de la répétition des propos par plus d'un acteur qu'émergent les «vérités» scientifiques, mais aussi à partir de l'expression d'idées singulières. Les parcours atypiques et les discours divergents portent aussi le germe de la pensée savante. Aucun des journalistes interrogés ne ressemble à un autre, quoiqu'on retrouve des similitudes dans leurs pensées et des points de convergence entre eux sur certaines questions. Martin Bisailon est celui qui se questionne probablement le moins sur l'impact de la couverture de la communauté noire par les médias de masse⁸. Il a bien intégré les dogmes du *Journal de Montréal*: dénicher de la nouvelle, inédite de préférence, pour intéresser un lectorat de masse. Il a trouvé une position

⁸ Cela ne signifie pas qu'il soit fermé à l'autocritique. Pendant l'entretien, M. Bisailon s'est prêté sans ambages au jeu de la remise en question.

d'équilibre dans son travail. Affecté maintenant à la section économique du *Journal*, il n'a effectué qu'un bref séjour aux actualités générales et aux faits divers. À l'économie, il semble plus facile pour lui de proposer des histoires à connotation positive, des «portraits de réussite» parmi les leaders d'affaires de la communauté, un objectif qui lui tient particulièrement à cœur. Le regard qu'il porte sur la communauté noire repose sur des perceptions, voire des convictions. «C'est une communauté bien intégrée», dit-il. Les Montréalais d'origine haïtienne de 2^e ou 3^e génération qu'il a côtoyés durant sa carrière sont «instruits, éduqués, au fait de la politique et articulés pour la plupart, ont des commerces et participent à la vie économique». C'est une remarquable qualité que cet optimisme dans un métier qui s'abreuve aux mauvaises nouvelles et qui finit par produire des acteurs sociaux pessimistes ou cyniques. M. Bisailon reste émerveillé par la diversité, et c'est tout à son honneur. Cependant, les statistiques ne mentent pas. La population d'origine ou de descendance haïtienne compte environ 75 000 personnes au Québec, presque toutes domiciliées à Montréal. Dans son ensemble, la communauté noire tire de l'arrière selon tous les indicateurs de développement socioéconomique, d'après une étude du gouvernement du Québec intitulée *La pleine participation à la société québécoise des communautés noires* (2005). Le revenu moyen de la population noire est de 19 451 \$, soit 7674 \$ de moins que la moyenne pour l'ensemble de la population. Le taux de chômage atteint 17,1 %, soit un peu plus du double de la moyenne provinciale (8,2 %), bien que les communautés noires soient légèrement plus scolarisées que la moyenne québécoise. Les femmes chefs de famille monoparentale sont aussi plus nombreuses et plus pauvres que dans le reste de la société. Les commentaires de M. Bisailon forment l'expression d'un stéréotype favorable à la communauté noire. Son attitude démontre qu'il y a place à la subjectivité dans le métier de journaliste. Les opinions et les perceptions entretenues par l'acteur social qu'est le reporter ont une influence sur le traitement des sujets liés à la communauté noire. En effet, le stéréotype favorable de M. Bisailon se traduit par un certain type de couverture. Puisque la communauté est «bien intégrée», il n'y a pas lieu d'insister sur les situations d'inégalités socioéconomiques.

Je ressens par ailleurs chez lui une attitude de défense qui, selon Katz, constitue un mécanisme de protection pour éviter de prendre conscience de ses propres faiblesses ou de la

réalité extérieure, dans la mesure où celle-ci est menaçante. Cette attitude de défense se manifeste dans les segments de l'entretien portant sur l'insistance des médias de masse à couvrir la réalité sociale de la communauté noire en fonction de la criminalité et des gangs de rue. Selon M. Bisailon, le traitement des jeunes d'origine haïtienne à travers la couverture de presse axée sur le phénomène des gangs de rue n'est pas différent de celui que les Québécois de souche ont reçu dans les années 90 lors de la guerre des motards. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les rixes meurtrières entre gangs sont d'intérêt public.

En assimilant la réalité des gangs de rue aux bandes de motards criminels, il fait inconsciemment l'économie d'une réflexion à propos des effets pervers du travail des médias sur les jeunes Noirs. Cette réflexion est en effet «menaçante» quant au rôle et aux responsabilités des médias à l'égard des groupes minoritaires placés en situation d'exclusion ou de marginalisation. Le rapprochement entre les gangs de rue et les bandes de motards révèle également une attitude de caractérisation qui lui permet de classer le phénomène relativement nouveau des conflits entre gangs de rue en fonction d'opinions anciennes sur les bandes de motards.

L'attitude de caractérisation est également présente chez Caroline Touzin, journaliste affectée exclusivement aux faits divers à *La Presse* et, par conséquent, entraînée (malgré elle) dans une couverture de la communauté noire axée sur la délinquance et la criminalité. Tout comme M. Bisailon, elle effectue le rapprochement entre les gangs de rue et les gangs de motards, avec une bien faible conviction, voire une certaine dose de fatalisme. Mme Touzin semble «prisonnière» des faits divers, dont elle est à même de reconnaître les effets pervers. Elle voit bien qu'elle traite presque exclusivement des jeunes d'origine haïtienne à partir de leur implication dans la petite et la grande délinquance. Elle comprend le caractère préjudiciable de cette couverture, sans pour autant admettre qu'elle est personnellement habitée de stéréotypes ou de préjugés, ce qui ne semble pas être le cas par ailleurs. Mme Touzin discerne d'entrée de jeu le fait que l'expression «communauté noire», retenue comme définition pour les fins de cette étude, est un mot-valise, un fourre-tout qui ne rend pas justice

à la diversité de la mosaïque montréalaise⁹. À ce sujet, elle offre une réponse similaire à celle de Russell Ducasse et Jean-Numa Goudou, qui sont enclins à formuler eux aussi des nuances. Elle s'est retrouvée à traiter des gangs de rue par accident: «C'était une niche dans les faits divers qui n'était pas occupée», dit-elle.

Il y a chez elle un éveil aux distorsions résultant de sa propre couverture qui se traduit par des actions. Elle a cherché à élargir ses angles de couverture, à traiter de la prévention de la délinquance et de la lutte contre la pauvreté, deux phénomènes sous-jacents et complémentaires de la réalité des gangs. Elle a évité de mentionner à tout coup l'origine ethnique des accusés dans la couverture d'un procès pour trafic de drogue et gangstérisme impliquant les membres d'un gang de rue de Montréal-Nord, en dépit du fait que 14 des 15 accusés étaient des Noirs. Elle a choisi de mettre l'accent sur les individus et les actes qu'ils avaient commis, et pas seulement sur leur origine. Elle a également interviewé un «modèle positif» de la communauté, Harry Delva, le coordonnateur des programmes jeunesse à la Maison d'Haïti (une maison de jeunes du quartier Saint-Michel). Elle prend des mesures concrètes pour tenter d'atténuer la dissémination de stéréotypes sur les jeunes Noirs, dans le but d'éviter les associations entre les Noirs et la criminalité. Bref, elle est une complice involontaire d'un mode descriptif de la réalité sociale (les faits divers), foncièrement injuste et inéquitable. Bourdieu (1996, p. 21), a identifié les faits divers comme un genre propre «à déclencher des sentiments forts, souvent négatifs, comme le racisme, la xénophobie, la peur-haine de l'étranger». Par leur structure antagonique, divisant le monde entre bons et méchants, agresseurs et victimes, par leur insistance sur le drame, le sordide et le sensationnel, par leur incapacité à remonter la filière du crime jusqu'à ses racines systémiques, les faits divers constituent d'importants voies de diffusion des stéréotypes et des préjugés portant non seulement sur les membres de la communauté noire, mais aussi sur tous les acteurs et les groupes de la société qui tombent sous leur tutelle. À la décharge des

⁹ J'ai retenu le terme de «communauté noire» comme une expression «englobante» couvrant la réalité d'une multitude d'acteurs sociaux ayant la peau noire. En aucun cas n'ai-je eu l'intention d'occulter ou de négliger l'apport des multiples communautés issues des pays nord-américains, antillais et africains au tissu social québécois. Au sujet du racisme, de gangs de rue ou de discrimination, les médias parlent spontanément des «Noirs» en spécifiant rarement le pays d'origine. L'usage arbitraire du terme «communauté noire», d'un point de vue scientifique, facilite donc l'expression large et libérale des journalistes à ce sujet.

journalistes, ils ne se portent pas toujours volontaires pour effectuer ce travail de sape, comme l'illustre le cas de Mme Touzin. Les contraintes organisationnelles qui semblent peser sur la journaliste sont représentatives du caractère inextricablement réducteur des faits divers: ils ne font pas de place, ou si peu, aux bonnes nouvelles. Elle le dit elle-même: les modèles positifs ne génèrent pas le même intérêt dans l'actualité que les faits divers qui se déroulent jour après jour sur le territoire de Montréal. La spécialisation prend les allures d'une condamnation. En faisant carrière dans un secteur comme les faits divers, un journaliste fait son lit avec la Grande Faucheuse, les stéréotypes et les préjugés... qu'il le désire ou non.

Stéphane Alarie est un cas particulier. Il n'est jamais revenu tout à fait de son expérience «dans la peau d'un Noir». À preuve, cinq ans après cette enquête originale, il est toujours sollicité pour donner des conférences sur les questions de racisme et de discrimination. C'est d'ailleurs en raison de cette expérience qu'il s'est retrouvé dans l'échantillon de cette recherche. Il est replongé régulièrement dans cette investigation qui, de son propre aveu, ne constitue pas le temps fort de sa carrière¹⁰. L'enquête intitulée «Sept jours dans la peau d'un Noir» s'est conclue sur un constat assez positif de la réalité de la communauté noire. Certes, il y a des manifestations de racisme et d'exclusion au sein de la société, mais il s'agit de comportements relativement isolés, a-t-il observé. Il n'en demeure pas moins que M. Alarie a vécu, aux premières loges, des situations de rejet, de discrimination et de racisme, notamment dans la recherche d'un emploi et d'un logement et dans la fréquentation de lieux publics comme les bars. De tous les journalistes interrogés, il est celui qui relie le plus fréquemment les phénomènes de criminalité et de délinquance qui affectent les jeunes d'origine haïtienne aux problèmes socioéconomiques de la collectivité. À titre de directeur adjoint au *Journal de Montréal*, il est aujourd'hui bien placé pour exercer une influence sur les reporters qui traitent de la question des Noirs. Ces derniers forment une partie importante de la mosaïque montréalaise, majoritairement francophone, et constituent de ce fait des lecteurs potentiels du quotidien. Il lui semble donc nécessaire de parler à la fois de leurs bons coups et de leurs mauvais coups. Dans son esprit, la couverture de presse doit traiter autant de la criminalité attribuée aux gangs de rue (essentiellement des membres des

minorités ethniques) que des conditions d'émergence des gangs (pauvreté, désœuvrement, abandon familial, exclusion). «Mon travail m'a beaucoup ouvert aux difficultés d'intégration, aux difficultés économiques», dit-il. Si quelqu'un insiste sur la criminalité chez les Noirs, il lui suggère tout de go de s'intéresser aux racines du problème.

Dans cette perspective sociologique, la couverture de la communauté noire devient ici la porte d'entrée à une compréhension étendue des dynamiques d'intégration et d'exclusion sociales. M. Alarie entretient au moins un stéréotype à l'égard des Noirs. Ils seraient trop respectueux de l'autorité et ils seraient donc moins aptes que les autres à exercer le métier de journaliste, car il s'agit d'un domaine dans lequel il faut constamment remettre en question, critiquer et dénoncer l'ordre établi. La question de l'embauche des journalistes noirs dans les salles de rédaction ne lui a jamais été posée; il a néanmoins pris les devants pour répondre à une hypothétique critique qui pourrait être formulée contre *Le Journal de Montréal* au sujet de l'absence de diversité au sein de l'équipe de journalistes. Si *Le Journal de Montréal* ne dispose pas de journalistes noirs, ce n'est donc pas faute d'avoir essayé. Quoiqu'il en soit, «l'honnêteté intellectuelle» et «l'honnêteté journalistique» (la sienne et celle des collègues) empêcheraient les stéréotypes et les préjugés de s'infiltrer dans les médias.

Au-delà de ce louable effort pour rééquilibrer le discours médiatique sur la communauté noire, Stéphane Alarie ne cultive pas un préjugé favorable aux Noirs. Il ne se sent pas investi d'une responsabilité ou d'une mission sociale particulières, exception faite de celle qui consiste à dénoncer les situations inacceptables (racisme, injustice, discrimination) pouvant affecter n'importe quel groupe de la société. Pour tout dire, il «fait un journal pour être lu». Un journal qui en fera voir de toutes les couleurs à son lectorat au gré de l'actualité quotidienne. Comme bon nombre de journalistes, Stéphane Alarie a une vision instrumentale de son rapport avec les acteurs sociaux (qu'il s'agisse de Noirs ou de n'importe qui d'autre). À quoi sert leur histoire? Qu'est-ce que leur expérience subjective et personnelle peut bien révéler comme réalité objective concernant le plus grand nombre? Ce sont là des questions qui habitent quotidiennement les reporters munis d'un calepin, d'une enregistreuse ou d'une

¹⁰ M. Alarie est fier de l'enquête qu'il a accomplie. Il garde cependant un vif souvenir de sa couverture d'événements internationaux, notamment le tsunami en Indonésie, la révolte populaire en Haïti et l'invasion américaine de l'Afghanistan.

caméra. Ceux-ci n'évoluent pas dans l'éther philosophique de l'interaction de la coconstruction des mondes; ils cherchent la meilleure personne disponible qui va leur livrer la meilleure histoire possible, dans les meilleurs délais.

Russell Ducasse, journaliste au réseau de télévision TQS, est «possédé» par le rituel narratif, pour reprendre l'expression de Carey. En télévision, le pouvoir de l'image est déterminant. Les personnes qui passent à l'écran doivent se montrer cohérentes et bien s'exprimer. Par un propos incisif, clair et concis, elles doivent compléter le portrait déjà offert par les images, voire parfois *servir* d'images elles-mêmes. À ce jeu de construction de la réalité, les «sources» spontanées, colorées et stéréotypées sortent gagnantes: la mère haïtienne en larmes, le jeune accoutré comme un *gangster* du *rap*, etc. «On les recherche inconsciemment, ces stéréotypes», avoue M. Ducasse. En voilà un autre qui est entraîné contre son gré dans les rouages de la réactivité sociale inhérente aux faits divers. Tout comme Caroline Touzin, Russell Ducasse est «piégé» par la matrice narrative des faits divers. Alors que la première perpétue l'association Noirs-gangs de rue, le second fournit aux auditeurs de TQS des images conformes aux stéréotypes les plus répandus. La controverse et l'émotion constituent les bougies d'allumage du reportage télévisé: c'est la «dictature de l'Audimat», selon le terme de Bourdieu. Selon la logique de l'information spectacle, qui est présente dans la presse écrite et électronique, les médias visent le plus gros dénominateur commun pour faire le plein de lecteurs, téléspectateurs ou auditeurs. Ils renvoient donc à leurs clientèles respectives une image de la réalité sociale qui est conforme à leur attentes au lieu de remettre en question les idées reçues.

Contrairement à Caroline Touzin, Russell Ducasse a cependant réussi à sortir de ce cycle. Il est parvenu à éviter des sujets liés aux membres de sa communauté (les Québécois d'origine haïtienne) durant sa carrière. Il partage aujourd'hui son temps entre le journalisme sur le terrain et la réalisation de reportages à TQS, d'une part, et la réalisation de documentaires à compte d'auteur, d'autre part. Dans ce deuxième rôle de réalisateur télé, il aspire à influencer ses collègues dans la couverture des sujets liés aux Noirs, à l'instar de Stéphane Alarie. M. Ducasse représente un modèle positif pour la communauté haïtienne de Montréal, avec laquelle il entretient d'ailleurs des contacts étroits. En février 2008, il a été l'une des principales têtes d'affiche d'une soirée-bénéfice organisée en collaboration avec la

Fondation des médecins canado-haïtiens, et il a été honoré par le Regroupement jeunesse en action pour l'image positive de sa communauté qu'il projette. L'hybride culturel est en parfaite position pour migrer entre les mondes du journalisme et de la communauté haïtienne. C'est de cette souplesse, de cette facilité d'adaptation, de ce métissage et de ses compétences de reporter que lui vient sa position d'influence. Par conséquent, il semble habité d'une relative sérénité envers son métier.

De l'aveu de Russell Ducasse, un «redresseur de torts» sommeille en lui. «Il y a toujours cette volonté de dire: "Ah! J'aimerais ça que ma communauté paraisse bien"», dit-il. À titre de journaliste, il réussit à mettre en veilleuse ce redresseur de torts, grâce à la posture de l'objectivité et aux pratiques journalistiques que le concept introduit (rigueur, équité et pluralité des points de vue). Dans son rôle de réalisateur, il se trouve en position de force pour infléchir ou modifier le traitement normal des choses... sans compromettre sa réputation en étant associé personnellement et directement à la mise en ondes de reportages tendancieux ou partisans auxquels il refuserait de s'associer de toute façon. Il se montre également très sensible à sa propre subjectivité, qu'il arrive à tempérer grâce au recours à l'objectivité. C'est une constante chez tous les participants interrogés: l'observance du principe journalistique de l'objectivité leur donne l'impression bien réelle de se prémunir contre leur propre subjectivité, leurs propres stéréotypes et leurs propres préjugés, le cas échéant.

Tout comme Jean-Numa Goudou, Russell Ducasse souligne quelques-uns des stéréotypes sur les Noirs que véhiculent les médias de masse (la mère haïtienne en pleurs, le jeune automatiquement membre d'un gang de rue, l'Africain dont les propos, même en français, seront accompagnés de sous-titres dans les reportages des grands réseaux). Le fait d'indiquer systématiquement la race d'une personne accusée d'un crime, même lorsqu'elle a été arrêtée et qu'elle ne fait plus l'objet d'un avis de recherche par les policiers, constitue par ailleurs un préjugé, selon lui. M. Ducasse fournit des explications de deuxième et de troisième degrés au sujet des stéréotypes sur les Noirs que perpétuent les médias de masse. Ces stéréotypes sont l'expression d'une méconnaissance ou d'une peur de l'autre, deux comportements humains naturels qui sont à la base de la xénophobie. La question consiste à se demander si les journalistes sont personnellement xénophobes ou bien s'ils ne font qu'entretenir et perpétuer la fibre xénophobe de leurs lecteurs et auditeurs.

Jean-Numa Goudou prend les allures du nouvel arrivant, bien qu'il soit établi au Québec depuis cinq ans et qu'il se définisse comme «un élément culturel mondial». Élevé en milieu rural à Haïti, il a migré à Port-au-Prince pour y faire sa vie de jeune adulte, avant d'émigrer au Canada vers l'âge de 35 ans, ce qui fait de lui un Nord-Américain, un Québécois d'expression française, s'il faut tomber dans le jeu des expressions identitaires alambiquées à la manière de ce que propose la commission Bouchard-Taylor. Immigrant de première génération, il est encore intimement lié à la communauté haïtienne de Montréal. Durant l'entrevue, il évoque plusieurs fois les leaders de la collectivité (le policier Jean-Ernest Célestin, l'instructeur d'arts martiaux Ali Nestor Charles, etc.). Cette communauté lui fournit les codes nécessaires pour interpréter la réalité sociale. Des codes qui ne sont pas toujours complémentaires et qui, parfois, vont à l'encontre des codes du groupe majoritaire. Jean-Numa Goudou aspire à devenir un type individualiste comme dans la définition de Berger et Luckmann, qui serait capable de migrer d'un monde social disponible à un autre (de la collectivité haïtienne de Montréal aux médias de masse.)

Il est noir, il est Haïtien d'origine, mais tout cela n'a rien à voir avec la profession qu'il exerce. M. Goudou adhère à une vision des plus strictes de l'objectivité, dans la droite tradition nord-américaine du journalisme moderne. Du moins, l'affirme-t-il. Raconter des histoires? Jamais. L'information-spectacle? Non. «Moi, je suis là pour informer. Je suis là pour savoir ce qui s'est passé, quand, où et comment», dit-il. Pourtant, il éprouve des difficultés à franchir la porte des médias de masse et à occuper un poste permanent qui soit à la hauteur de son talent et de ses ambitions. Dès ses études, au baccalauréat en journalisme à l'UQAM, il a vécu ce qu'il interprète comme des situations d'ostracisme et de rejet par ses pairs¹¹. Les difficultés qu'il a rencontrées démontrent que les étudiants en journalisme (de futurs reporters) ne sont pas imperméables aux préjugés et aux stéréotypes. Ces étudiants opèrent des distinctions entre le *nous* et les *eux*. M. Goudou affirme à maintes reprises que la couleur de sa peau est une contrainte dans l'exercice du métier de journaliste au Québec. «On doit toujours se surpasser», dit-il. Il est persuadé que les Noirs n'ont aucune marge d'erreur

¹¹ Cette allégation n'a pas été vérifiée auprès des personnes concernées. J'ai choisi de mener une investigation scientifique, pas une enquête de police. Les entretiens sont révélateurs de ce qui compte et de ce qui est important aux yeux des participants.

dans les salles de rédaction, un discours étrangement similiaire à celui de certains militantes féministes.

L'expression de stéréotypes n'est toutefois pas l'apanage des journalistes blancs. Jean-Numa Goudou attribue aux Blancs une propension généralisée à penser que la communauté noire regorge de gangs de rue. C'est le Noir qui parle dans sa toute première réponse de l'entrevue. L'instant d'après, il tempère aussitôt son propos. Le journaliste en lui se dissocie du Noir, et le souci de rigueur et d'équité prend le dessus sur le stéréotype. «Comme journaliste, je m'amène à penser que tous les Blancs ne sont pas les mêmes et que tous les Noirs ne sont pas les mêmes. On ne peut pas mettre tout le monde dans le même panier.» Sur la question des stéréotypes véhiculés dans les médias de masse au sujet des Noirs, M. Goudou constate l'évidence. La couverture des faits divers est axée sur le phénomène des gangs de rue qui, à leur tour, sont décrits par les médias comme des regroupements de jeunes majoritairement noirs qui sont plus ou moins organisés et plus ou moins violents. Conclusion? Les médias véhiculent bel et bien des stéréotypes négatifs sur les Noirs. À l'instar de Russell Ducasse, Jean-Numa Goudou relie les stéréotypes à l'ignorance, à la peur de l'autre et à la xénophobie. Il substitue le terme de «cliché» à celui de «stéréotype», mais il parle de la même chose. Il fournit même une explication rationnelle de cet état de fait: la peur, c'est vendeur. Elle fait vendre des journaux et mousser les cotes d'écoute des grands réseaux de télévision. Elle paralyse autant qu'elle rassure la population, en traduisant l'«étrange» en des termes familiers et accessibles. M. Goudou s'interroge enfin quant à l'incidence de ces clichés sur les croyances populaires et aux difficultés d'intégration que pourraient éprouver en conséquence les membres de la communauté noire.

La subjectivité des journalistes se manifeste dans la prise de décisions sur les sujets à couvrir et les sujets à négliger et sur l'angle du traitement qui sera réservé à chacun d'entre eux. «La sélection des nouvelles, c'est assez subjectif. [...] On décide que ça ne va pas intéresser les gens. On le décide parce qu'on le pense!», dit M. Goudou avec un sens évident de la formule, qui n'est pas dépourvu de justesse pour autant. M. Goudou est peut-être plus conscient que d'autres du caractère intrinsèquement subjectif du choix des nouvelles, car il n'appartient pas au groupe de référence qui est le destinataire des représentations sociales sur la communauté noire. Les postes décisionnels dans les salles de rédaction canalisent

l'expression subjective et lui confèrent un statut objectif. Une fois traitée, passée à la moulinette de l'objectivité et recrachée aux lecteurs et aux auditeurs, la réalité sociale acquiert le statut de nouvelle et de facticité objective¹². Ces postes seraient si importants dans le choix et l'orientation des nouvelles que Russell Ducasse est persuadé que le portrait des Noirs brossé par les médias de masse ne changera pas tant et aussi longtemps que des journalistes noirs n'accéderont pas aux plus hautes sphères de direction dans les salles de rédaction.

3.2 L'hypothèse confrontée au terrain

Avant de pousser plus loin la réflexion sur les représentations sociales à l'œuvre dans les médias de masse québécois et sur la construction de sens, il y a lieu de rappeler sommairement les balises de cette recherche telles que formulées dans l'hypothèse. Cette hypothèse postule que le discours journalistique (le reportage) est une construction de sens fondée sur les valeurs dominantes du système social, valeurs intériorisées et partagées par les journalistes insérés au sein d'une communauté interprétative. Selon ce modèle théorique, le reportage est alimenté à la fois par le savoir journalistique (stock de connaissances, expérience de vie et valeurs des reporters) et les pratiques journalistiques (règles éthiques et déontologiques observées collectivement), les valeurs dominantes du système social et la communauté interprétative des journalistes. À la lumière des entretiens semi-dirigés réalisés avec cinq journalistes qui travaillent dans les médias de masse francophones, l'hypothèse se trouve en partie validée et en partie invalidée. Précisément, des pans de l'hypothèse trouvent leur confirmation, d'autres, non, tandis qu'il n'y a pas assez de matériaux disponibles pour que soient tirées des conclusions sur certains concepts théoriques.

¹² La classe des décideurs et les processus décisionnels à l'œuvre dans les salles de rédaction n'ont pas fait l'objet d'un examen particulier dans cette recherche, si bien que les pistes de réflexion restent limitées dans ce domaine. Certes, Russell Ducasse et Stéphane Alarie jouent maintenant des rôles décisionnels dans leurs salles respectives, mais c'est d'abord et avant tout au sujet de leur travail de journaliste qu'ils ont été interrogés.

Tout d'abord, le discours journalistique est bel et bien une construction de sens. Les journalistes se racontent des histoires au sujet de la communauté noire, qu'ils transmettent à leur tour à leurs lecteurs et à leurs auditeurs. Ils se sont formé une image relativement homogène de cette communauté, en dépit de son caractère hétérogène. Selon les données du recensement de 2001, la communauté noire est composée de 152 200 personnes au Québec, dont 92 % vivent dans la région métropolitaine de Montréal. On dénombre 62 000 personnes (74,4 % du total) issues des pays des Caraïbes et des Bermudes et 17 090 personnes issues des pays de l'Afrique (20,6 %). Il y a 74 500 citoyens d'origine ou de descendance haïtienne, ce qui en fait le contingent le plus important, il est vrai. Dans son ensemble, la communauté noire de la province est composée de 41 % de personnes qui sont nées au Canada et de 54 % de personnes qui y ont immigré, tandis que les 5 % restants regroupent des détenteurs d'un statut de résident permanent. Les médias de masse transmettent essentiellement des informations liées aux conflits endogroupes (rixes entre gangs de rue) et exogroupes (difficultés d'intégration, racisme). Les composants ou ingrédients de ces histoires sont tellement évidents que les journalistes interrogés les discernent en amont, et ils cherchent parfois à désamorcer la diffusion ou la rédaction de reportages à connotation négative en proposant d'autres angles de couverture. Non seulement reconnaissent-ils leur propension à raconter des histoires, mais ils cherchent aussi à en atténuer la portée négative, en fonction de leurs connaissances, de leurs expériences antérieures et de leurs valeurs.

Pour en revenir à l'hypothèse, elle suppose que la construction de sens opérée par les journalistes repose sur les valeurs dominantes du système social. Les entretiens ont permis de repérer de certaines valeurs professionnelles partagées par les journalistes, notamment le souci de rigueur et l'adhésion (plus ou moins servile) au principe d'objectivité, soit deux valeurs dominantes de leur groupe d'appartenance (la communauté interprétative des journalistes). Les valeurs personnelles des journalistes ressortent peu de ces entretiens. Leurs connaissances, leurs expériences de vie et leurs valeurs jouent certainement un rôle dans le choix des sujets et les angles de couverture. Il n'y a qu'à penser aux remarques formulées par Russell Ducasse et Jean-Numa Goudou, au sujet des stéréotypes et préjugés dont ils sont eux-mêmes victimes à l'occasion, pour se convaincre que la couleur de la peau colore (qu'on me pardonne le jeu de mots) nos perceptions de la réalité sociale. Des reporters qui ont baigné

dans la diversité culturelle dès leur jeunesse, années formatrices s'il en est, n'envisagent pas les questions touchant la communauté noire de la même manière que d'autres collègues provenant de milieux plus homogènes. Au-delà de ces constats que je pourrais décliner sur plusieurs pages, il n'y a pas de preuves que les valeurs personnelles des journalistes s'immiscent directement dans les reportages au point d'en teinter le contenu. Autrement dit, ce n'est pas l'individu-journaliste qui parle à travers le reportage, mais le journaliste-individu. Le récit journalistique n'est pas un monologue, une œuvre polémique ou une longue diatribe qui prend ses libertés avec les faits. C'est un récit culturellement socialement construit à partir de matériaux factuels auxquels les reporters prêtent un caractère de véracité. Les pratiques (objectivité, rigueur, etc.) font office de filets de sécurité.

Quant aux valeurs dominantes du système social, il aurait fallu davantage de précisions, dans le dispositif théorique et dans la conduite des entretiens, pour cibler le concept. Outre le fait que les journalistes interrogés appartiennent tous à des médias de masse dont la mission est d'informer le plus grand nombre de lecteurs ou d'auditeurs possible, il n'a pas été vraiment question de la notion de système social. Le jeu des influences mutuelles et réciproques entre les journalistes et leur milieu social n'a été que faiblement abordé lors des entretiens, juste assez pour affirmer une vérité de La Palice: les reporters sont influencés par leur milieu social, qu'ils influencent à leur tour. Il reste néanmoins un mince créneau pour l'analyse des relations entre les acteurs individuels que sont les journalistes et l'un de leurs principaux milieux d'appartenance, la communauté journalistique.

Cette communauté des journalistes constitue bel et bien une communauté interprétative comme l'entend Zelizer. Les journalistes forment un groupe «uni par ses interprétations partagées de la réalité» (Hymes), du moins en ce qui a trait à la question des pratiques journalistiques. À quelques nuances près, les règles éthiques et déontologiques sont les mêmes pour tous les journalistes interrogés. Bien qu'ils ne soient pas tous friands de la narration (*storytelling*), les journalistes reconnaissent également l'existence et l'importance des procédés narratifs dans le récit journalistique, ce qui constitue un autre élément de la communauté interprétative de Zelizer. Contrairement à ce qu'affirme l'auteure américaine, le fait «d'être professionnel» ne constitue pas nécessairement un «mot de code» pour cacher «des mécanismes élaborés par lesquels est construite la réalité». Il n'y a pas de volonté

manifeste, chez les journalistes interrogés, de cacher quoi que ce soit sur la construction de la réalité. Les journalistes semblent plutôt indifférents à la dimension constructiviste de leur métier. C'est comme s'ils ne faisaient pas le lien entre les histoires qu'ils racontent et la construction de la réalité, car à leurs yeux le récit journalistique est toujours basé sur des faits.

L'influence que les membres de cette communauté interprétative exercent les uns sur les autres, et donc sur le savoir journalistique (stock de connaissances, expérience de vie et valeurs des reporters), a pu être établie indirectement. L'adhésion à des cercles sociaux, les liens d'amitié et d'autres formes de contacts intraprofessionnels ne sont pas en nombre suffisant pour que soient tirées des conclusions affirmatives. Par contre, il y a quelques pistes indiquant que les journalistes exercent une influence les uns sur les autres. Les personnes en position d'autorité, dans une salle de rédaction, jouent un rôle de premier plan dans le choix et le traitement des sujets. Les répondants leur attribuent un réel pouvoir sur l'orchestration de l'ordre du jour médiatique. Van Dijk a vu juste. Le choix des sujets exprime aussi «les réseaux complexes d'idéologies culturelles, sociales et politiques». Faute d'avoir étudié le contexte organisationnel des salles de rédaction, je ne peux cependant tirer des conclusions valides à ce chapitre.

Par ailleurs, les journalistes s'échangent, consciemment ou non, des clefs pour se constituer une interprétation du monde et pour offrir des représentations de ce monde à leurs lecteurs ou à leurs auditeurs. À titre d'exemple, la communauté interprétative délimite les contours de ce qui mérite de faire partie de la réalité ou d'en être exclu. À preuve, les journalistes s'intéressent aux Noirs pour les mêmes raisons, les gangs de rue, dont ils traitent avec abondance, et ils négligent les mêmes réalités sociales (les bons coups de la communauté ou les «histoires positives»). Il suffit de voir l'uniformité et l'homogénéité de la couverture de la minorité noire (et de bien d'autres sujets) par les médias pour comprendre à quel point les journalistes sont influencés par leurs concurrents. Il existe au sein de la profession une mentalité de troupeau bien réelle, que les entretiens effleurent à peine. Le fait que les détenteurs d'autorité (pupitreurs, directeurs de l'information et leurs adjoints) et les journalistes soient issus pour la plupart du même creuset (la majorité blanche francophone) n'est pas étranger à cette uniformité. Par contre, la toile des influences est beaucoup plus

vaste et est soumise à d'éternelles reconfigurations. Cet hybride culturel qu'est le journaliste est en mesure de s'insérer dans un groupe et un autre. Les attitudes des journalistes ne sont pas fixes, comme en témoignent notamment les expériences de Caroline Touzin et de Stéphane Alarie (au contact de la communauté noire, ils ont cherché à élargir leurs angles de couverture). Polymorphe et porteur d'identités multiples, le reporter est exposé à toutes sortes d'influences qui finissent par le traverser. Dans la tradition des médias de masse nord-américains, il doit cependant demeurer un observateur neutre, objectif et rigoureux de la réalité sociale. Ce sont peut-être ces traits de caractère distinctifs qui conduisent les journalistes à faire fi de la construction de la réalité, comme le suggère Zelizer.

Il découle de ce qui précède que la première hypothèse sectorielle est partiellement invalidée¹³. Les opinions des journalistes n'ont pu être sondées en profondeur au moyen du dispositif théorique (entretiens semi-dirigés). Dès lors, il devient périlleux d'analyser la façon dont les journalistes se laissent influencer par leurs opinions, dans le traitement de la communauté noire. Les journalistes se laissent influencer par leur communauté, ou plutôt par les règles et les pratiques dont s'est dotée ladite communauté. Les multiples références des participants à la rigueur, à l'objectivité et à la neutralité en témoignent. Les reporters sont ainsi soudés par une vision commune de leur rôle, de leurs devoirs et de leurs responsabilités dans une société démocratique. La deuxième hypothèse sectorielle y trouve sa pleine confirmation. Qu'ils le veuillent ou non, les journalistes perpétuent des stéréotypes sur la communauté noire, bien qu'ils n'entretiennent pas personnellement de préjugés défavorables aux Noirs, au contraire. C'est un peu comme si les effets de leurs reportages et les effets de la diffusion de masse échappaient à leur contrôle. Aucun journaliste ne peut être tenu pour seul responsable du propos d'ensemble, mais chaque journaliste apporte sa modeste contribution à ce propos. Le discours journalistique sur la communauté noire est donc une construction culturelle, un récit qui puise allègrement dans les procédés narratifs (*storytelling*) dans le but

¹³ Les hypothèses sectorielles sont les suivantes: d'abord, les journalistes se laissent influencer à la fois par leurs opinions personnelles et par celles de leur communauté interprétative dans le traitement de la minorité noire; ensuite, les reportages sur la minorité noire constituent des constructions culturelles réalisées au moyen de procédés narratifs dont le résultat ultime, désiré ou non, est de perpétuer les stéréotypes et les préjugés à l'égard de cette communauté; enfin, le discours journalistique sur la minorité noire est un exercice de sens commun (pensée profane) contribuant à légitimer l'ordre social existant.

de rendre compte de la communauté noire, une réalité sociale méconnue, en des termes connus. Ce discours est un exercice de sens commun, comme le suppose la première partie de la troisième et dernière hypothèse sectorielle. De là à affirmer que les journalistes contribuent à légitimer l'ordre social existant, il y a tout un pas que je m'avoue incapable de franchir. Contrairement à la situation observée par Van Dijk dans les médias européens, le racisme et la discrimination sont vivement pris au sérieux par les reporters interrogés. Il n'existe pas, au sein des médias de masse québécois, un climat de tension raciale comparable à ce qui existe en sol européen. Les médias québécois ont développé une relation instrumentale avec les membres de la communauté noire: ils représentent à la fois un potentiel de nouvelles et un auditoire ou un lectorat potentiels. La marginalisation de la communauté noire, les pratiques journalistiques et le manque de sensibilité des reporters aux représentations symboliques, comme le suggère Pietikäinen, ont pour effet combiné de concourir tous à la perpétuation des stéréotypes au sujet des Noirs. Les journalistes forment un rouage — et non le mécanisme en entier — de ce phénomène social. Il faudrait des compléments à cette investigation, dans une démarche de triangulation des données, pour asseoir la validité de la troisième hypothèse sectorielle. Notamment, des études complémentaires sur l'accueil que la communauté noire réserve au discours médiatique à son sujet devraient être envisagées.

Pour autant, le schéma de Stoiciu ne perd pas de sa pertinence. Les médias sont porteurs des représentations collectives et des opinions dominantes. Une part de pensée profane ou de sens commun entre dans les connaissances des journalistes. Ceux-ci restent dans l'esprit du temps. Si les gangs de rue constituent la priorité numéro un de la police, ils susciteront également l'attention soutenue des médias de masse. Le portrait que ces médias dressent de la communauté noire ne surprend pas. Il y a de la nouveauté, mais pas d'inédit. Presque toutes les fois que les médias traitent de la communauté noire, ils offrent tout au plus un nouvel épisode de la même vieille histoire de cohabitation et d'intégration difficiles. Les entretiens prouvent que le journaliste n'est pas différent du sociologue, de l'historien ou de n'importe quel autre libre-penseur. Il puise dans le réservoir de sens de sa communauté. M. Goudou en offre le plus bel exemple. La pensée savante, ou encore le savoir académique, constitue le pôle auquel les journalistes interrogés renvoient le moins souvent. L'esprit du temps et l'expérience sensible (stock commun des connaissances) ainsi que les

représentations collectives et les idées reçues (propositions spécialisées) semblent mobiliser davantage la réflexion journalistique. Les journaux et les bulletins de nouvelles constituent, indirectement, «des moyens de justification et de légitimation des idéologies et groupes en présence», comme le suppose Stoiciu. À tendre le micro à l'un et à l'autre par souci d'objectivité, il va de soi que l'acteur social le plus fort, le plus tenace et le mieux organisé pour faire entendre son point de vue l'emportera sur les autres acteurs sociaux. À cet égard, les institutions, les décideurs et les groupes de pression structurés seront toujours en position de force. C'est notamment le cas des corps policiers dans les reportages de faits divers sur la communauté noire. Il est cependant évident, à la lumière des entretiens, que les journalistes ne souhaitent pas participer volontairement à ce jeu. Les allers et retours entre les trois pôles du schéma caractérisent bien le parcours des reporters. Au mieux, le journaliste est un cartographe plus ou moins outillé qui balise la réalité sociale, parfois en devançant la colonne des explorateurs, parfois en accompagnant ou en rattrapant la société déjà lancée dans une expédition sociale quelconque.

3.3 Les représentations sociales en journalisme: une réflexion personnelle

Jodelet (1989) offre une définition des représentations sociales sur laquelle je reviens brièvement, en la transposant à la couverture de la communauté noire par les journalistes. La représentation sociale devient ainsi, dans cette définition transformée, «une forme de connaissance» sur la communauté noire, «socialement élaborée» par des journalistes entre eux et en interaction avec leurs sources. Cette connaissance est ensuite «partagée» par les journalistes et communiquée à leurs lecteurs et à leurs auditeurs dans le langage usuel du récit journalistique. Sa «visée pratique» consiste à ordonner la réalité sociale méconnue de la communauté noire en des termes qui seront familiers au groupe majoritaire. Cette reformulation de la définition englobe l'idée d'Abric selon laquelle la représentation est instigatrice de conduites en même temps qu'elle permet leur justification.

Les contraintes de temps et d'espace sont constantes en journalisme. Elles ne devraient jamais servir d'excuse et elles ne sont d'ailleurs jamais évoquées par les journalistes pour justifier leur conduite. C'est une réalité incontournable avec laquelle les

reporters apprennent tous à vivre, et je m'inclus dans le lot. Par conséquent, les contraintes de temps et d'espace sont rarement envisagées lorsque vient le temps de remonter aux sources des représentations sociales véhiculées dans les médias de masse. Ces contraintes, bien réelles, ajoutent une couche d'explications aux raisons pour lesquelles les journalistes fonctionnent par représentations. Elles donnent un sens à l'énoncé selon lequel les représentations visent à rendre compte de la réalité sociale en des termes connus. Un tel besoin est d'autant plus criant que les journalistes manquent toujours de temps et d'espace pour aller au fond des choses. Les réalités sociales se doivent d'être présentables et présentées brièvement. Un reportage ou une série de reportages (dans les journaux comme à la télévision) ne valent pas un ouvrage littéraire ou un documentaire. Clairs, succincts et concis: ils vont droit au but, ils présentent des enjeux que les lecteurs et les auditeurs pourront assimiler rapidement. La représentation est donc un moyen, pour le journaliste, d'ordonner la masse d'information mise à sa disposition et de lui attribuer un sens grâce à un système cohérent et stable que partagent à la fois les reporters et leur public cible¹⁴. Bognoux (2006) insiste, dans *La Crise de représentation*, pour rappeler que les «représentations médiatiques» relèvent aussi de valeurs comme la proximité, l'affectivité et la bonne communication. Pour qu'elle mérite son nom, l'information se doit d'être compatible avec notre monde propre et notre culture. En même temps, ces médias de masse que le philosophe nomme des «appareils d'information» infligent des simplifications «à la complexité, parfois impensable, du réel».

En journalisme, la simplification n'est pas nécessairement une forme de simplisme. Les médias de masse ne sont pas des entités statiques, et les actions et attitudes de leurs représentants, les journalistes, sont en constante évolution. Les médias pénètrent parfois dans l'univers des gangs de la communauté noire, ils soulignent à l'occasion les difficultés d'intégration de la jeunesse et les inégalités socioéconomiques de la communauté avec une telle profondeur, une telle sensibilité et une telle rigueur qu'ils atteignent l'enviable statut de sociologues du quotidien, voire d'anthropologues de la vie courante. C'est dans l'enquête et

¹⁴ Je peux témoigner du vertige de l'inconnu. La survie à long terme d'un journaliste dépend de sa capacité d'expliquer et d'analyser rapidement les grands enjeux de l'heure... et de recommencer le lendemain sans perdre sa contenance. Les représentations atténuent ce vertige, en amoindrissant le double déficit de temps et de connaissances du journaliste.

l'investigation, là où le critère du temps s'évapore et où la course à l'instantanéité s'estompe, que les journalistes assument pleinement leur mission.

Quoi qu'il en soit, les médias de masse sont de puissants incubateurs de représentations sociales. Ils partagent avec l'œuvre littéraire et l'œuvre cinématographique un socle fondateur, soit un insatiable appétit pour le conflit. Dans la dualité et l'antagonisme réside la matière première de toute histoire digne d'intérêt. Des groupes qui ne sont pas toujours homogènes le deviennent dans l'Je peux témoigner du vertige de l'inconnu. La survie à long terme d'un journaliste dépend de sa capacité d'expliquer et d'analyser rapidement les grands enjeux de l'heure... et de recommencer le lendemain sans perdre sa contenance. Les représentations atténuent ce vertige, en amoindrissant le double déficit de temps et de connaissances du journalistes reportages. Ils sont mis en opposition ou en lutte les uns contre les autres. L'objectivité, ce souci de «donner les deux côtés de la médaille», facilite la transmission de récits antagoniques. La réalité sociale est beaucoup plus facile à expliquer lorsqu'elle est présentée comme une histoire, avec des protagonistes, des êtres humains qui vont incarner le récit. L'expérience singulière d'un individu, une icône emblématique, sert à illustrer la réalité de l'ensemble d'un sous-groupe. Le récit journalistique utilise de singuliers procédés d'échantillonnage, en recourant à un exemple particulier pour exprimer un propos général. C'est ainsi que la vie d'un jeune *punk* est racontée en détail pour illustrer le drame des milliers de jeunes de la rue vivant à Montréal. La descente aux enfers d'une adolescente prise dans les griffes d'un gang de rue sert à illustrer la violence infligée aux femmes dans l'univers des jeunes délinquants, et ainsi de suite. Le portrait brossé par les médias n'est pas forcément réducteur pour autant, à la condition que le récit de vie soit recueilli avec rigueur et dans le respect de la personne interviewée et de son expérience de vie. Le récit de vie est une technique éprouvée en sciences sociales, dans une perspective compréhensive ou ethnosociologique, pour recueillir des points de vue singuliers et rendre compte de l'expérience des individus marginaux ou des groupes évoluant à la périphérie de la société. Par conséquent, il n'y a pas lieu de souligner uniquement les effets pernicioeux d'une mise en scène de l'expérience humaine par les journalistes. Grâce à ce procédé journalistique, il leur arrive de mettre le doigt sur un malaise social, un symptôme, une situation ou des événements qui sont d'intérêt public. Un visage vaut mieux qu'une statistique pour éveiller les

consciences ou ébranler le public dans ses certitudes. Qu'aurait été le mouvement pour la défense des droits civiques des Noirs aux États-Unis sans Rosa Parks, Autherine Lucy et James H. Meredith¹⁵? La réalité est socialement définie, mais les définitions sont toujours incarnées par des individus et des groupes d'individus concrets.

Il faut se rendre à l'évidence. Il arrive parfois que de tels procédés donnent des résultats désolants, essentiellement lorsque les médias de masse produisent des reportages de faits divers et qu'ils rendent compte de réalités sociales complexes dans un court délai et dans un espace restreint. Dans ces circonstances, l'attrait du spectacle l'emporte sur le devoir de décrire l'expérience humaine avec respect et... humanisme! La vie d'autrui n'est pas une marchandise; l'information ne saurait se résumer à une scénarisation du réel à de simples fins d'amusement. La démarche journalistique qui place le sujet du reportage au cœur d'une «une dictature de l'aveu», selon le terme de Foucault, s'éloigne de l'information pour se rapprocher du spectacle, car elle reste sourde et indifférente à l'expression du sujet. Ce glissement de l'information au spectacle est à la source de la rupture du lien de confiance entre les médias de masse et les acteurs sociaux, qui, forcément, ne se reconnaissent pas dans le portrait qu'on fait d'eux. Les travaux de Saint-Jean appuient cette idée. À partir des années 90, les journalistes sont devenus des producteurs de contenu dont la compétence se mesure à l'échelle du rendement et de la productivité. «Pour atteindre l'excellence, il faut gagner la loterie des tirages ou des cotes d'écoute, mériter des prix et récolter des honneurs, ou encore faire parler de soi dans les médias, sorte de consécration suprême», écrit-elle dans *Éthique de l'information* (2002, p. 261).

¹⁵ En 1955 à Montgomery (Alabama), Rosa Parks a refusé de donner son siège à un Blanc dans un autobus, ce qui lui a valu l'emprisonnement. En réponse, environ 48 000 Noirs de la ville ont lancé un boycottage des autobus pratiquant la ségrégation qui a duré 381 jours, ce qui constitua le tout premier mouvement massif et durable des Noirs américains pour la défense de leurs droits civiques aux États-Unis. En 1956, Autherine Lucy est devenue la première étudiante noire admise à l'Université de l'Alabama. Au troisième jour de cours, elle a dû être escortée hors du campus par des policiers, au péril de sa vie. La direction de l'université a par la suite suspendu Lucy car elle avait perdu le contrôle de la sécurité sur le campus aux mains de suprématistes blancs qui voulaient lui faire la peau. James H. Meredith, un ancien combattant de l'armée de l'air américaine, est le premier Noir à avoir tenté de s'inscrire à l'Université du Mississippi, en 1961, alors que cet État américain était résolu à maintenir ses politiques ségrégationnistes, ce qui avait donné lieu à des affrontements sanglants sur le campus.

Au cinéma, en littérature comme en journalisme, un sujet émerge et mérite l'attention s'il y a une rupture de l'ordre établi. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel ordre; il faut que l'ordre social familier au journaliste, à son média d'appartenance, à leurs lecteurs ou à leurs auditeurs soit chamboulé, menacé, attaqué. Il n'est donc pas étonnant que l'univers des gangs de rue fasse l'objet de représentations sociales récurrentes dans les médias de masse, avec les jeunes Noirs dans le rôle-titre des protagonistes. Typiquement, le phénomène des gangs de rue tel que dépeint dans les médias de masse présente le visage juvénile du Noir en situation de délinquance. Tout est sujet à la dramatisation. Si des membres de gangs rivaux échangent des coups de feu en pleine rue, c'est que les bandes alignées sur les Bleus (Crips) et les Rouges (Bloods) se disputent le contrôle de la vente de drogue comme dans les mégapoles américaines (réelles ou imaginées). Si les délits frappent moins fortement l'imaginaire, comme le taxage ou le vandalisme, alors leurs auteurs sont transformés en recrues potentielles pour les gangs d'envergure qui ont pris la place des motards criminels dans l'imaginaire collectif. D'une façon ou d'une autre, il y a péril en la demeure. Soit que le jeune Noir est déjà dangereux, soit qu'il le deviendra.

Il ne s'agit pas de nier ou de banaliser la gravité des délits commis par des membres des gangs de rue. La violence meurtrière reste toujours inacceptable et condamnable dans une société démocratique. Et il y a effectivement quelque chose d'alarmant lorsque des adolescents désœuvrés s'imaginent que l'appartenance aux gangs représente la seule voie d'émancipation possible pour eux dans une société où les dés seraient jetés et où leur place de perdant serait assurée. Les médias tairaient le phénomène de la violence au sein des gangs qu'on le leur reprocherait à juste titre. Selon le Service de police de Montréal (SPVM), environ 500 jeunes font partie des gangs de rue dans la métropole, y compris les membres périphériques et un noyau dur d'une cinquantaine de criminels aguerris. Pour ces derniers, la joute ne se dispute plus seulement à l'échelle de la rue. Les criminels les plus endurcis sont maintenant dans la trentaine, ils ont développé des contacts avec les grands réseaux criminels comme les Hells Angels et la mafia d'origine italienne. Ils n'ont plus rien à voir, ou si peu, avec les gangs de rue au sein desquels ils puisent leur main-d'œuvre. Il est ici

question de crime organisé de souche haïtienne pour les policiers, ou d'une «mafia noire», pour emprunter le terme de Maria Mourani¹⁶.

Il n'en demeure pas moins que l'écrasante majorité des jeunes impliqués dans les gangs (99 %) ne commettent pas vraiment d'actes criminels graves. Selon l'étude *Jeunesse et gangs de rue*, réalisée en 1997 par le Centre jeunesse de Montréal (Institut universitaire), les jeunes issus des milieux pauvres, des familles monoparentales et des familles où la supervision des enfants est inadéquate sont plus susceptibles que les autres à se retrouver au sein d'un gang. Ils y trouvent un substitut pour leurs besoins qui ne sont pas comblés par les organisations et institutions en place (protection physique, soutien social, solidarité, encadrement, supervision par les adultes, estime de soi et autonomie financière, etc.) Ils participent à des actes de petite délinquance et de vandalisme propres à cette difficile période de transition que l'on nomme, depuis la nuit des temps, l'adolescence. À cet égard, Chantal Fradette, conseillère clinique en gangs et délinquance au Centre jeunesse de Montréal, compare l'attrait des jeunes pour les gangs de rue aujourd'hui à l'engouement des *baby-boomers*, il y a plus de 40 ans, pour la moto. Tous ces libertaires fascinés par les personnages de Peter Fonda et Dennis Hopper dans le film-culte *Easy Rider* ne sont pas devenus membres en règle des Hell's Angels. De même, les émules contemporains du *rapper* 50 Cents ne deviendront pas tous des amateurs de gâchette sans foi ni loi. L'écrasante majorité des jeunes (environ huit sur dix) décrochent des gangs après un an. L'adhésion au gang n'annonce donc pas automatiquement le début d'une carrière criminelle. Les anthropologues Gilles Bibeau et Marc Perreault prêtent même au gang des propriétés positives dans *La gang: une chimère à apprivoiser* (2003). Le groupe délinquant offre un système de défense et une possibilité de réussite sociale à des jeunes qui évoluent à la périphérie de la société et qui rêvent de richesse, de confort et de réussite matérielle. Bien qu'il soit à éviter de préférence, le passage au sein du gang peut sortir un jeune de l'isolement, l'amener à acquérir de l'assurance, à affirmer son identité et à trouver un réseau de soutien élargi. Dans une certaine mesure, ce passage fait partie d'un processus de socialisation, selon Bibeau et Perreault. Les auteurs reconnaissent que les membres de gangs de rue adoptent des conduites antisociales, mais

¹⁶ Députée du Bloc québécois dans la circonscription d'Ahuntsic et auteure d'un ouvrage intitulé *La Face cachée des gangs de rue* (Éditions de l'Homme, 2006).

cette sous-culture protège les membres du groupe contre l'autodestruction. Ils n'arrivent cependant pas à situer le point de rupture entre les expériences positives et négatives au sein du gang. Car le gang peut bel et bien devenir un élément «destructif pour le jeune et dangereux pour la société». Les anthropologues ramènent l'essence du débat à notre façon réductrice d'aborder les phénomènes propres à la jeunesse. Les symptômes du mal de vivre de cette jeunesse (abus de drogue, criminalité, etc.) sont souvent plus attrayants que les «racines» de ce mal, pour les médias de masse. Lancés à la découverte de l'autre par le conflit, les médias de masse contribuent à renforcer la peur du Noir dans l'imaginaire collectif. Le récit journalistique sur les gangs de rue permet d'affirmer que *nous* sommes différents d'*eux*. La violence de proximité des gangs de rue, gratuite, nous renvoie l'écho de la guerre des motards dans les années 90, ainsi que l'écho de l'époque de «Montréal, ville ouverte» dans les années 40 et 50. Cette violence, manifestement autodestructrice tant du point de vue de l'individu que de la collectivité, gagne en familiarité pour le groupe majoritaire si elle est assimilée aux règlements de comptes et aux disputes pour le contrôle de la vente de drogue. Elle ne l'est pas si elle est ramenée à une expression du désarroi de jeunes en perte de repères dans une société où ils doivent concilier l'identité du pays d'origine de leurs parents avec l'identité de citoyen québécois et l'identité de Nord-Américain¹⁷.

Les journalistes n'explorent que la dimension individuelle des problèmes de la communauté noire. Ils se questionnent peu ou pas sur le système social, les conditions de vie et les structures sociales qui pourraient également expliquer la position que les Noirs occupent sur l'échiquier social¹⁸. Plus le récit demeure ahistorique et asocial, plus il concourt à renforcer la tendance à l'inertie.

¹⁷ Le coordonnateur des programmes jeunesse de la Maison d'Haïti, Harry Delva, emploie le terme de «tri-culture». Les jeunes Montréalais d'origine haïtienne sont haïtiens à la maison, québécois à l'école et américains dans leurs rêves.

¹⁸ Un rapport de recherche préparé pour le compte de la Commission Bouchard-Taylor, intitulé *Les Dimensions d'intégration des immigrants, des minorités ethnoculturelles et des groupes racisés au Québec*, donne un portrait global situation économique des nouveaux arrivants qui, depuis une quinzaine d'années, subit une «détérioration prononcée». L'étude offre également plusieurs indicateurs intéressants sur les dimensions économiques, politiques, civiques, culturelles et linguistiques de l'intégration.

L'ignorance est une forme de racisme symbolique, selon la définition de Bourhis, qui se manifeste dans les différents types de résistance envers les préoccupations de la minorité noire. À la lumière de mes modestes contacts avec des représentants de cette communauté, je peux affirmer sans me tromper qu'ils en ont marre de se faire «casser les oreilles» avec des histoires de jeunes impliqués dans les gangs de rue, les rituels de viols collectifs, les fusillades en plein centre-ville.

Sans nier l'existence du phénomène, ils souhaitent que des portraits positifs des leaders de la communauté émergent à la surface du tourbillon médiatique de temps à autre, que les difficultés d'accès à l'emploi et d'intégration, que les questions de discrimination et d'inégalités socioéconomiques trouvent leur juste place. Il n'y a rien de surprenant à ce que les médias peinent à élucider les questions chères à la communauté noire: elles sont complexes et exigent une réflexion et un décantage avant d'être absorbées, deux procédés usuels du journalisme avec lesquels la profession perd graduellement le contact. Ce travail, aux antipodes de l'instantanéité, semble maintenant l'apanage des documentaristes et des essayistes qui possèdent un double luxe de temps: le temps d'explorer et le temps (ou l'espace) de raconter. Faudra-t-il attendre un *road movie* urbain de Richard Desjardins sur la condition des Noirs au Québec pour y voir plus clair?

Dans les reportages de faits divers, le Noir fait partie d'un gang de rue qui se veut une organisation criminelle. Et on sait que, mis à part quelques portraits positifs de modèles de réussite (Michaëlle Jean, Corneille, Grégory Charles et consorts), la porte d'entrée des médias dans la réalité sociale de la communauté noire reste le fait divers. À partir du statut de porteur de conflit dans les médias, le Noir acquiert le statut de menace potentielle dans l'imaginaire collectif. Au risque de me répéter, il est dans l'intérêt public de rapporter les infractions criminelles commises par les gangs de rue, ne serait-ce que pour faire connaître le degré de sécurité et de liberté dont jouissent les citoyens dans une métropole. Le fait d'associer systématiquement les gangs de rue, composés à forte prédominance de jeunes Noirs, à ces infractions est irresponsable¹⁹.

¹⁹ Je n'oublie pas les leçons de Van Dijk. Les médias influencent à la fois les opinions, ce sur quoi nous nous formons des opinions et celles parmi lesquelles nous devons choisir.

Ce faisant, les médias se font les complices de la peur qui traverse un certain segment de la population. Or la peur est le ciment de la xénophobie. Pour que leur travail prenne un sens, les journalistes doivent être en mesure de débusquer les stéréotypes et les préjugés qui sommeillent potentiellement en eux et en leurs interlocuteurs. Ils doivent faire la part des choses, pour reprendre une expression consacrée, afin que le métier de journaliste garde toute sa légitimité dans une société démocratique. Le journalisme, c'est partir à la découverte de l'autre, transcender la peur. La vie sociale, c'est la complexité, la nuance et la subtilité. Les journalistes sont peut-être mal équipés pour en saisir les multiples dimensions, limités qu'ils sont par leur appétit pour les schémas de pensée dualistes. Tout s'explique facilement avec une histoire. Et le public des lecteurs en est friand, ce qui pousse les médias de masse dans un cycle d'autojustification. Plus on donne d'histoires au public, plus il en demande. Dans le tirage des journaux et les cotes d'écoute des bulletins de nouvelles se trouverait donc la preuve de la correspondance entre les significations du journaliste et les significations des lecteurs et auditeurs, au sens de la sociologie de la connaissance de Berger et Luckmann.

Ce n'est pas un métier facile que celui de journaliste. J'ai parfois l'impression que mon rapport au réel est schizophrénique. Comme mes collègues, j'envisage la réalité sociale en fonction de ma subjectivité et de mes perceptions, que je tente de juguler par l'adoption d'une posture objective. J'entre en relation (un dialogue plus ou moins soutenu) avec des sources afin de trouver la matière première pour écrire un article. C'est donc en dépit de ma subjectivité, et à partir de l'interaction avec les sources, que j'amasse les ingrédients d'un reportage. Mais attention! Le récit n'est pas construit en fonction de tous ces éléments (subjectivité, perceptions, objectivité, interaction). Il est aussi produit dans le souci de rejoindre un lectorat, celui du *Devoir*. Les représentations sociales s'articulent autour de ces trois sphères de mon activité mentale de journaliste²⁰.

Les journalistes mentionnent régulièrement l'intérêt public et l'intérêt du public pour justifier leur couverture des événements. L'opinion et les attentes des lecteurs et des auditeurs exerceraient donc une influence sur l'offre et le traitement des sujets dans les médias. Si tel

²⁰ Dans *Les Machines à communiquer* (1972), Pierre Schaeffer est parvenu à un constat semblable. Les journalistes sont des médiateurs contraints d'assumer des responsabilités patronale, professionnelle, publique ou éthique et celle de la programmation.

est le cas, les représentations dominantes dans la collectivité se refléteront inévitablement dans la démarche des journalistes se lançant dans la chasse au réel. Il y a également un lien à faire entre les représentations sociales des journalistes et les représentations des sources. Puisque c'est le propre de l'être humain de fonctionner par représentations sociales, il faut en déduire que les journalistes se font offrir, par leurs propres sources, des récits socialement construits dont ils se font les courroies de transmission.

À titre d'exemple, le principal détenteur de pouvoir que l'on retrouve dans les faits divers sur les Noirs est celui qui bénéficie le plus d'une couverture axée sur le crime, c'est-à-dire le corps policier. Sa vision dichotomique du monde, divisé entre les «bons» et les «méchants», prépare les journalistes à la rédaction de reportages à haute valeur narrative. L'intérêt de la police, c'est de faire la preuve de son utilité, de l'efficacité de ses interventions et de la nécessité de son action quotidienne pour assurer la sécurité de la population. Rien de plus normal à ce qu'elle entretienne, jour après jour, la mécanique de la réactivité sociale à l'égard de la communauté noire ou de toute autre communauté au sein de laquelle des difficultés socioéconomiques et des difficultés d'intégration se traduisent par l'expression de comportements délictuels. Les médias de masse se font les complices silencieux de cette entreprise et contribuent de ce fait à légitimer un discours sur la loi et l'ordre qui place les impératifs de sécurité publique au-dessus des politiques d'intervention sociale.

Les faits divers constituent l'exemple parfait du «rituel narratif» que ne possèdent plus les sociétés modernes, selon l'expression de Carey. Les histoires de meurtre gratuit, d'enlèvement d'enfants, de viols en série se sont substituées aux contes populaires comme *Le Petit Poucet* et *Hansel et Gretel*, maintenant qu'il n'y a plus rien à craindre dans la forêt en ce bas monde asphalté et bétonné. C'est par l'entremise de ces histoires que les médias de masse rendent le monde compréhensible pour leurs lecteurs et leurs auditeurs. Les représentations sociales découlent du rapport au réel, des valeurs, des modèles et des contraintes du groupe majoritaire, dont la vision du monde est maintenue symboliquement, dans le temps et dans l'espace, par les médias de masse. Les sociétés modernes occidentales sont de plus en plus obsédées par les risques, les menaces et les dangers (réels ou apparents) qui pèsent sur elles, ce qui constitue le symptôme d'une insécurité collective, comme le fait remarquer la Commission de l'éthique, de la science et de la technologie dans un récent avis sur les

nouvelles technologies de surveillance et de contrôle (NTSC). Le sociologue Ulrich Beck les qualifie même de sociétés du risque²¹. Traversées par l'insécurité, ces sociétés sont plus portées que les autres à recueillir de l'information afin d'évaluer les risques et les dangers qui menacent de s'abattre sur elles en s'incarnant dans des terroristes, des émeutiers et autres tueurs en série. Les risques ne sont pas nécessairement plus grands dans une société du risque, on y est simplement plus sensible. Une société du risque cherche à éviter à tout prix que les acteurs sociaux ne soient exposés au danger, observent Ericson et Haggerty (1997), dans *Policing the risk society*. Dès lors, elle ne s'intéresse plus à la distribution de ces risques dans la structure sociale; elle cherche plutôt à mettre les acteurs sociaux à l'abri du mal, entre autres par le truchement des nouvelles technologies de surveillance et de contrôle auxquelles elle est intimement liée. Du maccarthysme à la guerre froide, sans oublier les attentats du 11 septembre 2001, il n'y a aucun doute que le sentiment d'insécurité est à l'avant-plan de la scène politique dans les démocraties occidentales; c'est même un instrument de gouvernance, selon Lee (2004). Quant aux médias de masse, leur intérêt pour les histoires de crime ne se dément pas, en dépit de la baisse remarquable du taux de criminalité depuis vingt-cinq ans au Canada qu'a observée le Centre canadien de la statistique juridique. Consciemment ou non, ils forment un rouage de cette société du risque qui entretient la peur et le sentiment d'insécurité de la population.

Un dernier mot sur les représentations sociales. C'est leur propre de s'ignorer. Comme n'importe qui d'autre, les journalistes n'ont pas une conscience aiguisée des représentations qu'ils transportent et qu'ils disséminent dans le débat public. L'attrait des reporters pour le concept d'objectivité, ce rituel stratégique, et leur conviction intime d'être en mesure d'atteindre cet idéal de neutralité par un effort de volonté les rendent particulièrement aveugles à l'univers des représentations, comme en font foi les entretiens. Il suffit aux reporters de «montrer les deux côtés de la médaille», dans un souci d'équité, pour qu'ils se convainquent d'avoir pleinement rempli le rôle que l'on attendait d'eux.

²¹ L'essor des nouvelles technologies de surveillance et de contrôle et leur utilisation de plus en plus répandue risquent même de faire basculer les sociétés du risque dans la catégorie des sociétés de surveillance à brève échéance, selon un rapport de la Commission de l'éthique, de la science et de la technologie, un organisme relevant du gouvernement du Québec.

À force de débattre entre eux et de circonscrire les balises éthiques et déontologiques de la profession par de savants mécanismes d'autorégulation, la communauté des journalistes finit par se convaincre qu'elle présente *fidèlement* la réalité. Mais de quelle réalité parle-t-on au juste? La réalité objective, toute emballée et comprise universellement n'existe tout simplement pas. Le fait social n'est ni unidimensionnel, ni bidimensionnel. En s'évertuant à découvrir et à décrire un monde dichotomique composé de forces en opposition, les journalistes occultent des pans entiers du fait social. L'objectivité, c'est le yin et le yang du journalisme.

Il fut une époque pas si lointaine où le journalisme était une œuvre partisane, voire pamphlétaire. La professionnalisation des journalistes et leur adhésion aux principes de l'objectivité ont radicalement transformé les médias de masse à partir du début du XX^e siècle. L'objectivité, la rigueur et leurs corollaires représentent autant de couches de l'armure des journalistes, qui ont dû batailler ferme pour asseoir leur crédibilité dans le débat social²². Leur prétention à l'objectivité, doublée d'une volonté manifeste d'observer ce principe, a servi de caution pour que leurs voix soient entendues dans le concert démocratique. Les journalistes ont cru se mettre à l'abri de l'arbitraire, des critiques et des attaques en se définissant comme des observateurs neutres de la réalité. Ils ont cru doter leur profession d'un certain lustre.

L'objectivité a généré des dysfonctions au sein des médias de masse, en autorisant une désappropriation de l'acte journalistique. En effet, l'objectivité prend les allures d'un alibi commode pour les journalistes. En s'abritant derrière son rempart, ils peuvent ainsi se disculper de toute manifestation de subjectivité. Il suffit de se penser objectif pour le devenir! Ce réflexe a l'avantage d'éluder une prise de conscience et une réflexion profonde sur ce que sont les journalistes, ce qu'ils font et quels résultats ils obtiennent. Par un curieux paradoxe, l'objectivité, ce symbole de la grande maturation du journalisme comme profession, a cristallisé la grande immaturité du journaliste comme acteur social. Pour paraphraser Albert

²² Au XIX^e siècle, l'information inspire la méfiance et le mépris. «La notion même d'information, valeur pour nous évidente, peine alors à se dégager d'une gangue intellectuelle où les fonctions tribunitiennes de la polémique, de l'influence, du commentaire ou du beau style l'emportent de beaucoup sur la décision basse et triviale de *rapporter les faits*», explique Daniel Bounoux dans *La Crise de la représentation* (2006).

Londres, il est de ces situations d'injustice et d'inégalités sociales qui méritent d'être abordées en prenant «la plume dans la plaie». Encore faut-il en avoir le courage.

Le journalisme s'apparente à la sociologie de la connaissance telle que l'entendent Berger et Luckmann. C'est un métier orienté «vers le quotidien de la réalité, au travers des connaissances ordinaires dont chaque individu fait usage», tout comme l'est la sociologie de la connaissance. Or qu'est-ce que le quotidien? C'est une réalité elle-même interprétée par les hommes, un univers symbolique prenant sa source dans la constitution même de l'homme. Ce qui est vrai de la vie quotidienne l'est tout autant de la vie quotidienne dépeinte dans les médias de masse. Elle est construite par les journalistes. Ceux-ci éprouvent du mal à assumer leur position d'agent social qui interprète et construit le quotidien. Il leur suffit de porter un regard sur une réalité donnée, d'observer, colliger et présenter certains faits dans un certain ordre pour se convaincre qu'ils sont des témoins neutres de la réalité objective, par opposition à des acteurs qui concourent à la construction de la réalité. Les significations subjectives de la presse deviennent des facticités objectives lorsque les journalistes diffusent ou impriment leurs reportages. Ils croient ce qu'ils fabriquent et l'assimilent à la réalité. L'action du journaliste se situe dans le paradoxe souligné par Berger et Luckmann au sujet de l'homme, qui génère un monde qu'il expérimente ensuite comme quelque chose d'autre qu'un produit humain. Les interrogations de Berger et Luckmann sur ce phénomène de réification²³ sont toujours actuelles.

J'entre ici dans une zone d'ombre et de considérations hypothétiques sur le «pourquoi» de cet état d'esprit. La tradition de rigueur et d'objectivité aurait-elle aveuglé les journalistes au point qu'ils ne voient plus qu'ils sont partie prenante des constructions sociales qui leur sont proposées et qu'ils proposent à leur tour?

Il faut s'interroger sur les rapports distants qu'entretiennent les journalistes avec leur propre subjectivité. La réalité ne se mesure pas selon des critères objectifs, dit Carey. C'est le

²³ Selon Berger et Luckmann, la réification est une étape externe dans le processus d'objectivation, par laquelle le monde objectivé perd de son intelligibilité en tant qu'entreprise humaine et devient fixé en tant que facticité inerte, non-humaine, non-humanisante. Les significations humaines ne sont plus comprises comme des productions du monde, mais comme des produits de la nature des choses.

produit d'une activité humaine. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir de risqué, pour un journaliste, à admettre sa propre subjectivité? Son appartenance à la communauté interprétative et à ses valeurs s'en trouverait-elle compromise? Notre crédibilité et notre réputation professionnelle dépendraient-elles de cette «profession de foi» objective que nous faisons tous en entrant dans cette religion du journalisme? L'expression de la pensée dissidente est freinée par ce déni de la subjectivité. Le risque que les journalistes soient instrumentalisés par les pouvoirs en place et les idéologies dominantes est d'autant plus grand que cette prise de conscience est faible. En définitive, l'exercice du métier de journaliste se caractérise par bien des questions, mais peu de questionnements. C'est un métier d'action (il faut sortir la nouvelle) bien plus qu'une démarche de réflexion.

Alors que s'achève la rédaction de ce mémoire, ne voilà-t-il pas que la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, intimement connue au Québec sous l'appellation de commission Bouchard-Taylor, a publié son rapport final, une brique de quelque 300 pages assortie de 13 rapports de recherche. Les premiers échos renvoyés par les médias de masse (encore eux!) au sujet du rapport me ramènent inexorablement à mon objet de recherche. En effet, il y a un rapprochement à faire entre la crise relative aux accommodements raisonnables et la couverture du phénomène des gangs de rue par les médias de masse.

Après que les médias eurent claironné pendant des mois sur le climat de crise au Québec, les deux commissaires, le sociologue Gérard Bouchard et le philosophe Charles Taylor, sont arrivés à la conclusion que «les fondements de la vie collective au Québec ne se trouvent pas dans une situation critique». La commission n'a trouvé aucune preuve pour étayer les affirmations des médias selon lesquelles les demandes d'accommodement sont en hausse dans les organismes publics au point d'en perturber le fonctionnement normal. Aux yeux de Gérard Bouchard, il n'y a pas eu de crise dans «la pratique des accommodements», mais plutôt une crise dans «la perception de cette réalité». Une équipe de recherche de la commission a répertorié 73 cas d'accommodement médiatisés en 22 ans... dont 40 (55 %) dans la période tendue allant de mars 2006 à juin 2007. La société québécoise aurait peut-être même pu éviter cette fameuse crise si les médias avaient rapporté les faits autrement, estiment les deux commissaires.

Sous la direction de la sociologue Maryse Potvin, l'équipe de recherche de la Commission Bouchard-Taylor a relevé une importante participation des médias de masse à la production du débat sur les accommodements raisonnables qui était perceptible «par certaines mises en scène, procédés et cadrages ayant permis de mettre cet enjeu à "l'ordre du jour politique".» Plusieurs médias ont réalisé une couverture qui polarisait le débat entre le groupe majoritaire et le groupe minoritaire, en «laissant supposer que certaines minorités poseraient problèmes ou menaceraient le «Nous» québécois, interpellant ainsi fréquemment les lecteurs du groupe majoritaire à travers une lecture victimisante des événements».

Malgré une critique nuancée du comportement des médias, soulignant «la diversité notable» dans le travail des journalistes et des chroniqueurs d'opinion, ils ont posé cet inévitable constat soutenu par une preuve empirique. C'est de la conjugaison des excès des médias et des inquiétudes identitaires, du questionnement sur l'intégration, de la quête de repères, du déclin du catholicisme, de l'incertitude sur l'avenir du français et de la déstabilisation résultant de la mondialisation qu'est né le quasi-dérapage des accommodements raisonnables. Les médias agissent d'un moment à l'autre comme «un puissant levier d'intégration» ou comme «un fabricant très efficace de stéréotypes»²⁴, ont conclu les deux commissaires.

Pour les rapprocher de la première partie de l'équation et les éloigner de la seconde, ils ont suggéré, entre autres, que les journalistes soient formés à la réalité de la diversité culturelle et que les salles de rédaction embauchent plus de reporters issus des minorités ethniques.

Il ne saurait y avoir d'exemple plus limpide de la prodigieuse propension des médias de masse à fabriquer la réalité sociale que cette crise (autofabriquée) des accommodements raisonnables. Dans ce cas particulier, il est clair que les médias s'en remettent à des représentations médiatiques de base dans le contexte culturel du groupe majoritaire, selon le

²⁴ Les médias ont été perçus défavorablement par les participants de la commission Bouchard-Taylor. «Durant toutes nos consultations publiques et privées, ils ont été sans cesse blâmés pour avoir amplifié, déformé, sélectionné, pour avoir manqué à leurs responsabilités, en semant la division, en accentuant les stéréotypes, en excitant l'émotivité, en creusant le clivage Eux-Nous, en incitant à la xénophobie», constate le rapport final.

terme de Bougnoux. Ces représentations servent «à retracer le partage, crucial pour toute existence individuelle autant que collective, entre ici et là-bas, entre “nous” et “eux”, bons et méchants, alliés et ennemis». La suggestion de la commission Bouchard-Taylor visant la «diversification» des salles de rédaction et leur ouverture aux autres communautés culturelles ne tombe pas des nues. Elle exprime l'espoir — bien mince — que l'introduction d'une part de *l'autre* dans ces salles de rédaction plutôt uniformes puisse dérégler l'engrenage autrement statique et consensuel des médias de masse, par un recadrage du contexte culturel du groupe majoritaire qui engloberait inévitablement le contexte du groupe minoritaire.

À l'instar des représentations dominantes sur la communauté noire, les représentations autour du thème des accommodements raisonnables dans les médias de masse relèvent du phénomène de l'information-spectacle et font obstacle à l'intégration des groupes minoritaires. Les premières alimentent la peur du Noir, un criminel en puissance, et contribuent de ce fait à la solidification des stéréotypes négatifs dans l'imaginaire collectif. Les secondes puisent dans le réservoir sans fond de l'insécurité des francophones qui sont majoritaires au Québec et minoritaires en Amérique du Nord, en éveillant leur conscience à la menace supplémentaire pour leur survie que posent des groupes ethniques qui revendiquent leur droit à la différence culturelle et religieuse. Dans un cas comme dans l'autre, les médias de masse attisent la méfiance et procèdent à la fragmentation de la société. Comme l'a suggéré Dewey, ils n'apportent pas de solution à la crise de la culture, de la vie publique et de la vie en communauté qui résulte de notre incapacité collective à atteindre un ordre pleinement démocratique. Ni chiens de garde de la démocratie, ni agents de changement social, ni redresseurs de torts, ils se contentent tout au plus d'un rôle d'amuseurs dysfonctionnels imbus de leur potentiel de séduction.

Dans les représentations dominantes sur la communauté noire et les accommodements raisonnables, l'intégration se résume à une sanction. Dans cette optique, les difficultés propres à ce processus d'intégration sont envisagées à travers la seule lorgnette de la responsabilité individuelle. Par ailleurs, en occultant la dimension collective des problèmes d'intégration, de violence, de pauvreté, les journalistes permettent au groupe majoritaire de dormir sur ses deux oreilles. Voilà ce dernier réconforté par un portrait laissant entendre qu'il n'y a point de rupture sociale, mais un problème d'individus en mal

d'adaptation dont il suffit de réprouver le comportement. Les gestes et attitudes racistes à l'égard des groupes minoritaires sont aussi envisagés dans les médias de masse comme des événements isolés qui sont imputés à des sociaux individuels, un procédé qui enlève d'emblée toute crédibilité à des accusations de racisme systémique qui pourraient être portées sur la place publique.

Les médias de masse fournissent donc un cadre à une interprétation des événements allant dans le sens de la continuité dans le changement. Les visages à la une des médias et les événements faisant l'actualité se succèdent jour après jour sans qu'il y ait véritablement une cassure. Le journal d'hier est complètement différent de celui de demain, en même temps qu'il lui ressemble étrangement. Les noms des protagonistes et la nature des événements auxquels ils sont mêlés connaissent des variations, mais le produit final demeure toujours une information réfléchissante, un miroir tendu au groupe majoritaire. L'attitude prédominante des médias de masse est celle de la caractérisation: ils facilitent le classement de nouvelles informations en fonction d'attitudes ou d'opinions anciennes. Ce cadre procure essentiellement des raisons de se méfier des jeunes Noirs, ou encore des raisons de douter de la sincérité de la volonté d'intégration des demandeurs d'accommodement, tout en refoulant les questions d'iniquités sociales et économiques aux frontières de l'improbable et de l'anecdotique²⁵. Mais, contrairement au climat qui prévaut dans les médias européens, auxquels Van Dijk a consacré de nombreuses analyses, ce cadre n'avalise pas tant les préjugés et la discrimination que les politiques de l'indifférence et du laisser-faire, deux armes d'exclusion massives.

Il reste à déterminer si les médias de masse constituent des moyens de légitimer les idéologies dominantes. Si l'on se fie à Mannheim, pour qui aucune pensée humaine n'est imperméable à l'influence idéologisante de son contexte social, il faudrait admettre que oui. J'ajouterais que c'est par défaut. C'est-à-dire que les journalistes ne se portent pas volontaires pour cette opération de légitimation de l'ordre établi; c'est une conséquence indirecte ou inconsciente de leur action. Et si les journalistes constituaient plutôt ce que Weber appelait

²⁵ La couverture de presse, du moins dans le domaine des faits divers, transforme l'anecdotique (la violence urbaine) en une préoccupation quotidienne et la réalité quotidienne (les iniquités systémiques) en un sujet anecdotique.

une «intelligentsia non attachée socialement», une espèce de strate interstitielle relativement dégagée d'intérêts de classe? Les journalistes jouent un rôle indéniable dans le renforcement de l'ordre établi, un rôle qu'ils affirment en décidant de traiter ou non de certains sujets et en subordonnant l'étude de la réalité sociale au critère de l'objectivité. Par contre, ce n'est pas leur raison d'être et leur mission première, dans une société démocratique, de renvoyer aux puissants de ce monde une image satisfaisante d'eux-mêmes. Au contraire, les journalistes remettent constamment en question l'ordre établi et même qu'ils le contestent vigoureusement selon les événements; seulement, ils procèdent à partir de références culturelles et de matrices narratives qu'ils partagent avec le groupe majoritaire, ce qui nourrit l'illusion qu'ils seraient instrumentalisés par les pouvoirs en place. L'enchevêtrement des valeurs personnelles, des valeurs professionnelles, des contraintes organisationnelles et des perpétuels jeux d'influence mutuels et réciproques entre les journalistes et leur milieu social, autant de facteurs qui président à la construction du récit journalistique, évitent au journalisme de sombrer dans l'assujettissement outrancier aux idéologies dominantes, en même temps que cet enchevêtrement expose le métier et ses artisans à une perpétuelle hybridation.

Polymorphe, hybride culturel, chien de garde de la démocratie, agent de changement social, courroie de transmission, amuseur dysfonctionnel, expert, libre-penseur, membre d'une intelligentsia non-attachée socialement ou d'une communauté interprétative, type individualiste. Un florilège de qualificatifs empruntés à la littérature scientifique et tirés de mon expérience personnelle ont été évoqués tout au long de cette recherche dans une tentative de définir le journaliste. Ces définitions, parfois contradictoires, parfois complémentaires, me semblent toutes porteuses d'une certaine part de vérité. Et si le journaliste était tout cela à la fois? Un acteur social en perpétuelle redéfinition, investi corps et âme dans un jeu de représentations sans cesse renouvelées et reconfirmées.

CONCLUSION

L'IMPOSSIBLE POINT FINAL

On est très mauvais juge de soi-même, dit un autre de ces adages populaires auxquels j'ai accordé une place enviable dans ce mémoire. C'est peut-être l'une des principales limites de cette recherche. Comment un journaliste, inséré dans son milieu de travail et dans sa communauté d'appartenance, peut-il interroger d'autres journalistes et relever des conclusions originales pour contribuer, bien modestement, à l'avancement des sciences sociales? S'attend-t-on à ce qu'un sociologue interroge des collègues sur le sens donné à leur pratique? La posture de relative lucidité envers soi est tenable, jusqu'à un certain point. Elle est limitée par la capacité — et la volonté — de chaque chercheur à explorer ses propres zones d'ombre et à en avoir conscience pour commencer. Je ne crois pas que cette recherche soit exempte de critique et d'autocritique, mais en même temps il me faut bien reconnaître que je fais partie de cet océan de poissons ignorant qu'ils nagent dans l'eau. À l'opposé, est-il plus souhaitable pour un chercheur d'aller à la rencontre de l'inconnu total? N'y a-t-il pas là également un risque que les zones d'ombre qui sont partie prenante de tout sujet échappent à son observation? Au fil de mes lectures et vagabondages intellectuels dans la littérature scientifique sur le métier de journaliste, une impression durable dont je n'ai pu me séparer s'est installée en moi. Peu de recherches sur le journalisme donnent la parole aux journalistes qui, le plus souvent, deviennent les instruments d'une critique sociale au demeurant pertinente et légitime sur les médias de masse. Dans l'esprit de Philo, Pietikäinen et Zelizer, j'ai disséqué l'impact de facteurs externes et internes aux journalistes, comme le savoir et les pratiques professionnelles, afin de comprendre un tant soit peu le journalisme comme mode de construction sociale de la réalité. L'échantillon est trop faible pour que soient tirées des

conclusions affirmatives, et il cible des reporters, par opposition aux chroniqueurs, éditorialistes et faiseurs d'opinion. Il serait fort intéressant d'étudier en détail, selon une approche psychosociologique, cette catégorie de professionnels à qui les entreprises de presse ont donné littéralement carte blanche, notamment les chroniqueurs de journaux et les animateurs de radio érigés au rang de vedette. Ils ne racontent pas tout à fait la même histoire et ils ne se comportent pas tout à fait de la même façon que les reporters, qui, eux, sont contraints à l'observance du principe d'objectivité. J'ai offert très peu de matière sur les distinctions entre la pratique du métier de journaliste à la télévision, à la radio ou à l'écrit pour m'intéresser aux dimensions psychosociologiques de cet acteur social qu'est le journaliste. Je dois cependant reconnaître que la politique d'information varie d'un média de masse à un autre, notamment en fonction du format et du public ou du lectorat qui sont ciblés. Les patrons de presse, dont l'influence est indéniable sur le choix et les angles de traitement des sujets, veillent à l'application ces politiques que les reporters assimilent et intériorisent à leur tour, au point qu'il ne soit plus nécessaire de les rappeler «à l'ordre» après quelques années de travail. La place des faits divers n'est pas la même dans un quotidien tabloïd comme *Le Journal de Montréal* que dans un quotidien grand format comme *Le Devoir*. L'impératif de raconter des histoires à charge émotive est plus urgent à TQS qu'à l'écrit. L'obligation de «sortir la nouvelle» l'emporte dans certains médias, dont le *Journal de Montréal*, sur les savantes explications sociologiques en retard sur les événements dont *Le Devoir* a le secret. Autant de distinctions qui mériteraient des recherches plus poussées.

Les entretiens semi-dirigés sont valables, mais ils doivent faire l'objet d'une utilisation prudente dans l'étude des questions relatives aux stéréotypes et aux préjugés. Les mécanismes de défense des sujets et la maladresse du chercheur aboutissent inexorablement à une exploration menée à la surface des choses, du moins est-ce le cas en l'espèce. Ils n'en demeurent pas moins appropriés et révélateurs, dans la perspective d'une interrogation sur la genèse du sens. La triangulation des données, pour englober à la fois l'analyse de discours critique, les entretiens semi-dirigés et des études complémentaires sur la réception (avec les acteurs sociaux faisant les frais du discours journalistique), pourrait cependant ouvrir une voie de recherche prometteuse. L'analyse du discours critique permettrait d'exposer plus facilement la construction des stéréotypes et des préjugés par les journalistes, en relevant les

procédés de sélection, d'amplification, de catégorisation, d'évaluation et d'interprétation des événements qui opèrent dans tout récit journalistique.

Qui plus est, le protocole et les questions de recherche sont facilement transposables à d'autres groupes minoritaires ou à ceux qu'on classe dans le fourre-tout de la marginalité sociale. Les représentations sociales offertes par les médias de masse au sujet des sans-abri, des jeunes de la rue, des autochtones et des consommateurs de drogue, de même que leurs effets sur ces groupes, ne sont pas réellement différentes des représentations touchant la communauté noire. Les médias de masse offrent un récit ethnocentré, fait par et pour le groupe majoritaire. Les besoins d'émancipation sociale, politique et économique des groupes minoritaires n'y trouvent pas leur juste place. Ils sont relayés à titre d'anecdote, dans les temps morts d'une couverture axée largement sur la criminalité et le conflit. Les médias de masse carburent au spectacle et à la puissance d'évocation du récit narratif, dans l'espoir de faire le plein de lecteurs et d'auditeurs dans un marché de plus en plus fragmenté. Dans une métropole dont le caractère cosmopolite est indéniable, les médias de masse seront contraints de renouveler leur discours, leur approche et leur attitude à l'égard des groupes minoritaires. À défaut, la presse communautaire et le journalisme citoyen connaîtront un avenir radieux en raison de leur inclination naturelle à s'imbiber des préoccupations des groupes minoritaires et à se les approprier. Ils seront également mieux placés pour relayer les «mesures de prévention, d'éducation et de formation» auxquelles la Commission Bouchard-Taylor s'en remet pour «limiter la dérive raciste à des secteurs marginaux, même dans les situations difficiles de crise identitaire», car les médias de masse ne semblent plus intéressés à remplir ce rôle primordial.

Le plus grand échec des sciences sociales est aussi celui du journalisme. C'est cette incapacité chronique à dialoguer avec autrui et à le comprendre au sens herméneutique et phénoménologique du terme. Ce n'est pas tant le savoir que leur capacité d'influence au sein de la structure sociale que les médias de masse exhibent quotidiennement. Lorsque les médias se désintéressent du jeu fondamental de l'interaction, ils affaiblissent progressivement leur caractère humaniste et, de ce fait, fragilisent le lien de confiance déjà ténu entre le public et eux.

Enfin, il faut considérer cette recherche comme une tentative d'explication parmi tant d'autres. En relisant les entretiens semi-dirigés et les auteurs choisis, j'en arrive à penser qu'un autre chercheur, à partir des mêmes matériaux, aurait pu emprunter une voie distincte de la mienne. Dans ce problème épistémologique de validité réside toute la beauté des sciences sociales, qui ouvrent des fenêtres sur un possible de mondes. Au départ comme à l'arrivée, il n'était pas dans mon intention de faire un procès d'intention à mes collègues journalistes en ce qui concerne la couverture de la communauté noire. Je ne me situe pas au-dessus de la meute médiatique, j'en fais partie. Puisse-t-elle se reconnaître, sans fard, dans ce récit mi-scientifique, mi-introspectif.

APPENDICE A

LETTRE DE DEMANDE D'ENTREVUE

Bonjour,

Je complète présentement une maîtrise en communication à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) sur la question du traitement de la minorité noire dans les médias de masse québécois. C'est un sujet qui me tient à cœur, car, tout comme vous, j'ai couvert cette réalité. J'occupe en effet des fonctions de journaliste affecté à la justice au quotidien *Le Devoir*, tout en poursuivant mes études à temps (très) partiel.

En parcourant la littérature scientifique à ce sujet, j'ai réalisé que de nombreux chercheurs évoluent dans le champ de l'étude des médias de masse et de leurs effets. Très peu se donnent cependant la peine de rencontrer et d'interviewer des journalistes avant de tirer des conclusions sur leur travail. L'analyse de discours critique (ou analyse de contenu) est sans contredit la méthode la plus répandue dans l'étude des médias. Or de telles recherches finissent souvent par en dire plus sur les motivations des chercheurs que sur celles des journalistes.

J'ai donc choisi de faire autrement et d'aller aux sources, en interrogeant des collègues en chair et en os. Je cherche à savoir comment les journalistes arrivent à couvrir les sujets reliés à la minorité noire. Avec quelles difficultés et contraintes doivent-ils composer? Quelles sont leurs influences et leurs interlocuteurs privilégiés? J'explore donc le terrain des attitudes (les miennes comme les vôtres) au sujet de la minorité noire.

Pour aller droit au but, je sollicite votre participation à ce projet de recherche. Je ne vous demande que 60 à 90 minutes de votre temps dans le courant du mois de mars, selon vos disponibilités, afin d'avoir une discussion franche et ouverte sur votre «rapport» professionnel à la minorité noire. Ces entretiens, anonymes, serviront à étoffer mon mémoire.

Si vous êtes intéressés, prière de me contacter par courriel (brianmyles@hotmail.com) ou encore par téléphone portable (514-262-2860). Merci de votre attention.

Brian Myles, chercheur et journaliste.

APPENDICE B

LISTE DES JOURNALISTES CONTACTÉS

<u>NOM</u>	<u>ADRESSE</u>	<u>MÉDIA</u>
Alarie, Stéphane	salarie@journalmtl.com	Le Journal de Montréal
Bisaillon, Martin	mbisaillon@journalmtl.com	Le Journal de Montréal
Ducasse, Russell	rducasse@tqs.ca	Télévision Quatre Saisons
Goudou, Jean-Numa	jnnuma@yahoo.com	Société Radio-Canada
Touzin, Caroline	caroline.touzin@lapresse.ca	La Presse

APPENDICE C

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Par la présente, je, soussigné _____
(inscrire le nom en lettres majuscules)

accorde mon consentement libre et éclairé à Brian Myles, étudiant à la maîtrise en communication à l'UQAM et journaliste au *Devoir*, pour participer à une recherche portant essentiellement sur les attitudes personnelles et professionnelles des journalistes à l'égard de la communauté noire.

Cette recherche vise à faire un état du savoir et des pratiques journalistiques au sujet de la communauté noire telle qu'elle est dépeinte dans les médias de masse de langue française. Il s'agit en somme d'expliquer comment les journalistes abordent la couverture de phénomènes ou événements concernant cette communauté, et d'identifier, le cas échéant, des zones de sensibilités et d'influences.

Pour y parvenir, des entretiens individuels d'environ 60 à 120 minutes seront réalisés et enregistrés sur bande magnétique. Des questions complémentaires pourront être acheminées également par courriel. Les propos entreront dans la composition d'un mémoire par essais cumulatifs (les bandes ne feront l'objet d'aucune diffusion). Les résultats de recherche feront l'objet d'une publication ultérieure dans la communauté scientifique et peut-être même dans le grand public. Un exemplaire du mémoire sera fourni gracieusement à tous les participants.

J'ai pris connaissance de ce formulaire de consentement, je comprends la nature du projet et j'accepte de participer à cette recherche.

☐ Je requiers l'anonymat

ou

☐ Je témoigne sous mon nom usuel

Signé à Montréal, le _____ 2008

APPENDICE D

GRILLE D'ENTREVUES

- Si je dis «communauté noire», quels sont les cinq à dix mots qui vous viennent spontanément à l'esprit?
- À quelle fréquence couvrez-vous les questions liées à la communauté noire?
- Comment avez-vous été amené à couvrir des événements reliés à la communauté noire?
Quelle fut la bougie d'allumage du reportage?
- En règle générale, vos reportages sur la communauté noire sont-ils le fruit de votre initiative personnelle ou le résultat d'une affectation spécifique?
- Quels genres d'articles écrivez-vous le plus fréquemment sur la communauté noire? Quelle est votre «porte d'entrée» dans cette communauté?
- Quels sont les critères qui vous guident dans la production de reportages au sujet de la communauté noire?
- Quels événements ou personnages reviennent le plus fréquemment dans vos reportages au sujet de la communauté noire? Vos interlocuteurs privilégiés?
- Avez-vous l'impression d'offrir une couverture connotée (c'est-à-dire positive ou négative) de la communauté noire?

- Savez-vous si la communauté noire entretient des «griefs» à l'égard du travail des journalistes? Si oui, de quelle nature? Dans quel contexte avez-vous appris l'existence de ces griefs, le cas échéant?
- Des membres de la communauté noire vous ont-ils adressé personnellement des critiques? Si oui, de quelle nature?
- Comment avez-vous répondu à ces critiques? Est-ce qu'elles ont entraîné une modification de votre attitude professionnelle face à la communauté noire?
- Le portrait offert par les médias sur la communauté noire est-il exempt de stéréotypes ou de préjugés? Qu'en est-il de vous?
- Êtes-vous en mesure de mettre de côté vos idées préconçues, vos opinions lorsque vous traitez des sujets reliés à la communauté noire? Si oui, comment y arrivez-vous?
- Avez-vous l'impression d'être en terrain miné ou de marcher sur des œufs lorsque vous couvrez des questions reliées à la communauté noire?
- Décrivez brièvement le statut ou l'état de santé de la communauté noire.
- Quelles sont les difficultés à surmonter ou les contraintes lorsque vous écrivez sur la communauté noire? Ces difficultés sont-elles spécifiques à la couverture de cette communauté ou généralisées à l'ensemble du travail journalistique?
- Quels types de réactions génèrent vos articles sur la communauté noire? Chez les lecteurs? Chez les patrons?
- Quelle était votre impression personnelle au sujet de la communauté noire avant de la couvrir?
- Cette impression a-t-elle changé au contact de la «réalité» de la communauté noire? Dans quelle mesure?

- Vos opinions ou vos attitudes personnelles face à la communauté noire se reflètent-elles dans vos articles?
- L'opinion de la communauté journalistique (patrons et collègues) a-t-elle une influence sur votre attitude par rapport à la communauté noire? Et sur vos reportages?
- Le travail de vos collègues (reportages antérieurs) a-t-il une influence sur votre attitude par rapport à la communauté noire? Et sur vos reportages?
- Vous arrive-t-il de vous questionner sur l'incidence de vos reportages sur la communauté noire? Le cas échéant, quelles sont vos préoccupations?
- Définissez l'objectivité.
- Est-ce que cette notion guide vos reportages en général? En est-il autrement lorsqu'il est question de la communauté noire?
- Est-ce qu'il y a des traces de subjectivité dans vos reportages sur la communauté noire? De quelle nature?
- Quelle est l'importance de «raconter des histoires» dans le travail de journaliste? À quoi servent les histoires?
- Comment ce souci de raconter des histoires se traduit-il dans vos reportages sur la communauté noire?
- Est-ce qu'il y a du racisme dans la société québécoise au sujet de la communauté noire? Des exemples? Ces comportements trouvent-ils écho dans les médias, plus précisément dans le travail des journalistes?

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ACCARDO, Alain, «La liberté de faire “comme on doit”. Derrière la subjectivité des journalistes», *Le Monde diplomatique*, mai 2000.

BECK, Ulrich (2001), *La Société du risque: sur la voie d'une autre modernité*, Flammarion, p.100.

BERGER, Peter, et LUCKMANN, Thomas (1966), *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin.

BOUCHARD, Gérard et TAYLOR, Charles (2008), *Fonder l'avenir. Le temps de la réconciliation*, Rapport final de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, gouvernement du Québec.

BOUGNOUX, Daniel (2006), *La Crise de la représentation*, La Découverte.

BOURHIS, Y. Richard (1994), «Les préjugés, la discrimination, les relations entre groupes», in *Les Fondements de la psychologie sociale*, Gaétan Morin.

CAREY, James (1989), *Communication as culture. Essays on media and society*, Routledge.

COMMISSION DE L'ÉTHIQUE, DE LA SURVEILLANCE ET DE LA TECHNOLOGIE (2008), *Viser un juste équilibre. Un regard sur les nouvelles technologies de surveillance et de contrôle à des fins de sécurité*, Gouvernement du Québec.

COUSINEAU, Marie-Marthe, HAMEL, Sylvie et FOURNIER, Michèle (2005), «Les Gangs du point de vue des jeunes», in *Trajectoires de déviance juvénile*, PUQ.

DES AULNIERS, Luce (1993), «Pillage en douce ou radicalité attentive? L'ethnobiographie en situation de menace», in *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol 9. p 115-136.

DOWNING, John, et HUSBAND, Charles (2005), *Representing «race»: Racisms, ethnicities and media*, Sage Publications.

ERICSON, Richard V. et HAGGERTY, Kevin D (1997), *Policing the risk society*, University of Toronto Press.

GADAMER, Hans Georg (1970), *Langage et vérité*, Gallimard .

_____. (1966), *Vérité et méthode*, Seuil.

GAGNON, Alain G. (2000), *Plaidoyer pour l'interculturalisme*, in *Possibles*, vol 24, no 4, automne 2000, pp. 11-25.

GOVERNEMENT DU QUÉBEC (2005), *La pleine participation à la société québécoise des communautés noires*.

GRAWITZ, Madeleine (2001), *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz.

JODELET, Denise (1989), *Les Représentations sociales. Sociologie d'aujourd'hui*, PUF.

HAMEL, Sylvie, FREDETTE, Chantal, BLAIS, Marie-France et BERTOT, Jocelyne (1998), *Jeunesse et gangs de rue, phase II. Résultats de la recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*, Centre jeunesse de Montréal.

HARTMANN, Paul, et HUSBAND, Charles (1974), *Racism and the mass media*, Davis-Poynter.

HÉBERT, Jacques, HAMEL, Sylvie, SAVOIE, Ginette J. (1997), *Jeunesse et gangs de rue, phase I. Revue de la littérature*, Centre jeunesse de Montréal.

LABELLE, Micheline, FIELD, Anne-Marie et ICART, Jean-Claude (2007), *Les Dimensions d'intégration des immigrants, des minorités ethnoculturelles et des groupes racisés au Québec*, document présenté à la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodements reliées aux différences culturelles, Québec, gouvernement du Québec.

LARAMÉE, Alain, et VALLÉE, Bernard (1991), *La Recherche en communication*, PUQ.

LEE, Murray (2004), «Governing fear of crime», in. *Hard Lessons*, Richard Hill et Gordon Tait (dir), Ashgate, Hants, p. 35.

MACE, Gordon, et PÉTRY, François (2000), *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, Les Presses de l'Université Laval.

PAGÈS, Max, (1997), «Des synthèses aux articulations», in Aubert, de Gaulejac et Navridis, *L'Aventure psychosociologique*, Desclée de Brouwer, p. 97-115.

PERKINS, Daniel J., et STAROSTA, William J. (2001), «Representing coculturals: On form and news portrayals of Native Americans», *Howard Journal of Communications*, vol. 12, n° 2, avril-juin, p. 73-84.

PERREAULT, Marc, et BIBEAU, Gilles (2003), *La gang. Une chimère à apprivoiser: marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*, Boréal.

PHILO, Greg (2007), «Can discourse analysis successfully explain the content of media and journalistic practice?», in *Journalism Studies*, vol. 8, n° 2.

PIETIKÄINEN, Sari (2005), «Representations of ethnicity in journalism. Multiculturalist transitions on the pages of a Finnish daily», *NORDICOM review*, nov., vol. 26, n° 2.

PORTER, Richard, et SAMOVAR, Larry (1990), «Basic principles of intellectual communication», in *Intercultural communication*, Le Seuil, p. 121-187.

POTVIN, Maryse, TREMBLAY, Marika, AUDET, Geneviève et MARTIN, Éric (2008), *Les Médias écrits et les accommodements raisonnables. L'invention d'un débat*, Rapport remis à

M. Gérard Bouchard et M. Charles Taylor, Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, gouvernement du Québec.

POUPART, Jean, DESLAURIERS, Jean-Pierre, GROULX, Lionel-Henri, LAPERRIÈRE, Anne, MAYER, Robert et PIRES, Alvaro P. (1997), *La Recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Gaëtan Morin.

ROBERTS, Gene et Klibanoff, Hank (2006), *The Race beat. The press, the civil rights struggle, and the awakening of a nation*, Alfred A. Knopf.

ROGERS, Carl (1968), *Le Développement de la personne*, Édition Dunod, pp. 200- 216 et 237-244.

SAINT-JEAN, Armande (2002), *Éthique de l'information. Fondements et pratiques au Québec depuis 1960*, Presses de l'Université de Montréal, p. 57-59.

SCHAEFFER, Pierre (1970), *Machines à communiquer*, Seuil.

STOICIU, Gina (2006), *Comment comprendre l'actualité. Communication et mise en scène*, PUQ.

STOKER, Kevin (1995), «Existential objectivity: Freeing journalists to be ethical», *Journal of Mass Media Ethics*, vol. 10, n° 1, p. 5-22.

SZUCHEWYCZ, Bohdan, «Re-presenting racism: The denial of racism in the Canadian Press», *Canadian Journal of Communication*, vol. 25, n° 4, automne, p. 497-515.

VAN DIJK, Teun A. (1991), *Racism and the press*, Routledge.

ZELIZER, Barbie (1993), «Journalists as interpretive communities», in *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 10, 3 septembre, p. 219-237.